

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



Rien de Montvaillant.

THÉÂTRE

DE MONSIEUR

LE GRAND,

COMEDIEN DU ROY.

TOME QUATRIÈME.

Ex libris petri-stephani Rivie,
Equitis Ordinis sancti Ludovici,
Regiorum munimentorum praefecti.

THÉÂTRE
DE MONSIEUR
LE GRAND,

COMEDIEN DU ROY.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XLII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.



PQ

1995

L6

1742

V.4

coll. apic.

P I E C E S

Contenues dans ce quatrième Volume.

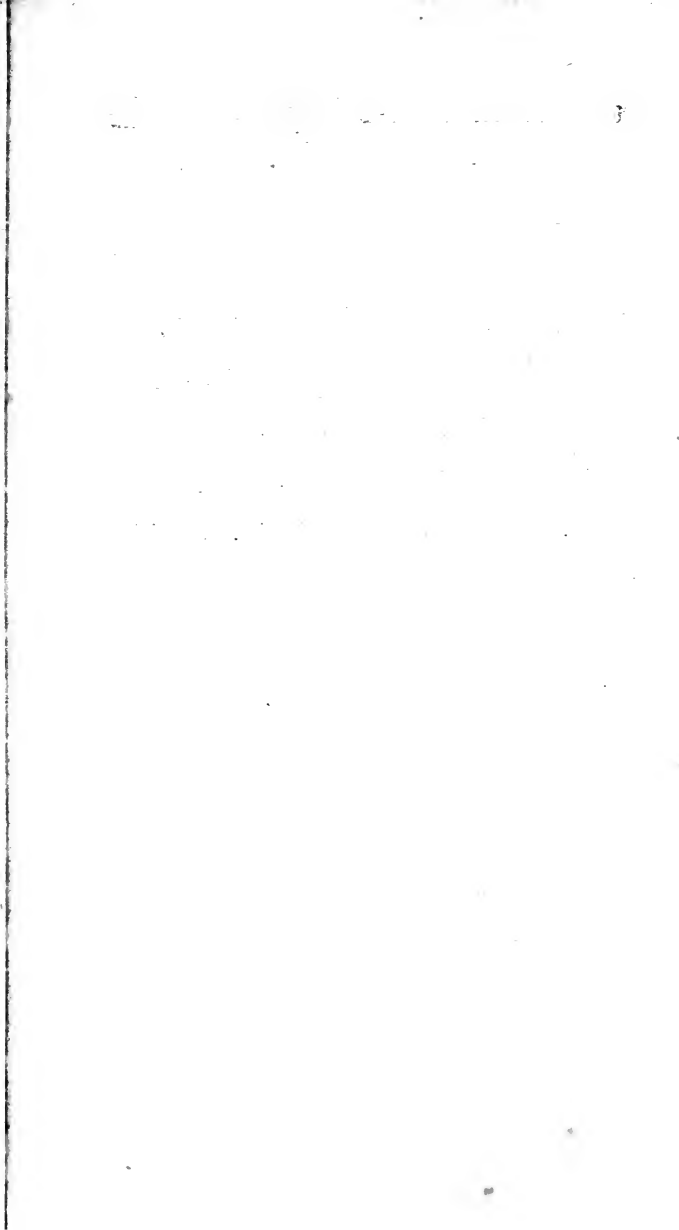
LE MAUVAIS MENAGE.

L'IMPROMPTU DE LA FOLIE.

LA CHASSE DU CERF.

LA NOUVEAUTE'.

LES AMAZONES MODERNES.



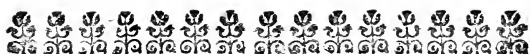
LE MAUVAIS
MÉNAGE,
PARODIE.

REPRE'SENTE'E SUR LE THE'ATRE
DE L'HÔTEL DE BOURGOGNE.

PAR LES COMÉDIENS
Italiens Ordinaires du Roi,
en 1725,

Tome IV.

A



ACTEURS.

BARBARIN.

MARIAMNE.

SIMONNE.

CLEON.

JOLICOEUR.

MARAUDIN.

GRIFFON.

ARLEQUIN.

SCARAMOUCHE.

Troupe de DRAGONS.

Troupe d'ARCHERS.

Deux SUIVANTES de Mariamne.

La Scène est dans une Ville de Normandie, sur le bord de la Mer.



LE MAUVAIS
MÉNAGE,
PARODIE.

SCENE PREMIERE.
SIMONNE, MARAUDIN.

M A R A U D I N.



Où, cette autorité qu'un Frere vous
conñe,
Est reconnuë en Haute & Basse Nor-
mandie :

J'ai volé vers Gilors , & traversant Rouën ,
Repassé par Avranches , & de Falaise à Caën.

A ij

Madame , il étoit tems ; car prompts à se dédire ,
Nos Normands commençoient par tout à vous détruire :

Barbarin votre Frere , à Roüen revenu ,
Déjà dans ces Cantons n'étoit plus reconnu ;
Et ce Prevôt altier , accusé d'injustice ,
De ses fraudes devoit recevoir le supplice.
J'ai vû par ces faux bruits tout ce Peuple ébranlé ,
Mais j'ai parlé , Madame , & ce Peuple a tremblé :
J'ai dit que Barbarin étoit de son affaire ,
Sorti blanc comme neige , & que plein de colère
Il revenoit ici plus fier , plus orgueilleux ,
Se vanger hautement de tous ses envieux.

S I M O N N E.

Il revient en effet , c'est une chose sûre ?

M A R A U D I N.

Que sa Femme nous va donner de tablature !
Il la verra , Madame , & va plus que jamais ,
Se laisser enchanter par ses puissans attraits.
Elle va nous confondre & jouer de son reste.

S I M O N N E.

Ne craignez rien , j'ai sçû parer ce coup funeste ,
Et par un artifice , obtenir un Arrêt ,
Qu'à faire exécuter , un Exempt est tout prêt.

M A R A U D I N.

Expliquez-vous

S I M O N N E.

J'ai sçû par mes intelligences ,

Donner à Barbarin d'étranges défiances ;
 J'ai même fait partir deux faux témoins exprès ,
 Dont ici , grace au Ciel , on ne manqua jamais :
 Ils ont jusqu'à Roüen été trouver mon Frere ,
 Et sous le faux semblant d'un avis salutaire.
 Contre sa femme ils l'ont si fortement aigri ,
 Qu'il l'a fait condamner pour le Mississipy.

M A R A U D I N.

Il n'en faut point douter , ce coup est nécessaire ;
 Mais avez-vous prévu si l'Officier austère ,
 Qui commande en ces lieux le parti de Dragons ,
 Que l'on a depuis peu logés dans nos maisons :
 Si Cleon , ce Marquis si fier de sa noblesse ,
 Souffrira que l'on ose enlever son Hôteffe
 Il est logé chez elle , il peut dans son courroux . . .
 Mais le voici lui-même.

S I M O N N E.

Allons , retirons-nous.



SCENE II.

CLEON , JOLI-COEUR.
MARAUDIN.

CLEON.

Simonne & Maraudin s'éloignent de ma vue !
Par-là leur trahison ne m'est que trop connue !
Maraudin , demeurez : vous êtes un fripon ;
Je vous ferai donner mille coups de bâton.

MARAUDIN.

Monsieur

CLEON.

De Barbarin vous empoisonnez l'ame ,
Vous étiez d'un complot tramé contre sa femme ,
Je voudrois bien sçavoir ce qu'elle vous a fait ?
Il faut avoir du moins des raisons quand on hait ;
Mais vous n'en avez point : vous les feriez connoître ,
Et vous n'êtes méchant seulement que pour l'être.
Quel caractère affreux ! se peut-il tolérer ?
Jamais fit-on du mal sans en rien espérer ?
Quoiqu'il en soit , sçachez que je prends la défense
De celle contre qui s'armoit votre insolence :
Vous sçavez de quel bois se chauffent les Dragons ,

Monsieur

C L E O N.

C'en est assez , tournez-moi les talons.

S C E N E I I I.

C L E O N , J O L I - C Œ U R.

C L E O N.

J Oli-Cœur , que dis-tu ? Quoi sans ton arrivée ,
La belle Mariamne alloit être enlevée ?

J O L I - C Œ U R.

Oui , Monsieur , un Exempt , dont j'ignore le nom ,
Chargé d'Ordres secrets , étoit dans sa maison.

Il avoit tout au moins douze Archers à sa suite ,
Fiers comme des Césars , enfin tous gens d'élite ,
Et qui déjà par tout avoient jetté l'effroi.

Quand j'ai crié soudain , à moi Dragons , à moi :

Ils ont paru : l'Exempt & sa brave cohorte ,

On pris tout aussi-tôt le chemin de la porte ,

Et leurs jambes alors les servant à propos ,

De cent coups de bâton ont garanti leur dos.

C L E O N.

Ah ! mon cher Joli-Cœur , tu m'as rendu la vie ;

Quoi ! sans toi Mariamne , hélas m'étoit ravie !

Et mon amour

A iij

Ah ! ah ! voici du fruit nouveau :
 Vous avez donc enfin donné dans le panneau ?
 Vous qui pour le beau sexe aussi froid qu'une souche,
 Ne l'abordiez jamais qu'avec un œil farouche ?
 Vous qui voulez passer par tout pour vertueux ,
 De la femme d'un autre on vous voit amoureux ?

C L E O N.

Les beautés de Paris , par leurs minauderies ,
 Par leurs airs affectés , par leurs coquetteries ,
 M'avoient contre l'amour déchaîné tellement ,
 Que de n'aimer jamais , j'avois fait le serment :
 De leurs chignons frisés la bizarre structure ,
 De leurs nouveaux Paniers la ridicule ampleur ,
 Et sur tout de leur cœur tous les plis & replis ,
 Pour elles ne m'avoient inspiré que mépris.
 Mais j'ai vû Mariamne , une beauté si pure
 Tire tout son éclat de la simple nature :
 Jamais dans son maintien aucun air affecté ;
 Jamais dans ses discours la moindre fausseté.
 Cette rare vertu , de tous les lieux bannie ,
 L'aimable vérité , qui dans la Normandie
 N'avoit pû jusqu'ici trouver d'appartement ,
 Sur ses lèvres habite , & loge incessamment ;
 Et voilà ce qui fait que je brûle pour elle ,
 Mais c'est d'une manière à vrai dire nouvelle ,
 C'est sans en rien attendre & sans rien désirer.

J O L I - C O E U R.

Bon , quel conte ! aimat-on jamais sans espérer ?
Vous nous la donnez belle avec un tel langage ?

C L E O N.

Excusez-moi , je suis à mon apprentissage :
Je te dirai bien plus , j'ignore encor comment
On doit s'y prendre à faire un tendre compliment ;
Mais , j'entens Mariamne , évitons sa présence ,
Je crains de proférer quelque mot qui l'offense.

J O L I - C O E U R.

Dites-lui franchement ce que sent votre cœur.

C L E O N.

Non , je suis trop timide , & j'ai trop de pudeur.



SCENE IV.

MARIAMNE, ARLEQUIN,
DEUX SUIVANTES.

MARIAMNE.

JE suis tout effrayée , à peine je respire ,
Arlequin , demeurez ; & vous , qu'on se retire.
Un fauteüil , sans cela je ne pourrois parler.
Qu'on me cherche Cléon ?

ARLEQUIN.

Il vient de s'en aller.

MARIAMNE.

Hé bien dans un moment dites-lui qu'il revienne ;
En l'attendant , il faut que je vous entretienne.



S C E N E V

MARIAMNE , ARLEQUIN.

M A R I A M N E.

E Nfin, sage Vieillard , vous voyez mes chagrins ;
Et si de mon Epoux , sans raison je me plains :
Je ne vous parle point de ce nouvel outrage ;
De mon cruel Epoux vous connoissez la rage ,
Yvrogne , libertin , joueur , traître , jaloux ,
Toujours m'injuriant , ou me roüant de coups ?
Vous fûtes le témoin de mon triste hymenée ;
Ah ! que j'en ai maudit mille fois la journée !
Depuis ce tems , hélas ! que de cruels ennuis !
Que de malheureux jours !

A R L E Q U I N.

Et de mauvaises nuits ?

A qui le dites-vous ? feu Monsieur votre Pere ,
Cet honnête Normand , qui fut si debonnaire ,
Qu'à personne en sa vie il ne dit ouï ni non ,
N'a-t-il pas eu de lui mille coups de bâton ?
C'étoit dans cet endroit , je reconnois la place ;
Là , votre frere encore eut la même disgrâce :
Hélas ! depuis ce tems , ils n'ont pas été loin ,
Tous deux de Médecins n'eurent pas grand besoin ,
Pour aller voyager bien-tôt dans l'autre monde.

C'est sur ces traitemens que ma raison se fonde ,
Pour quitter un Epoux que je ne puis souffrir ,
Et qui ne cherche enfin qu'à me faire périr.
Déjà sur mon dessein j'ai consulté ma Mere ;
Ma fille , a-t-elle dit , vous ne sçauriez mieux faire ;
Prenez sans différer le chemin de Paris ;
Mais sur tout avec vous emmenez vos deux Fils.

C'est parler sagement ; car certaine Sorciere ,
Qui vous prédit jadis la mort de votre Pere ,
Vous dit en même tems que vos deux Fils & vous ,
Vous pourriez bien un jour périr des mêmes coups ,
Mettez donc à couvert ces trois têtes si chères ;
Et pour que vos Enfans entendent les affaires ,
A Paris mettez-les chez un bon Procureur ;
Désintéressé , franc , habile & plein d'honneur ,
(S'il s'en peut rencontrer.) Je serai du voyage ;
Quand je ne serois pas prudent , discret & sage ,
Mon âge suffiroit pour ôter tout soupçon ;
Je m'offre à vous servir par tout de chaperon.
Mais , Madame , avez-vous une voiture prête ,

Pour me la refuser , Cleon est trop honnête ;
Je vais lui demander , & vous de votre part ,
Allez tout disposer pour notre prompt départ.

S C E N E V I.

M A R I A M N E, C L E O N.

M A R I A M N E.

Monsieur, vous voulez bien que je vous remercie ,

Vos Dragons ce matin m'ont à propos servie ;
Ils ont tous fait merveille ; hélas ! sans leur secours
Dans le Mississipy j'allois finir mes jours.

C L E O N.

Madame , en vérité c'eût été grand dommage ,
Qu'un objet si charmant eût reçu cet outrage.
Votre Mari devrait être assommé de coups ,
De former des projets si cruels contre vous.

M A R I A M N E.

Ah ! vous ne sçavez pas la centième partie ,
Des tourmens qu'avec lui depuis long-tems j'essuye,
Mais laissons le passé , songeons à l'avenir ;
Connoissant ses desseins je veux les prévenir.
Je prétends pour jamais quitter la Normandie ,
Pour aller à Paris finir ma triste vie :
Mon Mari , m'a-t-on dit , arrive incessamment ,
Et je voudrois partir dans ce même moment :
Ainsi pour ce départ , Monsieur , je m'imagine .
Que vous me voudrez bien prêter votre Berline ,

Et me faire escorter par six de vos Dragons ?
Pour me mettre à couvert de toutes trahisons.
Vous ne répondez rien à mes humbles instances ?
Cependant je vous faits me semble assez d'avances.
Ce silence , Monsieur , feroit-il un refus ?

C L E O N.

Non , vos prieres font des ordres absolus.
Mais , Madame , excusez un généreux scrupule ,
Qui pour un Officier paroîtra ridicule :
Vous êtes mariée , & je plains votre Epoux.
Il sera trop puni s'il se voit loin de vous.
Il ne vous verra plus , graces à son injustice ,
Et je sens qu'il n'est point de plus cruel supplice.
Vos yeux doux & charmans mais qu'est-ce que
j'ai fait !

Je vous ai découvert , je pense mon secret.

M A R I A M N E.

La déclaration , quoiqu'à vrai dire , obscure ,
Paroît à mon honneur une cruelle injure :
Un autre à vos discours voudroit n'entendre rien.
Mais , malgré ma vertu , moi je vous entends bien.
Je vois que vous m'aimez ; & comme je suis bonne,
Je plains votre foiblesse , & je vous la pardonne.
Quoiqu'un juste couroux en dût être le prix ,
Pour si peu ; doit-on rompre avec ses bons amis
Je sçais bien qu'on ne peut jamais m'aimer sans
crime ,
Et pourtant j'ai toujours pour vous la même estime,

Pour la première fois c'est vous donner beau jeu.
Si vous m'entendez mal , c'est votre faute. Adieu.

S C E N E V I I.

C L E O N , J O L I - C O E U R .

J O L I - C O E U R .

Que veut dire cela , vous changez de visage ?
Morbleu , la Dame en tient , allons , Monsieur ,
courage.

C L E O N .

Non, c'est une action qui n'est pas d'un grand cœur.
Que de vouloir séduire une femme d'honneur.

J O L I - C O E U R .

Morbleu , d'un Officier est-ce-là le langage ?
Vous qu'on a vû cent fois au milieu du carnage

C L E O N .

Hélas ! lorsqu'à Paris j'étois petit collet ,
Je n'aurois pas été si sage & si discret.
A l'ombre d'un manteau , plus hardi , plus alerte ,
J'aurois pris aux cheveux l'occasion offerte.
Mais je suis Colonel , & cette qualité ,
Me donne auprès du Sexe une timidité ,
Qui malgré mon amour me retient & m'arrête ;
Mariamne m'a fait un compliment honnête ,

Je prétends la servir , la vanger , & c'est tout.
 Bien plus à se guérir mon ame se résout.
 Comme sur ma vertu toujours je me retranche
 Mais que veut ce jeune homme avec sa barbe
 blanche.

S C E N E V I I I .

C L E O N , J O L I - C O E U R ,
 A R L E Q U I N .

A R L E Q U I N .

M Ariamne , Monsieur , m'a dit de vous cher-
 cher ,
 Pour sçavoir , si bien-tôt les chevaux , le Cocher ,
 Auront mangé l'avoine : Elle veut tout-à-l'heure
 Monter dans sa Berline , & changer de demeure.

C L E O N .

Pour les faire hâter , Joli-Cœur allez-y.



SCENE

S C E N E I X.

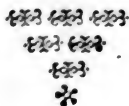
C L E O N , A R L E Q U I N .

C L E O N .

ENfin cette beauté va donc partir d'ici ;
Grêle , vents furieux , Tonnerre , pluie , orage ,
Gardez-vous de troubler le cours de son voyage :
Soleil , luis sur la route afin de la sécher ,
Chevaux qui la traînez , gardez-vous de broncher :
Et vous qui conduisez à Paris cette belle ,
Que vous ferez heureux , vous vivrez auprès d'elle !

A R L E Q U I N .

Ah ! ah ! vous aimez donc Mariamne , indiscret ,
Quel besoin de m'apprendre ainsi votre secret ?
Vous êtes bien badaut , il faut que je le dise ,
Mais baste ce n'est pas la dernière sottise ,
Que vous ferez peut-être avant la fin du jour.



SCENE X.

CLEON *seul.*

IL a parbleu raison , avec mon sot amour ,
Qui ne sçait ce qu'il veut , qui n'est d'aucun usage.
Je l'avourai , je joüe un fort sot personnage.
La Cour m'envoye ici , j'y suis depuis un mois ,
Pour y rétablir l'ordre & calmer le Bourgeois ;
Et pour premier Exploit , sans craindre qu'on me
blâme ,
Du Prevôt par mes soins on enlève la femme ,
Comment ; si j'ignorois que jamais on ne doit ,
Entre l'arbre & l'écorce , aller mettre le doigt.



S C E N E X I.

C L E O N G R I F F O N.

G R I F F O N.

M On sieur, préparez-vous, notre Prevôt arrive ,
Au devant de ses pas, chacun court sur la rive :
Comme il sçait son devoir , il vient publiquement
Vous faire sa harangue ou bien son compliment
Suivi pompeusement des tambours de la Ville.

C L E O N.

Dites lui que ce soin est assez inutile :
De tous ces vains honneurs je m'embarasse peu ,
On y fait bonne mine & souvent mauvais jeu.

G R I F F O N.

Quoi ! de notre Prevôt vous fuyez la présence !

C L E O N.

Contre sa femme il peut user de violence.
Simonne & Maraudin sont des gens que je crains ,
Et qui peuvent avoir de dangereux desseins ,
Je dois les prévenir dans l'ardeur qui m'anime ,
Et mon premier devoir est d'empêcher le crime.



SCENE XII.

GRIFFON *seul.*

D Ifons ici deux vers , afin que Barbarin
Ne puisse rencontrer Cleon dans son chemin.

SCENE XIII.

BARBARIN, MARAUDIN.

BARBARIN.

QUe veut dire ceci , Cleon aussi me quitte ?
A qui donc venoit-il ici rendre visite ?
Suis-je dans mon logis , ou s'il est dans le sien ?
C'est , à dire le vrai , ce qu'on ne sçait pas bien ;
Mais ce qui me surprend , & ce qui m'embarasse ,
Il a l'ordre absolu de me remettre en place ,
Je ne sçaurois sans lui , rentrer dans mon Emploi ;
Et quand j'arrive il jouë aux barres avec moi ;
Sans l'avoir vû , je n'ose ici parler en Maître ,
Et je ne le verrai de tout le jour peut-être.
Je ne comprends pas bien cette conduite là ,
Ni tout ce que je dois soupçonner de cela.

Quoi qu'il en soit, sortez vous autres, qu'on me laisse.
Maraudin , demeurez : accablé de tristesse ,
Je voudrois avec vous un peu me lamenter ,
O Ciel !

M A R A U D I N.

Quoi ! vous pleurez ? voilà bien débiter !
Comment : ce Barbarin triomphant, plein de gloire ,
Qui sur ses envieux remporte la victoire ,
Que j'ai peint animé des plus vives fureurs ,
Commence en arrivant à répandre des pleurs !
Est-ce là ce Prevôt si fier & si sévère ?

B A R B A R I N.

Ah ! Mon ami , j'ai bien changé de caractère ,
Je suis défiguré d'une telle façon ,
Qu'on me méconnoitroit aujourd'hui, sans mon nom.

M A R A U D I N.

Vous avez l'air galant , & des plus à la mode ,
Et l'on ne dira pas qu'il est plus vieux qu'Herode.

B A R B A R I N.

Sçais-tu bien d'où je viens dans ce même moment ?

M A R A U D I N.

Non.

B A R B A R I N.

De voir Mariamne en son appartement :
Je me suis dérobé sans rien dire à personne ,
J'ai trompé tous mes Gens , jusqu'à ma Sœur Si-
monne :

Marianne a sauté d'abord à votre cou ?

B A R B A R I N.

Non , j'ai voulu sauter au sien.

M A R A U D I N.

Etes-vous fou ?

Quoi ! malgré les sujets de colère & de haine ,
Que vous a jusqu'ici donné cette inhumaine ,
Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

B A R B A R I N.

Elle me hait , Hélas ; je l'ai bien mérité.
Après le traitement que j'ai fait à son Pere ,
Je devrois bien m'attendre à toute sa colère.
C'en est fait , à m'aimer je prétend l'engager ;
Et de tous mes défauts je veux me corriger ,
Je veux des bons maris devenir le modèle ,
Et par mon repentir , me rendre digne d'elle ,
En un mot je prétens vivre en homme de bien ,
Et gagner tous les cœurs pour mériter le sien ,
Il le faut avouer , j'ai dans la Normandie ,
Hanté jusqu'ici mauvaise compagnie ;
Quoiqu'on me fasse accueil en cent lieux différens ,
Je n'ai pas un ami qui me prêta vingt frans.
Ma Soeur vindicative , arrogante , sévère ,
N'a dans le fond du cœur jamais aimé son frere ,
Elle est bigotte , enfin , c'est tout dire , & jamais ,
Elle ne m'inspira , que des conseils mauvais :
Toutes ces prudes là ne valent pas la maille ,

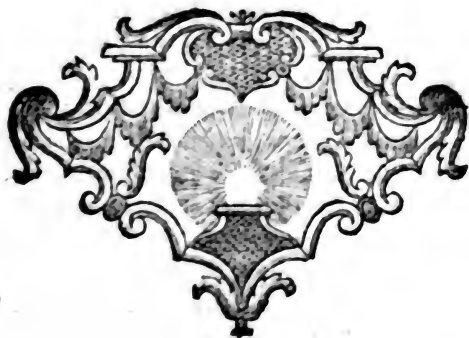
De chez moi dans ce jour je veux qu'elle s'en aille ,
Et que ma femme soit maitresse en ma maison.

M A R A U D I N.

Quoi ! Monsieur , vous voulez

B A R B A R I N.

Je le veux , j'ai raison ,
Allez-vous-en trouver tout de ce pas ma femme ,
Peignez lui les remords qui déchirent mon ame ,
Et le vrai repentir que je sens dans mon cœur ;
Peignez lui mon amour mais on vient , c'est
ma Soeur.



SCENE XIV.

BARBARIN, SIMONNE.

SIMONNE.

HE' bien , vous venez donc de voir votre Pimbêche ;

Est-elle toujours fiere , & toujours pigrièche ,
Avez-vous bien encore effuyez des mépris ?

BARBARIN.

Ma sœur , n'aigriffez plus , s'il vous plaît , mes esprits ,

Et ne me rompez-pas la tête davantage :

Depuis assez long-tems vous brouillez mon ménage,

Je m'en lasse à la fin , je vous le tranche net ,

Pour sortir de chez moi faites votre paquet ,

Déloguez sans trompette.

SIMONNE.

Ah ! quelle ignominie !

BARBARIN.

Un Prevôt vous l'ordonne , un frere vous en prie ,

Faites le diable à quatre , emportez-vous , pestez ,

Murmurez , plaignez-vous , plaignez - moi , mais partez.

SIMONNE.

S I M O N N E.

Je ne me plaindrai point de voir votre ame dure !
 A votre passion immoler la nature ,
 Je n'attends pas de vous ces tendres mouvemens ,
 De l'amour fraternel trop justes sentimens ;
 Je sçais qu'en vos pareils , le sang ne touche guère ,
 Et qu'un Prevôt Normand seroit pendre son Pere ;
 Mais croyez-vous qu'après ce que vous avez fait ,
 Mariamne oubliera jamais ce dernier trait ?
 Après ce que contre elle on vous vit entreprendre .

B A R B A R I N.

Non , ma Sœur , taisez-vous , je ne veux rien entendre ;

Je crois que par vos soins je fus toujours trahi ,
 Et que sans vous enfin j'eusse été moins haï.

S I M O N N E.

Ah ! c'est trop endurer un discours qui m'offense ,
 Dussiez-vous m'en punir , je romprai le silence ,
 Frere dénaturé , benêt , crédule Epoux ,
 Pauvre duppe , apprenez ce qui se fait chez-vous .
 C'est peu que Mariamne orgueilleuse & sévère ,
 Dans ses rigueurs pour vous jusqu'au bout persévère ,
 Et que de ses mépris vous soyez convaincu ,
 C'est peu de vous haïr , elle vous fait cocu :

B A R B A R I N.

Elle me fait cocu ! pouvez-vous bien , cruelle ,
 Annoncer à mon front une telle nouvelle !

Nommez-moi , nommez-moi , l'indigne suborneur ,

Tome IV.

C

Vous le voulez ?

B A B A R I N.

Parlez , je l'ordonne.

SCENE XV.

B A R B A R I N, S I M O N N E,
M A R A U D I N.

M A R A U D I N.

A H ! Monsieur ;
Venez , ne souffrez pas que le crime s'achève.
Votre Epouse vous fuit , & Cleon vous l'enlève.

B A R B A R I N.

Mariamne ! Cleon ! qu'entens-je ! justes Cieux !

M A R A U D I N.

Cleon & ses Dragons sont sortis de ces lieux ,
Il les a tous conduits au-de-là de la porte ,
Il place auprès des murs une secrète escorte ,
Mariamne dans peu le doit aller chercher ,
Monter dans sa Berline , & puis touche Cocher.

B A R B A R I N.

Ah tête ! ah ventre ! ah mort ! courons à la ven-
geance ,

On verra ce que c'est qu'un Prevôt qu'on offense !

Surprenons l'infidelle ; & quant à son Mignon ,
 Je prétens lui jouër un tour de ma façon.
 Déjà pour commencer, dans l'ardeur qui m'enflâme,
 Je vais dire par tout qu'il couche avec ma femme.

S I M O N N E.

La plaifante vengeance , & pendant ce tems-là !
 Mariamne avec lui de ces lieux partira.
 Ordonnez qu'on l'arrête en toute diligence ,
 Et confiez le soin du reste à ma prudence ;
 Cependant , dans ma chambre allez vous reposer.

B A R B A R I N.

Non , ma Sœur , je voudrois l'entendre un peu jaser
 Elle ignore à quel point la rage me surmonte ,
 Je prétens la confondre & la couvrir de honte ;
 Jouir de sa douleur

S I M O N N E.

Mon Frere , je crains bien

B A R B A R I N.

Je vous répons de tout, ma Sœur, ne craignez rien ,
 Je n'ai pas , grace au Ciel , comme on sçait le cœur
 tendre ,

C'est pour la mieux punir que je prétens l'enten-
 dre ,

Je veux que son aspect augmente mon courroux.
 Qu'on la fasse venir ; & vous , retirez-vous.



SCENE XVI.

BARBARIN *seul.*

A Quoi te réfous-tu ? que veux-tu davantage !
Quoi n'es-tu pas assez instruit de ton dom-
mage ?

Epoux infortuné , faut-il pour t'animer ,
Que ta femme elle-même ose le confirmer ?
Vas-tu lui demander pour mieux sçavoir la chose ,
Qui ? quoi ? par quels secours ? le tems , le lieu , la
cause ?

Comment . . . Ah ! sans vouloir chercher plus de
clarté ,

Ne te suffit-il pas de l'avoir mérité ?

Si les meilleurs maris & les plus raisonnables ,
Ne sont pas à couvert de disgraces semblables ,
Cruel , brutal , jaloux , oçois-tu te flater ,
Que de la Confrerie on voulut t'excepter ?
Rends-toi, rends-toi justice, & sans tant de scrupule
Comme ceux que tu vois , avalle la pillule ;
Mais voici Mariamne , & je sens la fureur ,
Qui vient tout de nouveau s'emparer de mon cœur.



S C E N E X V I I.

B A R B A R I N , M A R I A M N E ,
soutenuë par deux Suivantes.

M A R I A M N E.

Q U'è vois-je ? où suis-je ? où vais-je ? ah ! ma
force succombe ,

Filles , soutenez-moi , de peur que je ne tombe :
Ah ! j'ai crû voir le diable en voyant mon Epoux.
Hé bien , pour quel dessein ici m'appellez-vous ?
Est-ce pour m'assommer ? dépêchez au plus vite ,
Du tourment qui m'attend , je voudrois être quitte.

B A R B A R I N.

Non , non , auparavant je veux vous écouter :
Dites quelle raison vous faisoit me quitter ?
A quoi tendoit enfin ce beau pèlerinage ?
Quand on a de l'honneur , quitte-t-on son ménage ?

M A R I A M N E.

Pouvez-vous de ma fuite ignorer le sujet ,
Barbare Epoux ! après ce que vous m'avez fait ?
Et jamais un Breton dans sa plus grande yvresse ,
Traita-t-il une femme avec plus de rudesse ?
Et vous osez vous plaindre & demander pourquoi
J'ose sans votre aveu m'éloigner de chez moi ?

C iij

Quoiqu'ici votre esprit malin vous persuade ;
Vous sçavez bien que c'est ma première escapade ,
Depuis plus de cinq ans que je vis dans vos fers ,
Chaque jour exposée à cent chagrins divers ,
Voulant me retirer d'un cruel esclavage ,
Je m'étois résoluë enfin à ce voyage.

B A R B A R I N.

Et pour dans le chemin ne vous point ennuyer ,
Vous allez voyager avec un Officier ,
Et de Dragons encor : la partie est jolie ,
Et mon front

M A R I A M N E.

Ah ! tout doux , arrêtez je vous prie ,
Et ne m'insultez pas par vos soupçons jaloux ,
Respectez Mariamne , & même son Epoux.

B A R B A R I N.

Perfide , il vous sied bien de proférer encore
Un nom que votre amour aujourd'hui deshonnore.

M A R I A M N E.

Ah ! ne le croyez pas. Non , d'un honteux affront ,
Votre femme jamais ne tacha votre front :
Vous le méritiez bien , après vos injustices ,
Vos cruels traitemens , vos bizarres caprices :
Mais vous aviez pour femme un Phénix en vertu ,
Et qui vous eût aimé si vous l'aviez voulu.

B A R B A R I N.

Hé bien ! faisons la paix , quand tu serois traîtresse ,
Je te pardonne tout , & te rends ma tendresse ;

Considère par-là l'amour que j'ai pour toi ,
Et me voyant si bon , en revanche , aime-moi.
Va , touche dans la main ;

M A R I A M N E.

Ah ! que voulez-vous faire ,
Songez que votre main a maltraité mon pere !

B A R B A R I N.

Hé bien , oui , tu te plains avec juste raison ,
Oui , ton pere expira sous mes coups de bâton ;
Mais tu dois oublier un si sensible outrage ,
Songe qu'à cet oubli mon repentir t'engage ;
L'effort de ces vertus que renferme ton sein ,
Consiste à pardonner , sur tout à ton prochain.

M A R I A M N E.

Ah ! si ce repentir étoit bien véritable !

B A R B A R I N.

Oui, rien n'est plus sincère, ou je me donne au diable.
Si du passé je puis obtenir le pardon ,
Tu me verra plus souple & plus doux qu'un mouton
ensemble nous vivrons dans nos ardeurs fidelles ,
Comme des vrai agneaux , comme deux tourte-
relles ;

Sans cesse jour & nuit je te caresserai ,
Je te bouchonnerai , baisserai , mangerai :
Quelle preuve veux-tu de mon amour extrême ?
Veux-tu me voir pleurer, me voir battre moi-même ?
Veux-tu que je m'arrache un côté de cheveux ?
Veux-tu que je me tue ? oui , dis si tu le veux ?
Je suis tout prêt

SCENE XVIII.

BARBARIN, MARIAMNE,
GRIFFON.

GRIFFON.

M Onfieur , Cleon est dans la place.
Il fait le Diable , il jure , il tempête , il menace ,
Il vient , il va paroître , & veut dans son dépit...

BARBARIN.

Hola , je me dédis de tout ce que j'ai dit ,
Ah perfide ! ah guenon ! ah traitresse ! ah friponne ?
Quoi ! dans le même tems que mon cœur vous par-
donne...

MARIAMNE.

Allez , vous radotez , un si prompt changement
Révolte tout le monde & n'a nul fondement ,
Et je dois être mise au nombre des plus folles
De m'être ainsi renduë à vos tendres paroles ,
Après tous mes malheurs , c'étoit bien à mes yeux
De vous lancer encor des regards amoureux !
Mais suppose tantôt que je fusse coupable ,
Depuis votre pardon , qu'ai-je fait de blamable ?
Puis-je ... mais si Cleon touché de mes malheurs ,
Veut peut-être empêcher l'effet de vos fureurs.

Puisqu'ainfi , fans fujet s'enflâme votre bille ,
Cette Scene fi tendre étoit bien inutile.

B A R B A R I N.

J'agis fans règles , moi , je me mets au-deffus.
Mais c'est trop écouter des difcours fuperflus ;
Qu'on me l'a garde ici liée & garottée ,
Et vous braves Records dont la troupe augmentée.
Par la Maréchauffée , & la Pouffe , & le Guet ,
Eft plus que fuffifante à remplir mon projet ,
Venez vous retrancher au-devant de ma porte ,
Et fur tout empêchez qu'aucun n'entre ou ne forte :
Les Dragons de Cleon autre part difperfés ,
Ne feront pas fi-tôt en un corps ramaffés ,
Nous ferons fix contre un avant qu'il les raflembles.
Hâtons-nous & fur-tout qu'aucun de vous ne trem-
ble ,
C'est tout ce que je crains



SCENE XIX.

BARBARIN, MARIAMNE,
SIMONNE, ARCHERS.

SIMONNE.

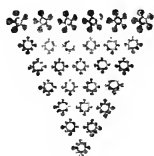
M On Frere, où courez-vous ?

Ah ! voici les Dragons qui viennent , sauvons-nous ,
Ils veulent de vos mains arracher Mariamne ;
Maraudin a déjà reçu cent coups de canne.

BARBARIN.

Allons je veux j'ordonne il faut . . .
ah ! malheureux

Je m'égare , & ne sçai ma foi ce que je veux.



S C E N E X X.

M A R I A M N E *seule.*

T Andis que l'on se bat , & qu'un moment me
reste ,

Composons quelques vers sur mon destin funeste :

Les stances n'étant plus à présent de saison ,

En vers Alexandrins faisons notre Oraison.

O Ciel ! fut-il jamais plus triste destinée ,

De parens opulens en ces lieux je suis née ,

Tous Prevôts ou Baillifs , & pour tout dire enfin ,

Mon Pere étoit issu de sang Chicanéen.

A quinze ans mille attraits brilloient sur mon visage ,

J'étois belle & bien faite , & sur tout j'étois sage :

On vouloit m'épouser si-tôt qu'on me voyoit ,

Que de coups de chapeau mon Pere recevoit !

Mais il refusoit tout. Helas ! on peut bien dire ,

Qu'en voulant trop choisir, souvent on prend le pire,

Pour Barbarin enfin mon Pere décida ,

Et quelque tems après cet amant m'épousa.

Pendant les premiers jours il étoit doux , traitable ,

Mais au bout de deux mois , hélas ! ce fut un diable.

A mon Pere en un an il fit trente procès ;

Et les ayant perdus , s'en vengea tôt après ,

Il l'affomma de coup. O souvenir terrible !
 Mais parlons du présent , il est bien plus sensible ,
 Il me faut donc partir pour le Mississipy ,
 Sans que de ses soupçons mon mari soit guéri ;
 Et pour dire encore plus , dans mon état funeste
 On m'ôte pour si peu de vertu qui me reste :
 Il faut donc sans honneur m'éloigner de ces lieux ,
 Mais qu'est ce que j'entens ! & quel tapage affreux !
 A grands coups redoublés , on enfonce la porte.
 Et qui peut donc ainsi s'en venir à main forte !
 Je ne sçais que penser ! que vois-je ! c'est Cleon ,
 Il vient me secourir , hélas , qu'en dira-t-on ?

S C E N E X X I.

MARIAMNE , CLEON , DRAGONS ,
 A R C H E R S.

C L E O N.

A Rchers disparoissez, fuyez troupes pagnottes, *
 Et vous braves Dragons , mettez-leur les me-
 nottes.

Allons Madame , allons, suivez-moi promptement,
 Tandis que mes Dragons combattent vaillamment :
 Je me suis doucement esquivé sans rien dire ,

* *Les Archers s'en vont.*

Souffrez que dans ces lieux en hâte on vous retire.
Le tems presse , venez.

M A R I A M N E.

Alte-là , s'il vous plaît ,
Respectez mon honneur , laissez-le tel qu'il est ;
Les soupçons d'un Epoux n'y font que trop d'ou-
trage ,
Sans que l'on aille encore l'altérer davantage.
Quand Barbarin combat & se trouve en danger ,
Je dois moins que jamais de ces lieux déloger :
De mon Epoux encor la personne m'est chere ;
Je tremble pour ses jours !

C L E O N.

La plaisante chimere ,
Quoi ! cet Epoux cruel , furieux , & jaloux

M A R I A M N E.

Tout ce qu'il vous plaira , c'est toujours mon Epoux.

C L E O N.

Il ne s'en souvient plus.

M A R I A M N E.

Je m'en souviens encore ,
Ce nom m'est précieux.

C L E O N.

Mais il le deshonne.

M A R I A M N E.

Hé bien , c'est son affaire.

C L E O N.

Il consent aujourd'hui ,

▲ ne vous plus revoir.

Hé bien , tant-pis pour lui,
CLEON.

Il vous hait à la mort.

MARIAMNE.

Tant mieux , cela me flatte.

CLEON.

Il peut vous maltraiter.

MARIAMNE.

Et je veux qu'il me batte ;

CLEON.

Pour le Mississippi

MARIAMNE.

Je n'en ai point d'effroi.

CLEON.

Il vous fait embarquer.

MARIAMNE.

Vous n'irez pas pour moi.

CLEON.

Ah ! je perds patience , & de bon cœur j'enrage ;
Mais c'est trop m'amuser à tout ce badinage :
Retournons au Combat qu'il falloit achever ,
Avant que de venir ici vous retrouver.



S C E N E X X I I.

M A R I A M N E *seule.*

A Rrêtez ; où va-t-il cet étourdi ? je tremble ;
Mais c'eût été bien pis, qu'on nous eût vûs en-
semble,

Pelotter les bons mots , & nous les renvoyer ,
Pour voir à qui des deux resteroit le dernier.
Tandis que c'est pour moi qu'on se bat, qu'on se tuë,
Que mon mari peut-être expire dans la ruë ,
Et que d'ailleurs Cleon qui fait tout ce fracas ,
Laisse battre ses gens , & ne s'y trouve pas.



SCENE XXIII.

MARIAMNE, ARLEQUIN.

MARIAMNE.

Mais ! je vois Arlequin , hé bien ! quelles nouvelles ?

ARLEQUIN.

Ah ! Madame , vraiment j'en apporte de belles.

MARIAMNE.

Que viendrois-tu m'apprendre ? est-ce que mon Epoux

ARLEQUIN.

Ne craignez rien pour lui , ne craignez que pour vous ,

Allez , Cleon & lui font d'une égale force ,
Et si leurs pistolets avoient eû de l'amorce ,
On auroit vû beau jeu.

MARIAMNE.

Mais , pourquoi me dis-tu
Que je craigne pour moi ? que sçais-tu ? qu'as-tu vû ?

ARLEQUIN.

Je n'ai rien vû de près , mais on m'a dit , Madame ,
Que votre Epoux , suivant la fureur qui l'enflame ,
Avant que de combattre , avoit chargé Zarés ,
D'exécuter ici quelques ordres secrets :

Cet

Cet Huissier est poltron autant que je puis l'être ,
Et je viens vous défendre , il n'a plus qu'à paroître.

M A R I A M N E.

Non , non , le Ciel m'inspire un plus noble dessein ,
Et mon honneur m'invite à faire un coup de main ;
Aux pieds de mon Epoux , je vais porter ma tête.

A R L E Q U I N.

Et s'il va la couper ? ne soyez pas si bête ,

M A R I A M N E.

N'importe , sans trembler , je prétens aujourd'hui ,
M'offrir à tous les coups qu'on va lancer sur lui.

SCENE XXIV.

A R L E Q U I N *seul.*

T Andis que d'un côté Mariamne s'esquive ,
De l'autre son Epoux au même instant arrive ,
Ma foi , c'est un hazard qu'ils ne se soient point vûs.



S C E N E X X V.

BARBARIN, GRIFFON,
armé ridiculement.

BARBARIN.

HE bien, braves Records, nous avons le dessus,
Cléon hors de combat, blessé d'un coup de pierre,
Plusieurs de ses Dragons par nous couchés par terre;
Ont obligé le reste à s'éloigner d'ici,
Sans que leur beau projet ait enfin réussi.
Du nombre, il est bien vrai, nous avons l'avantage;
Mais le nombre n'est rien, si l'on n'a du courage,
Vous en avez fait voir, je suis content de vous.

GRIFFON.

Je crains bien que Cleon ne revienne sur nous,
Ses Dragons sont mutins, s'il faut qu'il les rallie.

BARBARIN.

Et que me feront-ils? Mariamne est partie,
On doit l'être du moins. Zarés secrètement,
A dû tout préparer pour son embarquement.
Cependant dans mon cœur des allarmes secrètes.....
Mais effaçons son nom de dessus mes tablettes.
Elle fut infidelle, & me fit enrager,
C'étoit trop à la fois, il n'y faut plus songer,

Prenons que je sois veuf. Mais hélas je frissonne ,
 Que vois-je ! à la douleur mon ame s'abandonne :
 Qu'est-il de plus touchant , que de voir Arlequin ,
 Les yeux baignés de pleurs , un mouchoir à la main ,
 Venir faire un récit , & patétique & tendre ?

S C È N E X X V I.

BARBARIN , GRIFFON , ARLEQUIN ,
 A R C H E R S.

B A R B A R I N.

A H ! mon cher Arlequin , que venez-vous m'apprendre ?

Mariamne est partie apparemment.

A R L E Q U I N.

Hélas.

Haie ouf

B A R B A R I N.

Expliquez-vous , & ne sanglottez pas.

A R L E Q U I N.

Je ne sçaurois parler tant ma douleur est forte ,
 Ma voix ne peut sortir & demeure à la porte.

B A R B A R I N.

Tous ces retardemens sont ici superflus ;

Où Mariamne est-elle ?

D ij

ARLEQUIN.

Hélas ! elle n'est plus.

BARBARIN.

Qu'entens-je ? elle est partie !

ARLEQUIN.

Apprenez davantage ;

A mes yeux , le vaisseau vient de faire naufrage.

BARBARIN.

Quoi ! ma femme est noyée ?

ARLEQUIN.

Il le faut bien juger ,

A moins que par bonheur elle ne sçût nager ;

Je vous dirai bien plus , elle étoit innocente.

BARBARIN.

Ah ! que m'apprenez-vous ? mon désespoir augmente.

Elle étoit innocente : ah ! je veux me tuer

ARLEQUIN.

Souffrez auparavant que je puisse achever.

BARBARIN.

Achevez , achevez.

ARLEQUIN.

Alors qu'elle est partie ,

Elle alloit au combat pour vous sauver la vie ;

Et c'est dans ce moment que le traître Zarés ,

L'a conduite à la mer.

BARBARIN.

O sensibles regrets !

Poursuivez ,

A R L E Q U I N.

Que dirai-je ! en passant dans la rue
 On voyoit sur son front la vertu toute nuë ,
 La modeste innocence & la chaste pudeur ,
 Régnoient sur son visage ainsi que dans son cœur :
 Son teint sage & discret , sa bouche scrupuleuse ,
 La candeur de ses yeux , sa gorge vertueuse

B A R B A R I N.

Quel galimathias , finissez promptement.

A R L E Q U I N.

Elle joint le Vaisseau , le monte sagement :
 Il fait voile , & chacun lui crioit bon voyage ;
 Quand soudain il s'élève un furieux orage ,
 Dont le Vaisseau surpris , tout prêt à se noyer ,
 Descendoit à la cave & montoit au grenier.
 Tant enfin qu'il survint un affreux vent de bise ,
 Qui contre un fier rocher en cent morceaux le brise-
 Après cet accident , vous voyez bien , hélas ,
 Que votre femme est morte , & n'en reviendra pas.

B A R B A R I N *se relevant.*

Quoi ! Mariamne est morte , & j'en suis l'homicide !
 Ah , coquine de sœur ! ah traitresse ! ah perfide !
 Mais hélas ! je succombe , & je trouve à propos ,
 De prendre en ce fauteuil un moment de repos.

A R L E Q U I N.

Pour calmer la douleur de ce coup qui l'assomme.
 Laissons-le , s'il se peut , dormir un petit somme,

B A R B A R I N *revenant de sa pamoison.*

Je ne sçai d'où je viens , je me sens tout rêveur ,
Je ne vois point ici ma femme ni ma sœur ;
Appellez Mariamne.

A R L E Q U I N.

En voici bien d'un autre.

B A R B A R I N.

Vous pleurez , Arlequin , quel chagrin est le vôtre ,

A R L E Q U I N.

Mariamne n'est plus : vous moquez-vous de nous
Les morts revivent-ils ?

B A R B A R I N.

Ah ! que me dites-vous ?

Qui vous fait me tenir un discours de la sorte ?

A R L E Q U I N.

Avez-vous oublié que votre femme est morte ?

B A R B A R I N.

Quoi ! Mariamne est morte ?

A R L E Q U I N.

Il a perdu l'esprit ,

Le pauvre homme extravague & ne sçait ce qu'il dit ,
Je vous viens dans l'instant d'apprendre son nau-
frage.

B A R B A R I N.

Ah ! je sens redoubler ma douleur & ma rage ,
Venez , accablez-moi , Normands qui la perdez ,
Noyez-moi dans vos flots , Mer qui la possédez.

SCENE DERNIERE.

BARBARIN, ARLEQUIN,
GRIFFON, SCARAMOUCHE,
ARCHERS.

SCARAMOUCHE.

AH! Monsieur, apprenez une étrange nouvelle,
Votre Epouse est vivante, & dans une Nacelle,
On vient dans ce moment de l'amener à bord.

BARBARIN.

Ah, que je suis heureux! que je benis mon sort;
A présent que je sçais qu'elle fut toujours sage,
Je prétends désormais faire un meilleur ménage.
Messieurs, vous le voyez, ce raccommodement,
D'une Pièce Comique est le vrai dénouement.
Il faut finir ainsi, pour que la Parodie,
Ne soit point confondue avec la Tragédie.

F I N.

L'IMPROMPTU

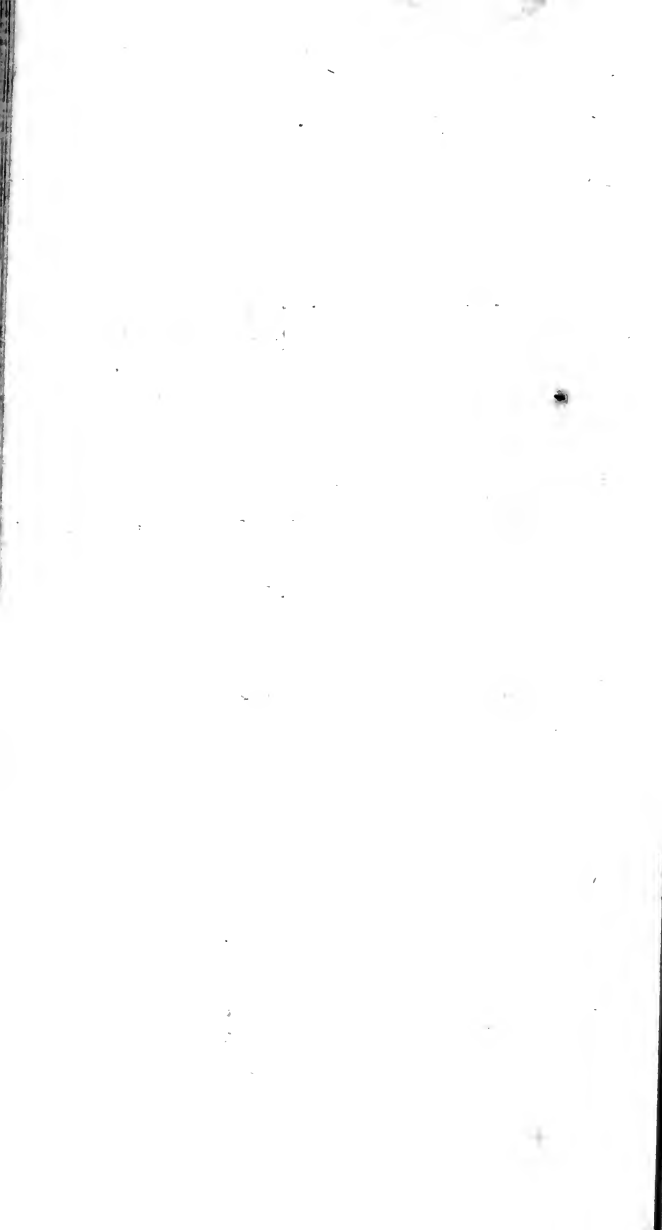
L'IMPROMPTU
DE
LA FOLIE,
AMBIGU-COMIQUE.

Représentée en 1725.

Tome IV.

E

7





A U S E I G N E U R
A Y M O N ,
G E ' N E ' R A L
D E L A C A L O T T E .



ONSEIGNEUR,

*Dûssiez - vous me placer surnumé-
raire dans votre Brigade des FAUX-
PLAISANS , ou dans celle des EN-*

NUVEUX, j'ai crû ne pouvoir mieux mériter l'honneur que vous m'avez fait de m'enrôler dans votre illustre Corps, qu'en vous dédiant mon IMPROMPTU DE LA FOLIE. Il a fait plaisir à toute LA CALOTTE; c'est-à-dire; qu'il a été du goût de bien du monde; & sur le succès, je pourrois me flater d'être reçu dans votre Brigade des Fous HEUREUX, si quelques Officiers subalternes de la Brigade des DIFFICILES ne traversoient mes desseins.

Je veux parler de ces CALOTTINS FLEGMATIQUES que rien ne réjouit, & qui ne réjouissent personne; de ces POLTRONS CRITIQUES, qui n'ayant jamais ose monter la tranchee du Parnasse, ni même courrir le moindre hazard, ne sont occupés qu'à rabaisser le mérite des Actions des autres.

En vérité, MONSEIGNEUR, vous devriez forcer ces COGNARDS CAUSTIQUES à s'exposer au feu à leur tour, ou les condamner du moins à demeurer pour toujours renfermés dans leurs Casernes.

Vous avez assez d'autres Soldats pour tenir tête à LA SAGESSE, en cas qu'elle voulût remuer & rompre le Traité que vous avez arrêté depuis un tems entre ELLE & LA FOLIE.

Tout l'Univers, MONSEIGNEUR, admire avec quelle conduite un accord si difficile a été ménagé.

Vous avez commencé par porter notre Déesse à être moins extravagante & moins outrée, & sa fiere Ennemie

à paroître moins bizarre & moins austère.

Vous avez renvoyé à la SAGESSE tous les Prisonniers que vous n'avez pas jugé de bonne prise , & que votre Brigade des INDISCRETS avoit amenés à votre Camp contre les Loix de la Guerre.

On vous a vu hautement désavouer tous les brevets injurieux que vos malins Secretaires leurs avoient expédiés à votre insçu , ne reconnoissant que ceux que vous aviez signés de votre propre main , pour les Déserteurs de cette même SAGESSE , qui de leur bonne volonté , & de leur propre mouvement , s'étoient venus ranger sous vos Estandarts.

Quant à ces derniers , ils ont été reçus de vous à bras ouverts ; vous leur avez donné des Charges dans votre Armée , suivant leur mérite & les actions qu'ils avoient pû faire , dignes de LA CALOTTE , toujours prêts cependant à les renvoyer libres , si-tôt que LA RAISON viendrait les reclamer.

Pour peu qu'il s'en soit trouvé qui aient voulu retourner , quel accueil ne leur a pas fait leur Souveraine ? Elle a été d'autant plus contente de les revoir , qu'elle vous les avoit envoyés Fous , & que vous les lui avez renvoyés Sages : & c'est ce qui l'a engagée à conclure avec LA FOLIE , cette Trêve si avantageuse à tout le monde.

Quelle gloire pour vous, MONSIEUR, étant Général de LA CALLOTTE, de vous voir en même tems si bien avec LA SAGESSE ! d'avoir trouvé le moyen de ramener ses Sujets à son obéissance, en inventant un nouvel art de corriger les mœurs en folatrant, & de faire la guerre au Ridicule, en lui donnant des louanges à le faire rougir.

Mais à propos de louanges, ne croyez pas, MONSIEUR, que celles que je vous donne ici soient intéressées, quoique je ne sois pas riche, & que vous possédiez les fonds immenses sur lesquels on assigne les Gratifications & les Pensions qu'on accorde ordinairement à la plûpart des faiseurs d'Epê-

*tres Dédicatoires , je vous proteste que
c'est la seule estime que j'ai pour vos
vertus , qui me les fait publier , étant
d'ailleurs avec un profond respect ,*

MONSEIGNEUR ,

Votre très-humble , & très-
obéissant serviteur ,

LE GRAND.



ACTEURS du Prologue.

T H A L I E, Muse de la Comédie,
L A F O L I E.

L A C O M E ' D I E F R A N Ç O I S E.

U N V I E U X C O M M A N D E U R.

U N P E T I T M A I T R E.

U N A V O C A T.

U N M A R C H A N D.

M O M U S.

} Dépu-
tés du
Public.

T R O U P E D U R E ' G I M E N T
D E L A C A L O T T E.

La Scene est à Montmartre.



L'IMPROMPTU DE LA FOLIE.



P R O L O G U E.

*Le Théâtre représente Montmartre. Thalie est endormie
au pied de ce Mont. On jouë l'ouverture , après
quoi on entend un Chœur d'Asnes.*

SCENE PREMIERE. THALIE, LA COME'DIE FRANÇOISE.

C H Œ U R.



I-hon , hi-hon , hi-hon , hi-hon ,
hans-hans.

LA COME'DIE *chante.*

Réveillez-vous , belle Thalie ,
Réveillez-vous , il en est tems.

C H Œ U R.

Hi-hon , hi-hon , hi-hans , hi-hans.

PROLOGUE.
LA COMÉDIE.

Pouvez-vous dormir aux accens
D'une pareille mélodie ?

CHŒUR.

Hi-hon , hi-hans , hi-hans , hi-hans , hans.

LA COMÉDIE.

Ce n'est point ici votre place ,
On y voit périr vos talens.

CHŒUR.

Hi-hon , hi-hans , hi-hans , hi-hans , hans.

LA COMÉDIE.

Abandonnez les Habitans
De ce ridicule Parnasse.

CHŒUR.

Hi-hon , hi-hans , hi-hans , hi-hans ,



SCENE II.

THALIE, LA COMÉDIE.

LA COMÉDIE.

EN vérité , les Poëtes de Montmartre font bien insupportables , de me troubler ainsi sans relâche , & de m'empêcher de tirer Thalie de l'assoupissement où elle est plongée depuis si long-tems. Mais aussi quel séjour cette Muse a-t-elle été choisir , depuis qu'Apollon l'a bannie du Mont Parnasse ? Montmartre ! Qui l'auroit j'amaïs pû croire ? Ah ! malheureuse Comédie Française , que tu es à plaindre , de te fournir dans une pareille boutique ! Il faut pourtant , à quelque prix que ce soit , que je réveille Thalie. Holà , Muse , holà , c'est la Comédie Française qui vous appelle.

THALIE se réveillant.

La Comédie Française ! Ah ! ma chere amie , votre voix seule étoit capable de me tirer de ma létargie. Mais , bon Dieux ? que je vous trouve changée ! & qui pourroit vous reconnoître dans l'état où vous êtes ?

LA COMÉDIE.

Hé le moyen ! je n'ai plus que la moitié de ma Troupe. Mais vous , divine Muse , que faites-vous à Montmartre ?

T H A L I E.

Hélas ! j'y dors , & j'endors souvent les autres. Que veux-tu ? depuis un tems , je n'étois presque plus occupée que pour les Poètes de ce canton , ils sont trop lourds & trop paresseux pour me venir trouver jusqu'au sommet du Parnasse ; & j'ai pris le parti de venir vers eux. J'ai du moins ici le plaisir de dormir , & de me reposer de mes anciennes fatigues.

L A C O M E' D I E.

En effet , il me souvient qu'autrefois vous vous plaigniez que mes Poètes vous faisoient de trop rudes saignées : mais je crois qu'ici vous n'êtes pas dans le même cas. Il faut pourtant , belle Thalie , que vous fassiez un effort pour ma petite Troupe. Tout Paris vous en prie.

T H A L I E.

Paris ! fort bien : pour se moquer encore de moi , comme il fait depuis si long-tems. Il est trop difficile à contenter sur votre Théâtre. Il s'efforce en toute occasion de rabaisser mes nouvelles productions , pour relever mes anciennes , qu'il ne veut plus voir.

L A C O M E' D I E.

Il est vrai que votre Sœur Melpomène est plus heureuse que vous. Son métier n'est pourtant pas si difficile que le vôtre , à beaucoup près. Il est plus aisé d'outrer la nature , que de l'imiter.

T H A L I E.

Ah ! je t'avou'rai que je suis quelquefois surprise des succès de Melpomène. Cela me fâche de voir qu'on soit prevenu en faveur de ses Tragédies nouvelles , même avant de les avoir vûës. La moitié des gens les applaudissent sans les entendre. On les admire long-tems sans s'appercevoir de leurs défauts ; & ce n'est souvent que l'impression qui fait ouvrir les yeux à cette foule d'approbateurs , qui se laissent séduire au son de quelques vers empoulés , qu'un Acteur a l'art de faire valoir , & qui dans le fonds ne sont quelquefois qu'un pompeux galimathias.

L A C O M E' D I E.

J'en demeure d'accord.

T H A L I E.

Mais il n'en est pas de même de mes productions. Une Scène plus froide que les autres , deux ou trois mauvaises plaisanteries hazardées dans une de mes Comédies , empêchent souvent qu'on n'entende le reste de l'Ouvrage. Ce qu'on ne trouve pas de son goût dans le commencement prévient contre tout ce qui suit ; alors le bon & le mauvais ont même sort , tout est confondu , on ne veut plus rien écouter. Mais ce qu'il y a de consolant pour moi , c'est qu'on voit telles Pièces Comiques , qui n'ont pas été applaudies d'abord , qui sont aujourd'hui l'honneur de votre Théâtre , &

que personne n'ose se vanter à présent d'avoir si-
flé à la première représentation.

L A C O M E D I E.

Oui , vous avez raison de vous plaindre de la
préférence qu'on donne à votre Sœur. Mais enfin
nous ne l'avons plus , & Paris se trouvant aujour-
d'hui dénué de plus de la moitié de ses plaisirs ,
n'a recours qu'à vous ; & je suis venu ici avec les
Députés que le Public vous envoie , pour vous
prier de nous donner une Pièce de votre façon.

T H A L I E.

Le Public m'envoie des Députés ? c'en est trop.
Allons , il ne faut point avoir de ressentiment , &
je veux bien encore m'exposer à son ingratitude ,
en cherchant à le divertir ; mais avant de rien en-
treprendre , consultons ces Députés , pour sçavoir
ce qui pourra être de leur goût.



SCENE

SCENE III.

THALIE, LA COMEDIE FRANÇOISE,
L'AVOCAT, LE PETIT MAITRE,
LE MARCHAND, LE VIEUX
COMMANDEUR nazonnant.

LES DÉPUTÉS *tous ensemble.*

Divine Muse, nous sommes les Députés du Public, qui venons vous demander une Comédie nouvelle.

THALIE.

Oh ! doucement, Messieurs, les uns après les autres, s'il vous plaît. Sçachons d'abord qui vous êtes ?

L'AVOCAT.

Je me nomme Pointillant, Avocat de profession.

LA COMEDIE *bas à Thalie.*

Soit disant bel esprit.

LE PETIT MAITRE.

Je suis, moi, le Chevalier du Tapage.

LA COMEDIE.

Espèce de Petit Maître manqué.

Tome IV.

F

Et moi , Monsieur Dimanche , Marchand de la rue S. Denis.

Approuvant de bonne foi tout ce qui lui fait plaisir.

Quant à moi , je suis le Commandeur de la Rocaille , ancien pilier de Théâtre.

Grand Partisan des Anciens.

C'est-à-dire , *laudator temporis acti*. Oh ça , parlez , Monsieur l'Avocat , vous me paroissez le plus posé. Le Public , à ce que j'apprens , demande une Pièce de ma façon. Dans quel goût souhaitez-vous qu'elle soit ?

Hélas , sçavante Muse , pour moi je ne vous demande qu'une bagatelle. Je souhaite une Comédie en vers en cinq Actes , où il y ait un caractère soutenu du commencement à la fin ; que l'intrigue soit bien conduite ; qu'elle tienne toujours l'Auditeur en suspend , & se débrouille à la fin sans peine : qu'il y ait dans cette Pièce des mœurs , des sentimens , & surtout , qu'elle soit écrite noblement.

Et vous appelez cela une bagatelle ? Oh ! vrai-

ment , il y a long-tems que le moule de ces sortes d'ouvrage est cassé.

LE MARCHAND.

Parbleu , Monsieur l'Avocat , vous parlez pour vous : mais avec votre permission , ce n'est pas-là le goût général. Je suis Marchand de la rue S. Denis , & pour mon argent , je veux me réjouir. Vous pouvez lire ces sortes de Pièces dans votre cabinet , vous autres beaux esprits ; mais pour moi , qui ne lit que mes livres de comptes , & qui ne vais à la Comédie que pour rire , tenez , les Comédiens annonceroient cent fois des Pièces de cette nature , que je n'irois pas à une.

LE PETIT MAITRE.

Je ne les hais pas moi , aux premières représentations , s'entend , j'ai le plaisir de les faire tomber.

LE COMMANDEUR.

J'ai vû jouer toutes les Pièces de Molière , d'original. Celles qui étoient dans ce goût-là , n'ont pas été celles qui ont été les plus suivies. Mais , ma foi , cela étoit parfait. Oh ! ma foi , ma foi , cela étoit beau. Je voudrois bien qu'on nous en donnât aujourd'hui de semblables.

LE MARCHAND.

Et moi , c'est ce que je ne demande point. Ah ! mes chers Italiens , quand reviendrez-vous ? c'est ma folie à moi , que les Italiens.

Pour moi , je ne les aime que quand ils parlent Italien.

L E P E T I T M A I T R E.

Et moi qui ne l'entend pas , je ne les aime que dans le François.

L E C O M M A N D E U R.

Ceux-ci sont fort bons ; mais parlez-moi des précédens. Vous n'avez pas vû l'ancien Scaramouche , vous autres ? quel naturel dans ses grimaces & dans ses gestes ! Ah ! ma foi , ma foi , cela étoit bon.

L E P E T I T M A I T R E.

Et que Diable , Monsieur le Commandeur , vous ne nous parlez jamais que du tems passé. Pour moi , je vous avoûrai que j'aime dans les Pièces un peu de gaillardises , pourvû que cela soit finement enveloppé.

L' A V O C A T.

Ah , fi !

L E M A R C H A N D.

Je ne hais pas cela non plus , pourvû que ma femme n'en rougisse point , & que ma fille n'y entende rien.

L E C O M M A N D E U R.

J'ai vû des Pièces de Scaron dans leur nouveauté. Elles étoient un peu dans ce goût-là. Jodelet y faisoit des merveilles. Il nazonnoit un peu ; mais , ma foi , c'étoit un grand Acteur. Ah ! grand Acteur.

L'AVOCAT.

Le Théâtre François est aujourd'hui trop épuré pour souffrir ces sortes de Pièces , non plus que les Farces du tems passé.

LE COMMANDEUR.

A propos de farce. Croiriez-vous que j'ai vu gros Guillaume & Guillot Gorju ? ma foi , ma foi , ma foi , cela n'étoit point si mauvais.

LA COMEDIE.

Hé bien , Messieurs , avez-vous bien-tôt fini votre conversation ? il me semble que ce n'est pas pour cela que vous êtes ici , & que vous y venez demander une Pièce à Thalie ?

THALIE.

Ils n'en auront point de ma façon , tant que leurs goûts ne seront pas mieux d'accord. Mais à présent que me voilà tout-à-fait réveillée ; adieu je m'en retourne sur le Parnasse , faire ma paix avec Apollon , en attendant que toute la Troupe soit rassemblée , & que quelque Génie supérieur vienne m'y trouver.

FIN.

W

S C E N E I V.

LA COMÉDIE, L'AVOCAT,
LE COMMANDEUR,
LE MARCHAND, LE PETIT
MAÎTRE.

LE MARCHAND.

PArbleu, Monsieur l'Avocat, vous êtes cause
que Thalie nous abandonne, par la difficulté
qu'elle trouve à vous contenter. Mais quel bruit
entens-je ?

(*On entend un bruit de Haut-bois & de Tambours.*)

LA COMÉDIE.

C'est la Folie qui fait battre la Caïssé ici au tour
pour faire des recruës pour son Régiment. Mais la
voici elle-même qui vient à propos à votre secours.
C'est une étourdie, qui au défaut de Thalie,
pourra peut-être sur le champ trouver quelque heu-
reuse faillie qui amusera le Public, & me tirera
d'embarras. Mais elle est depuis un tems si entêtée
de l'Opéra, qu'elle ne marche plus qu'en chantant

PROLOGUE. 71

& en danfant. Heureusement elle a toujours à sa suite quelques Poètes , qui pourront faire votre affaire.

LE MARCHAND.

A la bonne-heure. J'aime encore mieux une Pièce dictée sur le champ par la Folie , que d'attendre que Thalie nous en envoie une du Mont-Parnasse. J'aime à jouir , moi.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS,

LA FOLIE & sa suite,

MOMUS.

LA FOLIE *chante & danse.*

RITOURNELLE GAYE.

Fuyez loin de nous ,
Triste Foux ,
Foux mélancoliques ,
Colériques ,
Frénétiques ,
Fuyez loin de nous.

Venez aimables Foux , dont l'heureuse manie
 Est de rire & de chanter ,
 De prendre & de quitter ,
 Tantôt Cloris , tantôt Sylvie ,
 Et de vouloir goûter
 De tous les plaisirs de la vie ,
 Sans qu'aucun vous puisse arrêter.
 Ah ! l'agréable Folie !

L A C O M E' D I E.

Aimable Déesse , laissez pour un moment vos
 plaisirs , pour nous tirer de l'embarras où nous
 sommes.

L A F O L I E.

Bon ! la Folie tirer les gens d'embarras ! on dit
 que c'est moi qui les y plonge.

L A C O M E' D I E.

Assez souvent ; mais il faut avouer aussi que vous
 êtes quelquefois heureuse.

L A F O L I E.

Hé bien , en quoi vous puis - je faire part de
 mon bonheur ?

L A C O M E' D I E.

En tirant de votre cerveau l'idée de quelque Di-
 vertissement comique , qui puisse amuser Paris
 pendant cette Automne , & le dédommager de
 l'absence de Melpomène , & de la Troupe Ita-
 lienne,

LA

PROLOGUE.

73

LA FOLIE, *accompagnée des Violons.*

Ah ! je sens Apollon ,
Qui déjà m'inspire :
J'entens le son ,
De sa Lyre , lyre , lyre , lyre ,
J'entens le son
De son Violon.

SYMPHONIE.

LA FOLIE, *avec des accompagnemens.*

Quelle plaisante idée en ce moment me frappe ,
Elle est nouvelle , elle réussira.

Ah ! ah ! ah ! je la tiens mais non , elle
m'échappe.

J'y suis enfin non , ce n'est pas cela

Elle revient , je la rattrappe ,
Ecoutez , la voilà.

Donnez au Public deux Actes différens , un dans
le goût François , & l'autre dans le goût Italien.

LA COMEDIE.

Une pièce dans le goût Italien , représentée par
les Comédiens François ! pour le coup voilà bien
un trait de la Folie.

LA FOLIE.

Ma foi Madame la Comédie Française , vous
avez beau dire ; vous ne pouvez dans ce tems-ci

Tome IV.

G

vous sauver que par quelque chose d'extraordinaire.
Votre première Pièce aura pour titre : *les Nouveaux*
Débarqués : & la seconde , *la Françoisse Italienne*.

L A C O M E' D I E.

Mais il faut du moins un Prologue.

L A F O L I E.

Mon arrivée imprévüe , pour vous tirer d'em-
barras , en servira , avec quelques Vaudevilles que
nous glifferons par-ci par-là. Je ne manque pas
de Musiciens , comme vous sçavez ; & tandis que
mes Poètes vont travailler pour vous , restez quel-
que tems en ma Compagnie , si vous vous y en-
nuyez , vous serez plus fou que moi. Allons , mar-
che à moi , le Régiment de la Calotte.





D I V E R T I S S E M E N T.

Le Régiment conduit par Momus , passe sur le Théâtre , il est composé de toutes sortes de caractères , plus fous les uns que les autres.

E N T R E E

de six Porte - Marottes.

M O M U S E T L A F O L I E.

H Heureux Calottins , livrez-vous
Aux Ris , aux Jeux , à l'Allégresse.
Heureux Calottins , livrez-vous ,
Aux plaisirs les plus doux.

M O M U S *seul.*

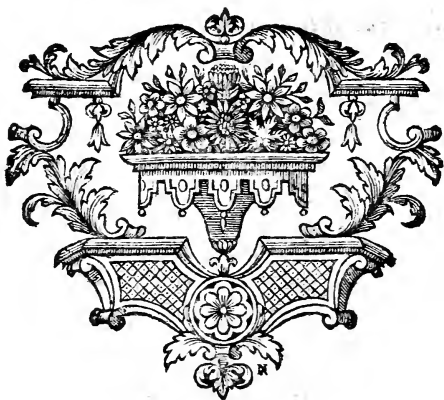
Sages du tems , vous seriez fous
Si l'austère raison vous occupoit sans cesse ?
Sages du tems , vous seriez fous
Mille fois plus que nous.

G ij

E N S E M B L E.

Heureux Calottins , livrez-vous
Aux Ris , aux Jeux , à l'Allégresse.
Heureux Calottins , livrez-vous ,
Aux plaisirs les plus doux.

E N T R E ' E D E F O U S .



VAUDEVILLE.

D Amis pour grossir son Trésor ,
 Vouloit changer le Cuivre en Or ,
 Il a passé toute sa vie
 A s'instruire dans la Chymie.
 Que lui reste-t-il à présent ?
 Il nourrit sa Femme de vent ,
 Il a vendu sa cotte.
 Et plan , plan , plan ,
 Place au Régiment
 De la Calotte.

Lubin jaloux & curieux ,
 Observoit sa Femme en tous lieux :
 Ennuyé de n'y rien connoître ,
 Il se déguise en Petit Maître ;
 Il est bien-tôt heureux Amant ,
 Et se fait ce qu'il craignoit tant ;
 Ah ! que l'épreuve est sotte !
 Et plan , plan , plan ,
 Place au Régiment
 De la Calotte.

Jadis Cléon pour s'enrichir ,
Ne donnoit dans aucun plaisir ,
Le voilà septuagénaire ,
De tout son bien que va-t-il faire ?
Près d'entrer dans le Monument ,
Il entreprend un Bâtiment ,
La plaisante Marotte !
Et plan , plan , plan ,
Place au Régiment
De la Calotte.

Après s'être raillé long-tems
De tous les Maris m'écontens ,
Blaise à soixante ans se marie ,
Il prend Femme jeune & jolie ,
Qui n'attend pas le bout de l'an ,
Pour le mener tambour battant ,
Ah ! comme on le balotte !
Et plan , plan , plan ,
Place au Régiment
De la Calotte.

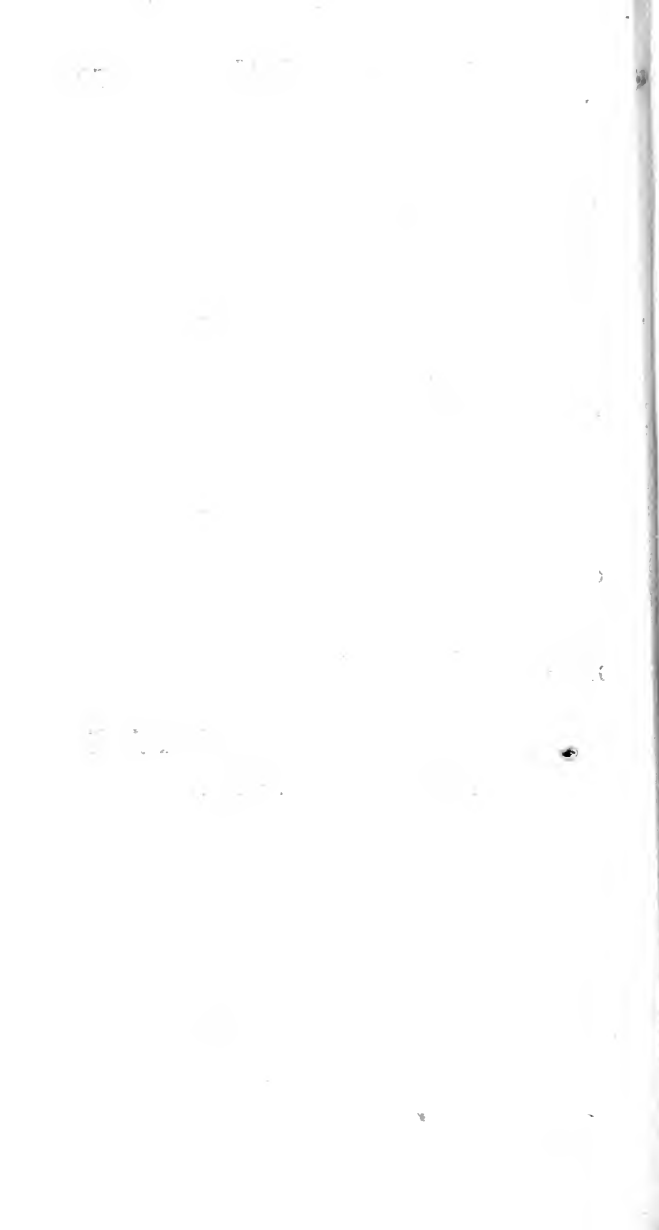
Mon Tuteur me fait élever ,
Croyant pour lui me conserver ,
Il me nourrit dans l'ignorance ,
Mais je n'en ai pas tant qu'il pense ,

A quatorze ans , ah ! voyez donc ,
Comme je voudrois d'un Barbon ,
Je ne suis pas si forte !
Et plan , plan plan ,
Place au Régiment
De la Calotte.

A U P A R T E R R E.

Messieurs du Parterre c'est vous
Qui conduisez le goût de tous :
Si vous approuvez cet Ouvrage ,
On dira que l'Auteur est sage :
Si vous en jugez autrement ,
On suivra votre Jugement ,
On dira qu'il radocte :
Et plan , plan , plan ,
Place au Régiment
De la Calotte.

E N T R E ' E G E ' N E ' R A L E
de Fous & de Folles.



LES NOUVEAUX
DÉBARQUÉS,

C O M E D I E.



A C T E U R S.

DORIMONT, Mari de Dorimene.

DORIMENE, Femme de Dorimont.

BAGUENAUDIER, Maître de
Forges, Amoureux de Dorimene.

LE BARON, Fils de Baguenaudier.

ZERBINE, Suivante de Dorimene.

L'EVEILLE', Homme d'intrigue.

La Scene est à Paris , chez Dorimont.



LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS,

C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.

L'EVEILLE', ZERBINE.

Z E R B I N E.



Uoi , Monsieur l'Eveillé , seroit - il possible que nous fussions du même Pays ?

L' E V E I L L E'.

N'en doute point , ma chere Zerbine , je suis Nivernois : mais achève en peu de mots toute ton Histoire , & me dis comment tu combas entre les

maines de ces Bohémiens qui t'enlevèrent à l'âge de six ans ?

Z E R B I N E.

Oh ! ma foi , il y a si long-tems , que je ne m'en souviens presque plus. Il suffit que je t'aye appris que je me nomme Isidore , fille unique de Maître Guillaume , riche Fermier du Nivernois ; qu'après avoir couru le Pays , malgré-moi , dix ou douze ans , avec cette bande d'Egyptiens , sous le nom de Zerbine , qu'ils m'avoient donné , je les ai quittés , pour m'en venir à Paris : qu'ayant écrit dans mon pays , j'ai appris que mon Pere & ma Mere étoient morts ; que le Seigneur de chez nous s'étoit emparé de mon bien , qui montoit à plus de vingt mille francs , qu'il ne vouloit point rendre ; que me voyant par cette nouvelle , réduite à servir , n'étant pas en état de poursuivre un Procès , je m'étois mise auprès de Madame Doriméne , qui par ses bontés , adoucit la rigueur de mon sort.

L' E V E I L L E.

Je t'ai écouté tout dire jusqu'au bout , & je vais t'apprendre bien des choses à mon tour. Celui qui s'est emparé de ton bien , est Monsieur Baguenaudier , arrivé depuis huit jours de Nevers , avec son benêt de Fils , Monsieur le Baron de la Baguenaudiere.

Z E R B I N E.

Comment ! ces deux originaux qui logent ici , &

qui viennent épouser les deux Cousines de Dorimont , mon Maître ?

L' E V E I L L E'.

Eux-mêmes. Qui ont depuis peu vendu leur Forge pour être de qualité. Mais je te dirai bien plus , ils n'ont aucune inclination pour celles qu'ils venoient épouser ; ils sont tous deux devenus amoureux de Doriméne.

Z E R B I N E.

En voilà bien d'un autre. Quoi ! ces deux bêtêts aimeroient ma Maîtresse , qui est la sagesse même , & qui a pour époux un jeune homme , qu'elle aime à la folie ?

L' E V E I L L E'.

Il n'importe. Ils l'aiment tous deux éperdûment , & ils sont persuadés qu'ils n'en sont pas haïs : mais le plaisant , c'est que le Pere & le Fils se cachent l'un de l'autre , & sont rivaux sans le sçavoir : Ils m'ont fait en particulier confidence de leur passion , & m'ont sur-tout bien recommandé le secret.

Z E R B I N E.

Et quel est leur espoir , en aimant une femme mariée ?

L' E V E I L L E'.

Hé ! tu juges bien que ce n'est pas pour l'épouser.

Z E R B I N E.

Et ces saquins-là osent se persuader que Doriméne sera assez folle pour les écouter ?

Ils comptent sur les présens qu'ils sont en état de lui envoyer. Quoiqu'ils aient négligé de te faire restitution , ce sont des gens qui jettent l'argent par les fenêtres , quand il s'agit de leurs plaisirs.

Z E R B I N E.

Ils ne sont pas les seuls : mais ma Maîtresse n'a que faire de leurs présens , elle a un mari qui ne lui refuse rien , & leurs libéralités ne seront pas capables de la tenter.

L'EVEILLE.

J'en suis persuadé ; mais il ne faut pas qu'il leur en coûte moins.

Z E R B I N E.

Qu'entens-tu par-là ?

L'EVEILLE.

J'entens que nous leur ferons accroire que Dorimène aura accepté leurs présens , & que nous les garderons , seulement pour acquitter leur conscience de la restitution qu'ils doivent te faire.

Z E R B I N E.

Cela n'est pas si mal imaginé , mais l'exécution m'en paroît un peu difficile.

L'EVEILLE.

Il n'y a rien de plus aisé : songe que nous avons à faire à des fots , tu en vas juger par leur stile épistolaire : Tiens , voilà les Lettres qu'ils m'ont chargé , chacun en leur particulier , de faire tenir

adroitement à Doriméne. Voilà d'abord celle du Pere , tu n'as qu'à la lire , tu verras qu'il n'a pas encore oublié qu'il a été ci-devant Maître de Forge.

Z E R B I N E lit.

Madame , quand vous auriez le cœur dur comme une Enclume , j'ose espérer qu'il s'amolira dans la fournaise de mon amour : Tout mon bien est à votre service , vous en pouvez disposer , ne laissez pas éteindre une si belle ardeur , & songez qu'il faut battre le fer tandis qu'il est chaud.

Voilà une expression tout à fait nouvelle , & cependant on ne peut s'expliquer plus clairement.

L' E V E I L L E'.

Je te vais lire la Lettre du Fils , qui a été quelque tems dans le négoce.

Il lit.

Madame , je vous écris ces lignes , pour vous faire sçavoir que je vous aime de tout mon cœur , Dieu veuille qu'ainsi soit de vous. Je ne sçai à quoi employer mon argent , & il est tout à votre service ; espérant néanmoins que vos appas m'en payeront la rente à un denier raisonnable.

Z E R B I N E.

Ma foi , le Pere & le Fils sont aussi extravagants l'un que l'autre , & voilà un stile à se faire jetter par les fenêtres. Je ne montrerai point absolument ces Lettres à ma Maîtresse.

88 LES NOUVEAUX
L'EVEILLE.

La peste ! il faut bien t'en garder. Tu n'auras seulement qu'à y faire réponse toi-même en son nom ; ils ne connoissent point son écriture ni la tienne.

Z E R B I N E.

Et que peut-on répondre à de pareilles sottises ?

L'EVEILLE.

Il faut leur parler sur le même ton. Vous m'offrez votre bien , je l'accepte. Envoyez-moi d'abord ceci , cela , des étoffes , de l'argent , des bijoux , une montre , un colier , des boucles d'oreilles.

Z E R B I N E.

Bon ! des boucles d'oreilles ! en voici encore , que mon Maître a achetées ce matin à sa femme , & qu'il m'a ordonné de mettre sur sa toilette quand elle se masquera tantôt pour le Bal : il veut la surprendre agréablement.

L'EVEILLE.

Montre-moi ces boucles ; elles sont ma foi fort belles.

Z E R B I N E.

Je te dis que ma Maîtresse ne manque d'aucune chose , & qu'ils ne peuvent rien lui offrir qu'elle n'ait déjà.

L'EVEILLE.

Bon , bon ! qu'importe. mais les voici : allons promptement dans ta chambre , faire réponse à leurs Lettres,

SCENE

SCENE II.

BAGUENAUDIER, LE
BARON.

BAGUENAUDIER.

Où mon Fils, j'ai fait des réflexions très sérieu-
ses sur mon futur mariage. Je ne veux point
m'exposer à de nouveaux chagrins. Vous sçavez
tous les tours que seule votre mere m'a fait de son
vivant.

LE BARON.

Oh que oui !

BAGUENAUDIER.

Aussi, je suis résolu de ne plus m'engager si sot-
tement. Et pour vous, si vous m'en croyez, vous
ne vous mariez point non plus.

LE BARON.

Oh que non !

BAGUENAUDIER.

Il faudra nous dégager adroitement de la parole
que nous avons donné à Dorimont, d'épouser ses
Parentes.

LE BARON.

Oh que oui !

Tome IV. H

90 LES NOUVEAUX
BAGUENAUDIER.

Ce que je vous en dis , c'est plus pour vous que pour moi ; car beau & bien fait comme j'ai toujours été , si je n'ai pû avoir une femme à moi seul , & si votre mere par sa conduite a fait croire à tout le monde que vous n'étiez pas mon fils , jugez où vous en seriez , avec une femme d'humeur coquette , vous qui ne me valez pas , à beaucoup près , & qui avez l'air , entre nous , d'un vrai nigaud.

LE BARON.

On dit pourtant , mon Pere , que je vous ressemble.

BAGUENAUDIER.

Oh que nenni , vous n'avez par l'air si éveillé que je l'ai encore à mon âge. Je passe pour la galanterie même , & j'ai toujours été aimé de toutes les femmes , hors de la mienne.

LE BARON.

Est-ce que vous croyez , mon Pere , que toutes les femmes ne m'aiment pas aussi ? L'autre jour en passant dans la rue , j'en vis une demie douzaine qui dirent en me voyant , voilà un jeune homme qui a l'air bien dégourdi.

BAGUENAUDIER.

Tant mieux si cela est ainsi. ConteZ-en à toutes les belles tour à tour , mais n'épousez jamais.

LE BARON.

Je ne suis pas si niais , & j'espère que vous entendrez bien-tôt parler de mes fredaines.

S C E N E I I I.

B A G U E N A U D I E R *seul.*

C E que c'est que de donner de l'éducation aux enfans ! si je n'avois pris soin de ce garçon-là , ce seroit le plus grand benêt de notre Pays. Il faut tout dire ; il a déjà marché à l'Arriere-ban ; & cela forme bien un jeune homme. Mais voici l'Eveillé.



SCENE IV.

BAGUENAUDIER,
L'EVEILLE.

BAGUENAUDIER.

HE bien, qu'as-tu fait? Dorimène a-t-elle reçu ma Lettre?

L'EVEILLE.

Ma foi, Monsieur, vous êtes plus heureux que sage, & je n'aurois jamais crû Dorimène capable d'écouter un autre que son mari.

BAGUENAUDIER.

Comment! tu m'apportes donc de bonnes nouvelles?

L'EVEILLE.

Si j'en crois les transports qu'elle a fait éclater, en lisant votre Lettre, la réponse doit vous être bien agréable.

BAGUENAUDIER.

Lisons promptement.

(Il lit.)

Mon cher.... Ah! l'Eveillé, ce seul mot me va jusqu'au fond de l'ame.

L'EVEILLE

Continuez.

BAGUENAUDIER *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous fais une réponse de même : vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuse ni l'un ni l'autre ; je ne suis pas intéressée, mais j'ai besoin de bien des choses.

Ah ! c'est m'en dire assez. Allons, mon cher l'Eveillé ; aide-moi à imaginer ce qui pourra lui faire le plus de plaisir.

L'EVEILLÉ.

C'est à quoi j'ai d'abord songé ; & voici des boucles d'oreilles magnifiques, dont elle est enchantée, & que son mari a trouvé trop chères, elles ne sont pourtant que de dix mille francs.

BAGUENAUDIER *regardant les boucles.*

Dix mille francs ! c'est marché donné. Tiens, voilà deux Billets, payables à vûe, qui passent cette somme, le reste est pour toi. Mais, dis-moi, le mari ne trouvera-t-il point à redire de voir ces boucles à sa femme ?

L'EVEILLÉ.

Bon, bon, c'est un jeune sot à qui nous ferons croire tout ce que nous voudrons. Elle dira qu'elle a gagné le gros lot de la Loterie.

BAGUENAUDIER.

Cela est trouvé à merveille. Va donc promptement les lui porter de ma part.

Vous aurez le plaisir de les lui voir aux oreilles dès aujourd'hui. Mais , Monsieur , tandis que vous êtes en humeur de dépenser , si j'osois vous faire ressouvenir de feu Maître Guillaume , à qui votre pere en mourant avoua devoir une vingtaine de mille francs , qu'il vous chargea de payer à sa fille.

BAGUENAUDIER.

De quoi Diable me vas-tu faire ressouvenir ? & qui t'a dit cela ?

L'ÉVEILLE.

Des gens du Pays.

BAGUENAUDIER.

Et de quoi se mêlent-ils ? Il est vrai que mon pere en mourant , me chargea d'acquitter cette somme ; si jamais je meurs , j'en chargerai mon fils , qui le recommandera de même à ses héritiers , & cela sera payé avec le tems.

L'ÉVEILLE.

Fort-bien. Voilà comme les restitutions se font en Normandie.

BAGUENAUDIER.

Et de plus , où aller chercher cette fille ? tout cela doit être mort à présent. Mais ne parlons que de mon aimable Doriméne. Quand pourrai-je l'entretenir de mon amour ?

L'ÉVEILLE.

C'est ce qu'il ne faudra faire qu'avec de grandes

précautions; car elle m'a averti que devant le monde elle ne feroit pas seulement semblant de vous connoître, Il faudra prendre l'occasion du Bal que son mari donne aujourd'hui ici, en faveur de l'alliance que vous devez contracter avec ses Cousines. Comme tout le monde y sera déguisé, vous pourrez l'entretenir sous le masque, sans que personne s'en apperçoive.

B A G U E N A U D I E R.

Ah! mon cher, l'Eveillé, que tu as d'esprit! Adieu, va promptement porter à Dorimène ce que je lui envoie, & je sçaurai tantôt ce que tu auras fait.

L' E V E I L L É.

Ne vous mettez pas en peine, vos affaires sont en bonnes mains.



SCENE V.

L'EVEILLE *seul.*

Cela commence assez bien , & j'espère que cela finira de même. Allons promptement nous faire payer de ces billets. mais voici Monsieur Baguenaudier le Fils. Tandis que j'y suis , faisons d'une pierre deux coups.

SCENE VI.

LE BARON, L'EVEILLE.

LE BARON.

Ily a long-tems que je te cherche. Hé bien , comment vont nos affaires ?

L'EVEILLE.

Parbleu , Monsieur , il faut que vous foyez l'enfant gâté de l'Amour. Comment ! une Dame de la fierté de Dorimène , se rendre d'abord à votre première requête !

LE BARON.

Oh ! j'ai toujours jugé qu'elle étoit de bon goût. Tu as donc eu une réponse favorable ?

L'EVEILLE.

Tenez , lisez.

L E B A R O N *lit.*

Mon cher , comme vous m'écrivez sans façon , je vous fais une réponse de même : vous m'offrez votre cœur & votre bien , je ne refuse ni l'un ni l'autre ; je ne suis pas intéressée , mais j'ai besoin de bien des choses.

L' E V E I L L E'.

Hé bien , Monsieur , êtes-vous content ?

L E B A R O N.

On ne peut pas davantage. Mais que tiens-tu là ,
L' E V E I L L E'.

Ce sont des boucles de Diamans , qu'un de mes amis m'a donné à vendre.

L E B A R O N.

Ah , morbleu la bonne rencontre ! montre les-moi.

L' E V E I L L E'.

Croyez moi , Monsieur , ne les regardez pas ; elles sont trop chères. Mille pistolles !

L' E B A R O N.

Te moques-tu ? elles valent plus que cela. Je viens de recevoir vingt mille francs en deux sacs , d'un de nos Marchands , tiens , cela me déchargera de la moitié , & je vais de ce pas présenter ces boucles à Dorimène.

Ah ! Monsieur , vous n'y songez pas ? faire vous-même un présent en face à une femme ! vous la feriez rougir. Epargnez du moins sa pudeur.

L E B A R O N.

Comment faudra-t-il donc s'y prendre ?

L' E V E I L L E'.

Comment ? je vais vous le dire. Elle est maintenant à sa toilette , & se fait coëffer pour le Bal ; & Zerbine , sa femme de chambre , que je tiens dans ma manche , lui mettra adroitement ces boucles aux oreilles au lieu des siennes ; elle s'appercvra bien-tôt d'où lui viendra ce présent.

L E B A R O N.

Tu as ma foi raison : avec tout mon esprit je n'aurois jamais imaginé cela.

L' E V E I L L E'.

J'entens fortir quelqu'un de chez Doriméne , retirez-vous , qu'on ne nous voye ensemble.



SCENE VII.

L'EVEILLE *seul.*

P Ar ma foi, voilà deux grandes dupes, & je n'aurois j'amaï crû les gens de mon Pays si faciles à tromper.

SCENE VIII.

L'EVEILLE, ZERBINE.

ZERBINE.

H E bien, l'Eveillé, où en sommes-nous ?

L'EVEILLE.

Nous sommes bien ; & j'ai vendu les boucles d'oreilles    nos deux ben  ts.

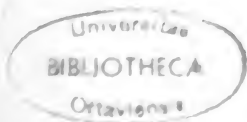
ZERBINE.

Ah malheureux ? qu'as-tu fait ?

L'EVEILLE.

Oh, doucement, je les ai vend  es, mais je ne les ai pas livrées. J'en ai tiré deux fois la valeur, & quelques petits revenans-bons ; & voici encore

I ij



100 LES NOUVEAUX

les boucles de reste , que tu peux aller mettre à présent aux oreilles de ta Maîtresse.

Z E R B I N E.

Je vais lui présenter de la part de son mari. Mais le voici qui revient de la Ville , amuse-le ici un moment.

L' E V E I L L E'.

C'est bien dit.

S C E N E I X.

D O R I M O N T , L' E V E I L L E'.

D O R I M O N T.

A H ! c'est vous , Monsieur l'Eveillé ? que faites-vous donc ici ? Vous en contez toujours à notre Zerbine.

L' E V E I L L E'.

Il est vrai , Monsieur , je ne sçaurois voir une jolie fille , sans m'y amuser.

D O R I M O N T.

Comme tu me parois honnête garçon , je te la ferai épouser , si le cœur t'en dit ; pendant que nous sommes en train de faire des mariages , il n'en coûtera pas plus.

L' E V E I L L E'.

Monsieur , cela n'est pas de refus.

DE' B A R Q U E' S. 101
D O R I M O N T.

C'est pour ce soir les accordailles de Messieurs Baguenaudier avec mes Cousines, & nous pourrons vous mettre de la partie.

L' E V E I L L E'.

Monsieur, j'y consens de tout mon cœur.

D O R I M O N T.

Je ne sçai si ma femme aura Mais la voici déjà en habit de masque. Mon cher l'Eveillé, fais-moi le plaisir d'aller avertir les violons, qu'ils se rendent au plutôt ici. Je veux faire commencer le Bal incessamment.

L' E V E I L L E' *à part.*

J'y vais, Monsieur. Allons tout d'un tems nous faire payer de nos billets.



SCENE X.

DORIMONT, DORIMENE.

DORIMENE.

EN vérité , Dorimont , vous êtes fou de m'avoir acheté des boucles de cette beauté. Cela est trop galant pour un mari.

DORIMONT.

Regardez-moi toujours comme votre Amant , Madame , & ne croyez pas que les nœuds du mariage puissent jamais rien diminuer de l'amour & de l'estime qui me les ont fait former.

DORIMENE.

Il seroit à souhaiter que vos aimables Parentes trouvassent dans ceux que vous leur destinez , des Epoux aussi galans ; mais entre nous , ces Messieurs là ne me paroissent pas trop épris de leurs charmes. J'ai remarqué dans toutes les occasions , qu'ils ne jettoient pas seulement les yeux sur elles , & sembloient même affecter de n'adresser jamais la parole qu'à moi.

DORIMONT.

Ce sont des Provinciaux qui n'étoient jamais venus à Paris ; cela ne sçait point encore son monde. Après tout , quoiqu'ils soient fort riches , s'ils

n'ont point de goût pour mes Cousines , je ne veux point les rendre malheureuses : les choses ont beau être avancées , il vaudroit mieux en rester là , que de s'exposer à des suites fâcheuses.

DORIMENE.

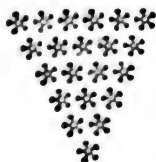
Hé bien , laissez-moi faire , si vous voulez je leur parlerai : vos Cousines m'en ont déjà prié , puisqu'il faut que je vous le dise , & sans les commettre en aucune façon , non plus que vous , je découvrirai adroitement ce que ces Messieurs ont dans l'ame. Mais au moins , que cela n'apporte point de changement au Divertissement de ce soir.

DORIMONT.

Oh pour cela non , je vous assure , ce n'est que vous que je régale , y prendra part qui voudra.

DORIMENE.

Voici ces Messieurs , laissez-moi avec eux , je vous réponds bien de découvrir leurs sentimens.



SCENE XI.

DORIMENE, BAGUENAUDIER
d'un côté du Théâtre, LE BARON
de l'autre côté.

BAGUENAUDIER *bas.*

B On, voilà Dorimont rentré, c'est ce que j'attendois.

LE BARON *bas.*

Dorimene seule, ah ! quel bonheur !

BAGUENAUDIER *bas.*

Mais, que vient chercher ici mon importun de fils ? Monsieur le Baron, éloignez vous, je voudrois dire un mot en particulier à Madame.

LE BARON.

Oh, s'il vous plaît, mon Pere, c'est moi qui ai à lui parler, & qui vous prie de vous en aller vous-même.

DORIMENE.

Hé bien, Messieurs, c'est donc à demain ce grand jour ? je vous félicite par avance, sur le choix que vous avez fait. Ce n'est pas parce qu'Agathe & Julie sont parentes de mon mari, que je vous en parle, mais en vérité, on peut dire que ces Demoiselles ont infiniment de mérite.

BAGUENAUDIER *faisant la révérence.*

Ah ! Madame , cela vous plaît à dire.

LE BARON.

Je crois , Madame , que cela ne vous donne aucune jalousie.

DORIMENE.

Comment de la jalousie ? pourquoi me dites-vous cela ?

LE BARON.

Hé à cause de ce que vous sçavez.

BAGUENAUDIER.

Mon fils veut peut-être dire , que la plupart des Dames envie ordinairement le bonheur des nouvelles mariées.

DORIMENE.

Il est vrai que le bonheur de ces Demoiselles peut être parfait ; mais je ne dois pas me tenir moins heureuse qu'elles.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien raison.

LE BARON.

Vous avez le cœur , c'est le principal.

DORIMENE.

Le cœur est beaucoup ; mais quand la personne nous plaît , c'est le comble du bonheur.

BAGUENAUDIER & LE BARON ,

faisant la révérence & s'app'audissant : ils font des lazis au tour des oreilles.

Ah ! Madame !

106 LES NOUVEAUX
DORIMENE.

Mais , que regardez-vous tous deux si attentivement ? mes boucles , apparemment ?

BAGUENAUDIER.

Non , Madame , je vous assure , j'ai plus d'esprit que cela.

LE BARON.

Pour moi , Madame , je n'y songe seulement pas.

DORIMENE.

C'est un présent que l'on m'a fait aujourd'hui , elles ne sont pas des plus belles , mais je m'en contente.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien de la bonté , Madame.

DORIMENE.

De quoi ?

BAGUENAUDIER.

De vous en contenter.

LE BARON.

Si elles ne sont pas plus belles , Madame ce n'est pas ma faute.

DORIMENE.

Je le crois bien.

à part.

Voilà des gens bien peu polis ; il semble qu'ils s'attachent à vouloir mépriser mes boucles.

LE BARON.

Vous sçavez , Madame , que dans ces fortes d'oc-

raisons , on prend ce qu'on trouve , & que souven
les connoisseurs

D O R I M E N E.

Finissons , s'il vous plaît ce propos. Il suffit ;
Messieurs , que mes boucles ne vous paroissent pas
trop belles.

B A G U E N A U D I E R.

Je dirai bien plus ? elles ne sont pas dignes des
oreilles qui ont la bonté de les porter.

D O R I M E N E *à part.*

Ces gens-là ont perdu l'esprit. Vous êtes bien
dégoutés , Messieurs. Oh bien , pour peu qu'elles
vallent , ce présent m'est toujours bien précieux
de la part d'où il me vient.

B A G U E N A U D I E R & L E B A R O N *ensemble ,
faisant la révérence.*

Ah , Madame !

D O R I M E N E.

Brisons là-dessus , Messieurs. Je veux vous par-
ler d'Agathe & de Julie. Il n.e semble que je ne
vois point en vous un certain empressement à de-
venir heureux , & que vous regardez ces maria-
ges avec quelqu'espèce de répugnance.

B A G U E N A U D I E R.

En pouvez-vous douter ?

L E B A R O N.

C'est à mon Pere à vous dire ses raisons : pour
moi vous sçavez déjà les miennes.

108 LES NOUVEAUX
DORIMENE.

Moi , je sçais vos raisons ? Et qui me les auroit dites ?

LE BARON.

Hé , mais vous sçavez qu'on ne peut courir deux lièvres à la fois , & que Mon Pere , allez vous-en , encore une fois ; tenez , vous êtes ici de trop.

BAGUENAUDIER.

C'est bien plutôt vous , qui m'y incommodez furieusement , & je vous commande de vous retirer.

LE BARON.

Je vous obéis , mais j'enrage.



S C E N E X I I.

B A G U E N A U D I E R ,
D O R I M E N E .

B A G U E N A U D I E R .

Maintenant , que nous sommes seuls , vous voulez-bien , Madame , que je vous témoigne le ravissement où je suis d'être aimé d'une aussi belle personne que vous , & que

D O R I M E N E .

Qu'est-ce que tout cela signifie ? Extravaguez-vous ? & songez-vous que vous parlez à moi ?

B A G U E N A U D I E R .

Personne ne nous entend , belle Dorimene , & votre amour ne doit point se contraindre. Souffrez que je baise cette main qui m'a écrit si tendrement.

D O R I M E N E .

Ah , quelle insolence ! hola , quelqu'un ?

B A G U E N A U D I E R .

Hé , Madame , voulez-vous vous perdre ?

D O R I M E N E .

Comment donc , me perdre ? je veux que vous vous expliquiez devant tout le monde.

110 LES NOUVEAUX
BAGUENAUDIER.

Ah ! Madame , après avoir fait réponse à ma lettre d'une manière si obligeante ?

DORIMENE.

Moi , je vous ai écrit ? Ah celui-là ne se peut pas supporter !

SCENE XIII.

DORIMONT, DORIMENE,
BAGUENAUDIER,
LE BARON.

LE BARON.

Q U'est-ce donc que tout ceci , mon Pere ?
DORIMONT.

Qu'avez - vous , Madame , je vous trouve bien émuë.

DORIMENE.

Ce n'est rien.

DORIMONT.

Madame , ayez la bonté de me dire de quoi il s'agit.

DORIMENE.

C'est une bagatelle. C'est Monsieur , qui pré-

D E' B A R Q U E' S. III

tend m'avoir écrit , & que je lui ai fait réponse.

B A G U E N A U D I E R.

Hé bien , oui , Madame , puisque vous le prenez sur ce ton-là. Je dis la vérité , & voilà votre lettre.

D O R I M O N T.

Voyons.

Il lit.

Mon cher , comme vous m'écrivez sans façon , je vous fais une réponse de même

à Baguenaudier.

Allez , Monsieur , ce n'est - là , ni le stile , ni l'écriture de ma femme.

L E B A R O N.

Comment donc ? & c'est une lettre pareille à celle qu'on m'a écrite tantôt ?

B A G U E N A U D I E R.

A vous , mon Fils.

'L E B A R O N.

Hé , oui , mon Pere.

D O R I M O N T.'

Vous voyez bien , Monsieur , que vous êtes dans l'erreur ?

B A G U E N A U D I E R.

Comment dans l'erreur ! & les boucles que Madame a encore à ses oreilles ?

D O R I M O N T.

Quoi , Monsieur , vous voulez soutenir que ces boucles viennent de vous ?

112 LES NOUVEAUX
BAGUENAUDIER.

Sans doute.

DORIMONT.

Oh ! pour le coup , vous avez perdu tout-à-fait l'esprit.

BAGUENAUDIER.

J'ai perdu l'esprit ?

LE BARON.

Cela est vrai , mon Pere. Et pour faire finir toutes ces contestations , je veux bien vous avouer que c'est moi qui les ai envoyées à Madame.

DORIMONT.

En voici bien d'un autre ; & je vous trouve tous deux bien hardis , de tenir un pareil langage , lors que j'ai payé ce matin ces mêmes boucles de mon argent.

DORIMENE.

Il y a quelque chose là-dessous , que je ne comprend pas.

LE BARON.

Ma foi , ni moi non plus. Ce que je sçais bien , c'est que j'ai payé tantôt ces boucles dix mille francs.

BAGUENAUDIER.

Et moi autant.

DORIMONT.

Et à qui ?

LE BARON.

A l'Eveillé.

BAGUENAUDIER;

DE'BARQUE'S. 113
BAGUENAUDIER.

C'est aussi lui qui doit les avoir donné à Madame de ma part, & à qui j'en ai donné l'argent.

DORIMENE.

Comment, l'Eveillé auroit-il joué un tour de la sorte? Mais le voici.

SCENE DERNIERE.

DORIMONT, DORIMENE,
BAGUENAUDIER, LE
BARON, L'EVEILLE' dé-
guisé en sabottier.

DORIMONT.

AH! Coquin!

BAGUENAUDIER.

Ah! Fourbe!

LE BARON.

Ah! Maraut!

L'EVEILLE'.

Ouais, je fais ici une plaisante entrée de Balet!

DORIMONT.

Il ne s'agit pas ici de badiner. Réponds à ces Messieurs & à moi, ou bien....

Tome IV.

K

L' E V E I L L E'.

Doucement , Messieurs , il n'est pas permis d'insulter les Masques.

B A G U E N A U D I E R.

Commence toujours par nous répondre. A qui as-tu tantôt donné ma lettre ?

L' E V E I L L E'.

Votre lettre ?

B A G U E N A U D I E R.

Oui.

L E B A R O N.

Et la mienne ?

L' E V E I L L E'.

Et la votre ? songez tous deux que vous m'avez recommandé le secret.

B A G U E N A U D I E R.

Il n'est plus question de cela maintenant ; & je veux bien avouer que j'avois écrit ce matin à Dorimene.

L E B A R O N.

Et moi de même.

L' E V E I L L E'.

Puisque vous voulez que je vous dise la vérité , j'ai donné votre lettre à Zerbine , qui y a fait réponse sur le champ.

B A G U E N A U D I E R.

Madame ne les a donc pas reçues ?

L' E V E I L L E'.

La peste ! nous n'avions garde de lui montrer

de pareilles extravagances. Madame est trop sage & trop raisonnable, pour souffrir qu'on l'aime.

B A G U E N A U D I E R.

Mais par quelle aventure a-t-elle reçu les boucles d'oreilles ?

L' E V E I L L E'.

Et de quoi vous embarrassez-vous ?

L E B A R O N.

Comment ! de quoi nous nous embarassons,

D O R I M O N T.

C'est moi qui veux sçavoir aussi, pourquoi ces boucles que j'ai achetées ce matin pour ma femme

L' E V E I L L E'.

Doucement. Faites-moi l'honneur de me répondre à votre tour.

à Baguenaudier.

Ne vouliez-vous pas faire ce présent à Madame ?

B A G U E N A U D I E R.

Oui.

L' E V E I L L E' *au Baron.*

Et vous de même ?

L E B A R O N.

Il est vrai.

L' E V E I L L E' *à Dorimont.*

Et vous, Monsieur, ne vouliez-vous pas que Madame eût des boucles d'oreilles ?

116 LES NOUVEAUX
DORIMONT.

Sans doute.

L'EVEILLE'.

Hé bien , elle les a , de quoi vous plaignez-vous ?

LE BARON.

Ma foi , il se moque encore de nous.

BAGUENAUDIER.

Mais , Coquin , qu'as-tu fait de notre argent ?

L'EVEILLE'.

Une restitution.

BAGUENAUDIER.

Comment une restitution ?

L'EVEILLE'.

Ne deviez-vous pas à feu Maître Guillaume le Fermier , vingt mille francs avec les arrérages ?

BAGUENAUDIER.

Mais , traître , qu'a de commun la succession de Maître Guillaume avec l'affaire dont il s'agit ?

L'EVEILLE'.

Je sçavois que votre pere vous avoit recommandé en mourant , de les restituer à sa fille ; vous n'en avez rien fait. J'ai acquitté sa conscience , & la vôtre , & celle de vos héritiers-futurs , en les donnant à Zerbine.

BAGUENAUDIER.

Et pourquoi à Zerbine ?

L'EVEILLE'.

Parce qu'elle est fille unique de Maître Guillaume , & elle va bientôt vous en assurer.

Mais , Coquin , pourquoi commettre ma femme ?

L' E V E I L L E'.

Est-ce ma faute , si ces Messieurs en étoient tous deux amoureux à la rage ?

D O R I M O N T.

Amoureux de ma femme , dans le tems que vous deviez épouser mes Cousines ! Elles vous faisoient trop d'honneur.

D O R I M E N E.

En vérité , Messieurs , je suis ravie du tour qu'on vous a joué : & je prens Zerbine & l'Eveillé sous ma protection , pour vous punir de la mauvaise opinion que vous avez eue de moi.

D O R I M O N T.

Oh , Madame , vous prenez cette affaire encore trop sérieusement , & je trouve l'aventure de ces Messieurs trop plaisante pour n'en pas rire tout le premier. Cela ne doit point déranger notre Divertissement : Voici les masques qui s'assemblent , faisons commencer le Bal.





DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE MASQUES.

U N M A S Q U E *chante.*

A H ! que le Bal a des plaisirs charmans !
 Sous différens déguisemens ,
 On s'engage ,
 On se dégage ,
 A tous momens :
 Tendres Amans ,
 Que vous seriez contens ,
 Si dans tout ce badinage ,
 Les belles du tems
 Ne déguisoient que leurs visages.

ENTRÉE DE MASQUES.



M E N U E T S.

C Litandre est sage autant qu'on le peut être ,
Quand d'une belle il devient amoureux :
Mais aussi-tôt qu'il est Amant heureux ,
Le masque tombe , on voit le Petit Maître.

D'un riche Epoux voulant faire l'emplette ,
Lais s'étoit déguisée en Agnès ;
Mais elle tient la bête en ses filets ,
Le masque tombe , & l'on voit la Coquette.

La prude Iris , sous ombre de sagesse ,
Ferme l'oreille aux soupirs amoureux ;
On fait briller une bourse à ses yeux ,
Le masque tombe , elle n'est plus tygresse.

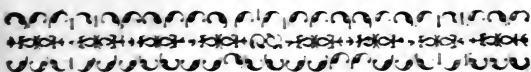
D'un riche habit un Parvenu se pare ,
Tant qu'il se tait , il en peut imposer ;
Mais aussi-tôt qu'il commence à jaser ,
Le masque tombe , & le sot se déclare.

Certain mari faisoit le difficile ,
 Et sur l'honneur n'entendoit pas raison :
 Un Financier a meublé sa maison ,
 Le masque tombe , on voit l'Epoux docile.

*ENTRÉE DE MASQUES ,
 déguisés en Polonois & en
 Polonoises.*



VAUDEVILLE,



VAUDEVILLE.

Quand un Berger de bonne grace ,
Vient me demander un baiser ,

Faut-il le refuser ?

Ah ! pour un baiser passe :

Mais s'il venoit , tout-ci , tout-ça ,

Bredi , breda ,

D'une main indiscrette ,

Lever ma Colerette ,

Alte-là.

Quoique l'on dise & que l'on fasse ,

Fillette peut secrètement

Ecouter un Amant ,

Encore un autre passe :

Mais s'il falloit , tout-ci , tout-ça ,

Bredi , breda ,

Que sans en rien rabattre ,

Elle alla jusqu'à quatre ,

Alte-là.

Quand d'un œil fripon on m'agace ,
 Et qu'on me choisit pour Amant ,
 Je me rends aisément ,
 Une amourette passe :
 Mais si l'on veut , tout-ci , tout-ça.
 Bredi , breda ,
 En changeant de langage ,
 Parler de mariage ,
 Alte-là.

L A P E T I T E F I L L E .

Maman du Couvent me menace ,
 Si je n'attends jusqu'à quinze ans
 Pour avoir des Amans ;
 Ah ! jusqu'à quinze ans passe :
 Mais s'il falloit , tout-ci , tout-ça ,
 Bredi , breda ,
 Attendre jusqu'à seize ,
 Cela change la thèse ,
 Alte-là.

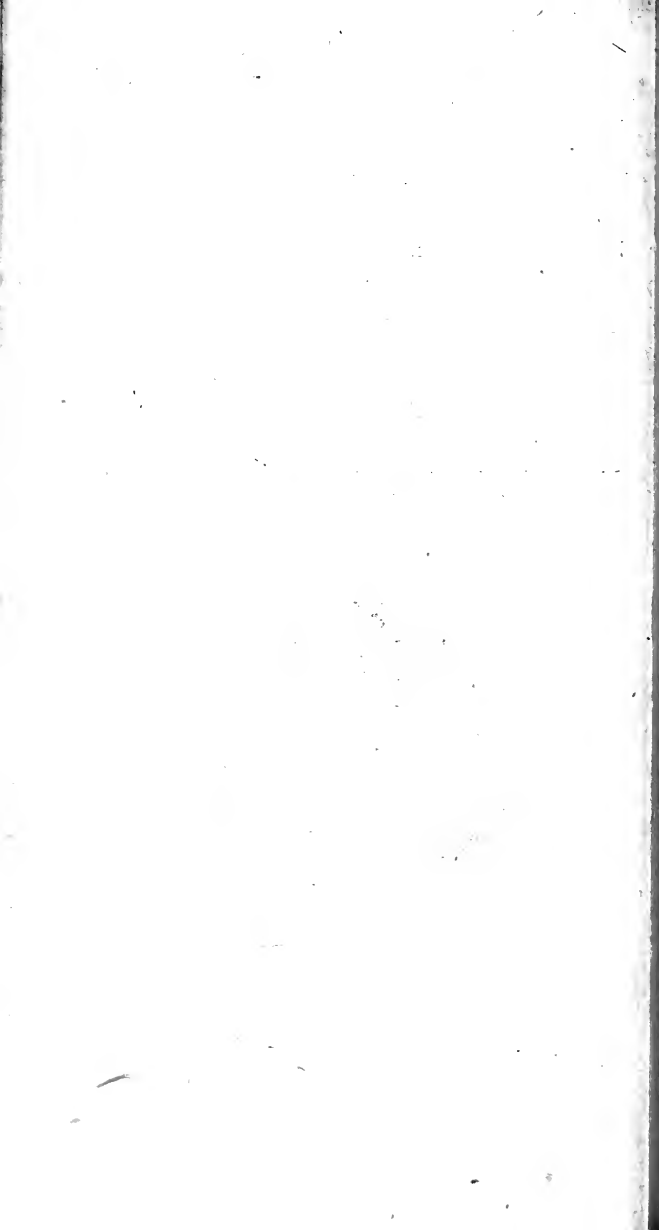
A U P A R T E R R E .

En vain le Critique menace ,

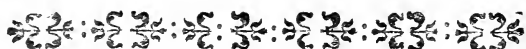
Messieurs , si vous êtes contents ,
Il faut malgré ses dents
Que notre Pièce passe :
Mais si d'ailleurs , tout-ci , tout-ça ,
Bredi , breda ,
Le Parterre équitable ,
La trouve condamnable ,
Alte-là.

ENTRÉE GÉNÉRALE
de tous les Masques.





LA FRANÇOISE
ITALIENNE,
COMEDIE.



A C T E U R S.

PANTALON, Tuteur & Amoureux
d'Agathine.

A G A T H I N E.

L U C I D O R, Amant d'Agathine.

N I S O N, Femme de Chambre d'Agathine.

S C A P I N, Confident de Pantalon.

L E N O T A I R E, Bredouilleur.

J A S M I N, Laquais.

MUSICIENS & DANSEURS

V I O L O N S.

La Scene est à Paris, chez Pantalon.



LA FRANÇOISE
ITALIENNE,
COMEDIE.

SCENE PREMIERE.
AGATHINE, NISON.

AGATHINE.



Ui, ma chere Nison, je suis au désespoir. J'apprens dans ce moment, que Pantalon, mon Tuteur, est de retour à Paris, de son voyage d'Italie,

qu'il est descendu ce matin, chez un certain Docteur, Lanternon, son ancien ami, & qu'il va venir ici tout à l'heure.

L iij

Hé bien , qu'il vienne , je l'attens de pied ferme.

A G A T H I N E.

Mais , tu sçais bien , Nison , que sur ce que ce maraut de Scapin lui a fait écrire de Paris , que j'avois à mon service une Françoisé qui introduisoit tous les jours un jeune homme dans la maison , il ma recommandé par ses dernières lettres de te chasser , & de prendre une Femme de chambre Italienne en ta place , que va-t-il dire , s'il te trouve ici ?

N I S O N.

Que voulez-vous qu'il dise ? Il ne m'a jamais vû. Est-ce que je ne sçais pas assez d'Italien pour passer pour Italienne. Vous lui ferez accroire que vous avez suivi ses ordres , & que je suis celle que vous avez pris à la place de la Femme de chambre Françoisé que vous avez chassée.

A G A T H I N E.

Mais Scapin qui te verra ?

N I S O N.

Ne craignez rien , Scapin ne viendra d'aujourd'hui ici ; il compte que Pantalon n'arrivera que demain , & nous aurons tout le tems qu'il nous faudra pour tromper votre vieux Tuteur , & faire en sorte que Lucidor vous épouse à sa barbe. Tout est disposé pour cela.

A G A T H I N E.

Ah ! je crains que l'arrivée imprévûe de Pantalon ne nous donne bien de l'embarras. Lucidor qui n'en sçait encore rien , viendra ici dans le tems qu'il y sera : il amènera peut-être avec lui les violons & les Musiciens , qui doivent exécuter le petit Divertissement qu'il nous donne aujourd'hui. Que dira Pantalon , de voir tous ces préparatifs ?

N I S O N.

Et mort de ma vie , ne cherchez point de chagrins dans l'avenir. Quand les embarras naîtront , votre amour & mon adresse nous inspireront les moyens de nous en tirer.

A G A T H I N E.

Jamais on ne te prendra pour une Italienne à ton accent.

N I S O N.

Bon , bon , je dirai que Paris m'a corrompu ma langue maternelle. Mais dites-moi , Pantalon ne sçait-il pas le François ?

A G A T H I N E.

Il entend quelques mots par-ci par là. Mais en le voulant parler , il confond à tous momens les deux langues ensemble , & parle quelquefois un baragouin qui n'est ni François ni Italien.

N I S O N.

Tant mieux , tant mieux , nous lui en ferons bien passer.

Il ne sera pas fort difficile. Mais revenons à Lucidor. Si Pantalon en arrivant veut m'épouser, suivant le testament de mon Pere ?

N I S O N.

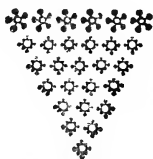
Votre Pere étoit un vieux radoteur. C'est bien aux morts à vouloir régler les volontés des vivans. Passez outre , Mademoiselle. On ne reviendra pas de l'autre monde vous en faire des reproches.

AGATHINE.

Mais , Pantalon se va servir de l'autorité que lui donne ce Testament. Il gardera peut-être mon bien.

N I S O N.

Oui-dà , cela mérite réflexion. En ce cas , il faut le ménager , & lui faire bonne mine en arrivant pour le mieux attraper.



SCENE II.

PANTALON derrière le Théâtre ,
AGATHINE, NISON.

PANTALON *derrière le Théâtre.*

ANdaté certaré il Notaro subito , subito.

AGATHINE.

Ah ! j'entends la voix de mon Tuteur , je suis dans un trouble si grand , que je ne me connois plus.

NISON.

Allons , allons , Mademoiselle , il faut vous rassûrer , & lui faire plus d'amitié que jamais , pour le mieux faire donner dans le panneau.

PANTALON *derrière le Théâtre.*

Oh di caza.

AGATHINE.

Qui heurte ?

PANTALON.

Pantalon de Bizognosi.

AGATHINE *lui ouvre & l'embrasse.*

Ah ! Signor Pantalone.

PANTALON.

Bondi , bondi , cara Agathina ; je mourrois d'impazienza di retourner in questo paëze per embrasser vous.

132 LA FRANÇOISE
AGATHINE.

Ah ! Signor , quanto mi a durato il Tempo !

PANTALON *faisant des révérences.*

Ah ! obligatissimo. Ma parlaté Franceze per mē
l'apprendre à mi , je vous en prie.

NISON *faisant des révérences à l'Italienne.*

La riverisco , Signor Pantalone.

PANTALON.

Servitor. Chi e questa ?

AGATHINE.

C'est une Italienne que j'ai prise à mon service
à la place de cette Françoise que vous m'avez
fait renvoyer.

PANTALON.

Bene , bene ; & come si appelle questa ?

NISON.

Violetta , per servir la. Ah ! Signor Pantalone ,
la mia patrone a esté bien malinconica pendant
il vostro viaggio.

PANTALON.

Lo credo.

NISON.

La povretta vous attendoit à tout-momento ;
& l'astro giorno entendant braire un azino , elle
est descenduë subito credendo chez fotté voi.

PANTALON.

Ah ! la bella preuve d'amour , est-ce que j'ai la
voix d'un azino , ma ne sçavez pas vous mieux
parlare Francezé.

Ah ! si Signor , ze le parle un petit brin mieux quand ze le veux.

P A N T A L O N.

Hé bien , parlate sempré Francezé , quand je ne l'entendrez pas ze vous diro.

N I S O N.

Puis que vous le voulez , Monsieu , ze parleré Franceze le mieux que ze le pouéré.

P A N T A L O N.

Et brave , brave basta coussi , maintenant je vous diro que j'ai passé chez le Notaro per nostro Contratto di matrimonio , & questio Notaro n'entend pas una sola parola Italiana ; & il parla le Francezé tant presto , tant presto , que mi ni entendo niente.

A G A T H I N E.

Cela est assez embarrassant d'avoir affaire à un bredouilleur.

P A N T A L O N.

Ma vous lui dicteres en Francezé mes intentions , que je vais scivere en Italiano dans le mio cabinetto. adesso , adesso.

A G A T H I N E.

Allez , Monsieur , allez , je ferai tout ce qu'il vous plaira.

SCENE III.

AGATHINE, NISON.

NISON.

Courage , Mademoiselle , cela va à merveille.
Le Notaire n'entend pas l'Italien , & Pantalon
n'entend guères mieux le François , nous allons
mettre dans le Contrat tout ce que nous voudrons.
Laissez-moi conduire cette affaire.

AGATHINE.

Je comprend ton dessein , cela suffit. Mais que
vois-je ? Lucidor avec des Violons.



SCENE IV.

LUCIDOR, AGATHINE,
NISON, VIOLONS.

AGATHINE.

AH ! Lucidor , je tremble. A quoi vous exposez-vous ? Pantalon vient d'arriver. Il est ici près dans son cabinet.

LUCIDOR.

Qu'entens-je ? Nison m'avoit assuré qu'il n'arrivoit que demain. Quel contretems , dans le moment que je viens d'apprendre que mon Pere après s'être enrichi dans les pays Etrangers , est depuis un mois à Paris *incognito*.

AGATHINE.

Et que n'allez-vous au plutôt le chercher ?

LUCIDOR.

Comme des intérêts particuliers l'ont obligé de changer de nom , on ne m'a pû instruire encore de sa demeure. Mais je dois me trouver aujourd'hui dans un endroit , où il ne manquera pas de se rendre.

NISON.

Tout cela est bel & bon ; mais cela n'empêche-

ra pas Pantalon de s'obstiner à vouloir épouser Mademoiselle. Laissez-moi toujours achever un projet que j'ai en tête. Vous sçavez que je passe ici pour Italienne, & que Mais j'entens du bruit, & c'est Pantalon lui-même.

SCENE V.

PANTALON, LUCIDOR;

AGATHINE, NISON.

VIOLONS.

PANTALON *à part.*

QUé vois-jé ? un Cavaliero dans la mia Caza.
NISON.

Ne vous démontez point, & laissez-moi faire.
Elle chante.

No non, Temeté, la verita. Ah ! Signor Pantal-
lon, vous voilà ! Monsieur, il est un Maître de
Musique, qui mi fait ricordare una canzonetta.

PANTALON.

Monsiur est un Maestré de Musica ?

NISON.

Signor si ; & les autres sont les Violoni.

LUCIDOR.

LUCIDOR.

Oui, Monsieur, je viens vous offrir mes services : ayant appris que vous vous mariez aujourd'hui, je venois vous faire entendre un petit divertissement de ma composition ; c'est la coutume des Musiciens de ce pays de venir offrir aux nouveaux Mariés un plat de leur métier.

PANTALON.

Ah ! som obligato à vossignoria, j'aime fort la Musica ; ma ce ne sera que per, tantôt, per servir di preludio al mio matrimonio.

LUCIDOR.

Quand il vous plaira, Monsieur.

PANTALON.

Bené, bené. Ma faté un peu recordaré à Violetta la sua canzonetta presentement.

AGATHINE.

Monsieur, elle ne la sçait pas encore assez bien.

NISON.

Pardonné mi, la mia Patrona, je la canterai bien avec les Violoni.

LUCIDOR.

Si cela est ainsi, Messieurs, allez, s'il vous plaît, vous placer dans quelqueendroit de cette Salle pour ne pas étouffer la voix.

AGATHINE *bas à Nison.*

Es-tu folle de te hasarder à chanter de l'Italien,

Tome IV.

M

Ne vous mettez pas en peine , c'est un air que j'ai appris à la Comédie Italienne , & je me tirerai bien d'affaire.

L U C I D O R *aux Violons.*

Allons , Messieurs , accompagnez cet air comme vous pourrez , je n'ai rien à vous dire.

N I S O N *chante un air Italien , où elle imite la Cantatrice de la Comédie Italienne.*

P A N T A L O N.

Oh ! la bella Musica ! la bella Musica !

L U C I D O R.

Monfieur , vous verrez tout autre chose tantôt , & je veux même vous amener des Danseurs , tous habillés en Italiens comiques , pour mieux répondre à votre goût , & rendre le Divertissement plus complet.

P A N T A L O N.

Et comé si appelle lé vostro Divertimento.

L U C I D O R.

Monfieur , cela n'a point de titre : Ce sont des Vaudevilles sur les divers embarras où l'on se trouve souvent , dans tous les états de la vie.

P A N T A L O N.

Védérémo , védérémo.

A G A T H I N E.

Mais , vous-même , Monfieur , ne ferez-vous

pas fort embarrassé de faire exécuter une pareille idée? & cela ne coûtera-t-il point trop?

L U C I D O R.

Ah! Madame, c'est une bagatelle, & d'ailleurs je ne suis pas intéressé. Je travaille plus pour la gloire que pour autre chose.

N I S O N.

Ah! Signor, ce Musicien-là n'a pas son pareil, c'est un *huomo inimitabile*.

L U C I D O R.

Monsieur, jusqu'au revoir.

P A N T A L O N.

Ah! Signor, *obbligatissimo à vossignoria*.



SCENE VI.

PANTALON, AGATHINE,
NISON.

AGATHINE.

HE' bien, Monsieur, auriez-vous crû que Violette sçût si bien chanter ?

PANTALON.

Oh ! una figlia comme elle è un tesoro.

AGATHINE.

Il faut qu'elle continuë à apprendre la Musique, cela vous désennuiera de tems en tems : je me charge de contenter le Maître de Musique.

NISON.

Ah ! Signora Patrona, je vous ferai bien obligée : hélas ! povretta mi, je ne gagne pas assez pour le payer.

AGATHINE.

Allez, allez, Violette, je vous rehausserai vos gages

Bas, à Nison.

Mais, que vois-je ? Ah c'est Scapin ! tout est perdu.

SCENE VII.

PANTALON, AGATHINE,
NISON, SCAPIN.

SCAPIN.

AH, ah, c'est vous, Monsieur, vous voilà donc à la fin arrivé?

PANTALON.

Bondi, Scapino, bondi.

SCAPIN.

Quoique vous ayez fait réponse aux lettres que je vous ai écrites, j'étois toujours dans le doute de sçavoir si vous les aviez reçues.

PANTALON.

Si, si.

SCAPIN.

Hé bien, Monsieur, vous voyez comme on a exécuté vos ordres.

PANTALON.

Je suis contento.

SCAPIN.

Ah! c'est une autre chose, si pour vous contenter, il faut faire tout le contraire de ce que vous commandez, je le ferai à l'avenir.

N I S O N.

Cela fuffit , Scapin , Monsieur , il eft content.

P A N T A L O N.

Si , fi ; elle canta comme une cantarina.

S C A P I N.

Qu'eft-ce donc qui chante comme une cantaride ?

P A N T A L O N.

La Serva dé Agathina.

S C A P I N.

Je le crois bien , auffi eft-ce une fine mouche ; elle fçait bien faire autre chofe , Monsieur.

P A N T A L O N.

Hé quoi ?

N I S O N.

Scapin , taifez-vous , Monsieur n'a que faire de vos balivernes.

P A N T A L O N.

Lafciate le parlaré , je fuis bien aife de faperé tous les talens que vous avété.

N I S O N.

Non , Monsieur , je l'ai trop de modettie , & il me feroit rougir.

S C A P I N.

Je le croi bien , Mademoifelle Nifon.

N I S O N.

Monsieur , s'il continué à parler , je m'en vais quitter la place.

PANTALON.

Et per che Violetta ?

SCAPIN.

Comment , elle s'appelle à present Violette ? & elle s'appelloit hier Nison.

PANTALON.

Comé , Nison ?

SCAPIN.

Oui , Monsieur , voilà cette Nison dont je vous ai écrit , qui introduisoit tous les jours un jeune homme en votre absence , & que vous avez mandé qu'on chassât.

PANTALON.

Comé , Agathina ! vous me trompez di questa maniera ?

AGATHINE.

Que voulez-vous , Monsieur ? j'aimois cette fille-là , & je n'ai jamais pû me résoudre à m'en séparer. Mais Scapin est un fourbe de vous avoir mandé quelque chose contre elle.

PANTALON.

No no cospetto di diana non restera piu dans la mia casa ; & je veux la renvoyer in questo momento.

AGATHINE.

Monsieur , vous êtes le maître , mais attendez du moins jusqu'à demain ; si vous renvoyez celle-ci , il m'en faudra bien une autre.

Je ne veux piu de serva auprès de vous , je veux
que vous ayez un Servitore.

A G A T H I N E.

Ah ! tout ce qu'il vous plaira , Monsieur , pour-
vû que ce ne soit point Scapin.

P A N T A L O N.

No non , il Dottoré Lanternon mio amico ma
offerto un certo Arlequino qui é un balordo , ma un
Servitor fedelissimo Scapin , va subito diré au
Dottoré qu'il me mando questo Arlequino.

S C A P I N.

Mais , Monsieur , je ne connois point cet Arle-
quin.

P A N T A L O N.

Je ne le connois pas non piu , mais il suffit qué
il Dottoré Lanternon mi répondé dé lou.

S C A P I N.

J'y vais de ce pas.

P A N T A L O N.

Va presto : & tu iras après ,

Il parle à l'oreille de Scapin.

Bze , bze , bze.

A G A T H I N E.

Ah ! Nison , que vais-je devenir sans toi ?

N I S O N.

Ne vous inquiérez de rien , je ne vous abandon-
derai point : cet Arlequin est un de mes anciens

Amoureux ,

amoureux , & je lui ferai faire tout ce que je voudrai ; heureusement il n'est connu , ni de Pantalón , ni de Scapin.

PANTALON.

Ché Diavolo dité vous là touò dou? va presto, Scapin , va presto.

SCENE VIII.

PANTALON , AGATHINE,
NISON.

PANTALON.

ET ti fors tout à l'horò de la mia caza?

NISON.

Ah ! povretta mi que vai-je devenir ? Signor ; je vous demande pardonò , quoique ze ne vous aye rien fait.

PANTALON.

Va via , va via.

NISON.

Je mourrai de chagrin de ne piu voir la mia Patrona.

PANTALON.

Va via , va parlare Italiano au Diavolo.

Tome IV.

N

Qui vous emporte , Signor.

Bas à Agathine.

Mademoiselle , ne vous embarrassez de rien , je vais jouer d'un tour à notre homme , auquel il ne s'attend pas. La reverisco Sior Pantalone.

SCENE IX.

PANTALON , AGATHINE.

AGATHINE.

EN vérité , Monsieur , vous me traitez bien cruellement de me séparer d'une personne qui m'étoit si chere.

PANTALON.

J'ai un grand torto.

AGATHINE.

Vous êtes mon Amant , & vous me traitez en Esclave , que ferez-vous quand vous ferez mon Mari ?

PANTALON.

Quand je ferai vostro Marito , je paroîtrai piu amabile , & vous ne me ferez piu des tours d'a-quella maniera. Or fû tocca la mano , je ti perdonno , & je veux t'aimer piu que jamais.

AGATHINE *à part.*

Feignons pour le mieux tromper.

à Pantalon.

Et moi, je ferai tous mes efforts pour remplir mon devoir, & je ne me marie pas avec vous pour ne vous pas aimer.

PANTALON.

Brava, brava.

AGATHINE.

Oui, quelques chagrins que je puisse effuyer dans la suite, par les injustes soupçons que vous concevez trop aisément, votre personne me sera toujours chère.

PANTALON *faisant des révérences.*

Ah ! ah !

AGATHINE.

Et je vous serai toujours aussi fidelle que si vous aviez pour moi les meilleures manières du monde.

PANTALON.

Oh che felicità ! che consolation ! je ti promets de ti donner toutes sortes de plaisirs. Je t'ai acheté questa matina una tentura magnifica haveremo tutti ligiorni . . . dans nostra casa des Violoni. Nous canterons, nous danserons. Ma più di serva Francezè.

AGATHINE.

Ah ! Monsieur, je n'y songe déjà plus ; & désormais votre seule personne me tiendra lieu de tout.

N ij

Brava , brava ; é bené parlato ; ma ecco il Notaro dont je vous ai parlato.

SCENE X.

PANTALON , AGATHINE ,
LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredouillant.*

Monsieur , je suis votre très-humble Serviteur. Madame , je vous donne le bonjour : allons , dépêchons-nous , dressons vite le Contrat , car je suis un peu pressé ,

PANTALON.

Che Notaro brusquo , non entendo , una sola parola. Signor , ecco il principale. Il Signor Pantalón di Bizognozi sposa la Signora Agathina , & gli dona per il presente contratto touto il suo bené.

LE NOTAIRE.

Ma foi , Monsieur , c'est de l'Hébreu pour moi , & je n'entend rien du tout à ce baragouin-là ; parlez François , si vous voulez qu'on vous entende.

PANTALON.

Ah ! che , male-detto Notaro.

LE NOTAIRE

J'entens fort bien que Notaro , veut dire Notaire , & Contratto , Contrat : mais c'est tout ce que je sçais d'Italien ; quand vous aurez appris ma langue , ou que je sçaurai la vôtre , nous pourrons dresser votre Contrat : jusqu'au revoir.

AGATHINE.

Et attendez , Monsieur , je sçai les deux langues , & je vais vous expliquer en François les articles.

à Pantalon.

Donnez-moi ce papier.

LE NOTAIRE.

Ah ! bon pour cela , car autrement , nous serions ici jusqu'à demain , Monsieur & moi , sans nous entendre : mon tems m'est cher.

PANTALON *à Agathine.*

Fate-li comprendre mes intentioni , que vela écri-
tes sur ce papier.



SCENE XI.

PANTALON, AGATHINE,
LE NOTAIRE, JASMIN.

JASMIN.

Monsieur, voila le Tapissier qui vous apporte
cette Tenture que vous avez achetée ce ma-
tin, pour votre grande Salle.

PANTALON.

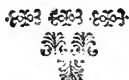
Jé m'en va la védéré, & jé retourno tout à
l'hor.

LE NOTAIRE.

Hé bien, j'entens encore bien cela, vous dites
que vous reviendrez tout à l'heure; vous ferez bien;
car si vous tardez trop, vous ne me trouverez
plus.

PANTALON.

Ah! che brutto huomo! che brutto Notaro!



S C E N E X I I.

A G A T H I N E , L E N O T A I R E.

A G A T H I N E.

M Onsieur , ayez la bonté de vous asseoir , je vais vous approcher une table.

L E N O T A I R E.

Il n'est pas nécessaire , Mademoiselle , je suis si vif , que je suis le plus souvent en l'air : je veux seulement prendre un extrait des Articles , & mon Clerc rédigera le tout dans mon Etude. Votre nom , s'il vous plaît.

A G A T H I N E.

Agathine Fernando.

L E N O T A I R E.

Et le nom du Futur ?

A G A T H I N E.

Armand de Lucidor.

L E N O T A I R E.

Passons aux principaux Articles.

A G A T H I N E.

Mettez seulement dans le Contrat , que le Seigneur Pantalon de Bizognoni , Tuteur d'Agathine , lui donne tout son bien en faveur du mariage qu'elle contracte avec Lucidor , tout est renfermé là-dedans.

152 L A E R A N Ç O I S E
L E N O T A I R E .

J'entens tout cela : mais je croyois d'abord que c'étoit le Seigneur Pantalon qui vous épousoit.

A G A T H I N E .

Eh donc , Monsieur , me le conseilleriez-vous ?

L E N O T A I R E .

Non , par ma foi , car c'est un assez vilain mariage , & je vous demande excuse de ma bêtise : & le Futur ne comparoîtra-t-il point ici ?

A G A T H I N E .

C'est ce que je ne sçai pas , mais toujours il aura l'honneur de passer chez vous. Le tout est de faire signer promptement le Seigneur Pantalon ; c'est un homme si bizarre , qu'il change à tout moment de sentiment , & vous voyez que j'ai intérêt qu'il ne se dédise point.

L E N O T A I R E .

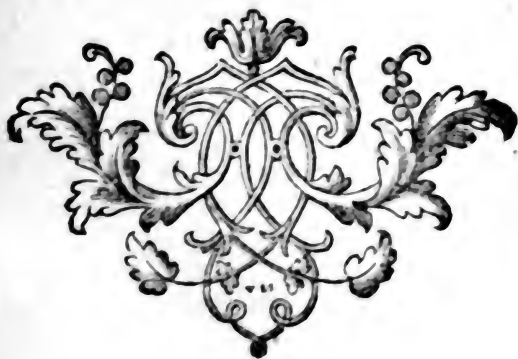
Je comprend cela , & je vais faire dresser ce Contrat au plus vite ; contez sur ma diligence , je serai de retour dans un moment : je suis expéditif.



SCENE XIII.

AGATHINE *seule.*

J'Entreprens-là une chose bien hardie , & je ne sçais encore par qui en faire instruire Nison ou Lucidor ; car enfin , j'ai besoin de quelqu'un pour me seconder , & Pantalon pourroit Mais le voilà déjà de retour.



SCENE XIV.

PANTALON, AGATHINE.

A H ! la bella tentura ! la bella tentura ! venez la védéré.

AGATHINE.

Je la verrai tantôt , quand elle fera tenduë.

PANTALON.

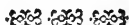
E ben detto. E lou Notaro fa-t-il il Contratto ?

AGATHINE.

Oui , Monsieur , il l'apportera tout à l'heure à signer.

PANTALON.

Je suis dans l'impatiènza qué nostro matrimonio soit perfetto. Ma che vol questo picolino huomo ;



SCENE XV.

PANTALON, AGATHINE,
NISON en Arlequin, contrefaisant
l'Arlequin de la Comédie Italienne.

NISON *en Arlequin, après plusieurs laxis
à l'Italienne.*

M Ademifelle, ze vous prie di m'enseigner lou
lozis de Mousou Pintaplon.

AGATHINE.

Je ne connois point cela, mon ami : vous vou-
lez peut-être dire de Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

Oui, Mademoiselle, Pontaillon.

PANTALON.

Ne no no, Pantalon ?

NISON *en Arlequin.*

Ah, Pantalon !

PANTALON.

Si Pantalon di Bizognozi.

NISON *en Arlequin.*

Hen ? Pantalon dé Bibliognozi.

PANTALON.

Eh no. Pantalon di Bizognozi.

N I S O N *en Arlequin.*

De Bizognozi.

P A N T A L O N.

Basta coufi mi sono Pantalon de Bizognozi.

N I S O N *en Arlequin, lui prenant la barbe.*

Ah ! fior Barbette , ze souis votre serviteur de tout mon cœur. Ha ha hoa hoa ha hoa ha ha.

P A N T A L O N.

Qué vos dire questo impertinente.

N I S O N *en Arlequin, continuant à rire.*

Ha , ha , ha , che muso , che muso ! che brutta barbeta.

A G A T H I N E.

Qui êtes - vous , mon ami !

N I S O N *en Arlequin.*

Je suis Arlequin , je viens de la part del Dottore Lanternon per être le Gouverneur de la maison del Signor Pantalon , & lé Director de sa femme. On m'a dit qué zé serois fort bien ici , qué zi manzerois di macaroni , qué zi boirois de bon vin , c'est perquoi vela qui est fait , zé vous reçois à mon service.

P A N T A L O N *riant.*

Ah ! che matto , che matto ! Il Dottore m'avoit ben ditto que c'étoit un balardo ; m'a c'est ce qu'il me faut dans la mia caza. Oui , caro Arlequino , vela la persona dont jé vous ricommando la conduite.

N I S O N *en Arlequin.*

C'est là votre femme, dont vous mi recommandez la conduite ? Et y a-t-il long-tems qu'elle est votre femme ?

P A N T A L O N.

Non é encore ma femme ; elle est encore fille.

N I S O N *en Arlequin.*

Et reftra-t-elle toujours fille, quand elle fera votre femme ?

P A N T A L O N.

Et no no no non, si agiscé di questo, je vous ricommando de ne la quitter jamais.

N I S O N *en Arlequin.*

Ah, ah, lasciaté faré à mi, ze ne l'abandonnerai pas d'une minute, ze la mènerai boire, manger, dormir, chanter, danser.

P A N T A L O N.

E qué diavolo ! qué bizognar de tout ce préambulo ? je ti dico seulement de n'y laisser intrare aucun huomo dans la caza per li parlare.

N I S O N *en Arlequin, prend sa batte, & en donne sur le visage de Pantalón.*

Oh ! parbleu ze vous en chasserez vous-même, s'il le faut, entendez-vous ? & né mi raisonnez pas.

P A N T A L O N.

Che vos diré questo ?

N I S O N *en Arlequin*

C'est une action démonstrative per vous faire

comprendre comme ze recevrai les gens qui viendront per parler à votre femme.

PANTALON.

Bravo , bravo.

AGATHINE.

Ah ! Monsieur , je vous prie de ne me pas donner un pareil extravagant.

NISON *en Arlequin.*

Je suis un honnête homme ; & quand on m'a mis une fois une femme entre les mains , je prétends en répondre corps pour corps , entendez-vous ?

PANTALON.

Bené , bené. Ah ! che fortuna di trovare un fervitor come questo !

NISON *en Arlequin.*

Une jolie femme doit toujours être renfermée ; & un mari bien prudent ne la doit jamais faire voir à personne. Voulez-vous encore une action démonstrative ?

PANTALON.

No piu di demonstrationi.

NISON *en Arlequin.*

Je ne vous donnerai donc qu'une comparaison pour vous montrer qu'un mari doit toujours tenir sa femme cachée. Une jolie femme , dit Aristote , est comme un friand morceau de fromage : si-tôt qu'on la voit , chacun en voudroit gruger.

A G A T H I N E.

Vous voyez bien , Monsieur , que ce garçon-là est fon.

P A N T A L O N.

No no no non è matto. Il raisonne à sa maniere : Ma il dit la verita.

A G A T H I N E.

Tout ce qu'il vous plaira , Monsieur : Mais sçachons un peu ce qu'il veut gagner.

N I S O N *en Arlequin.*

Je ne fais point de marché avec Monsiur Pantalou. Il n'a pas assez de bien per me payer ce que je vaux ; ainsi , je m'offre à vous servir tous deux pour rien , à condition que je ne ferai dans la Maison que ce qu'il me plaira.

A G A T H I N E.

C'est beaucoup dire : Mais enfin il faut sçavoir ce que l'on vous donnera de gages.

N I S O N *en Arlequin.*

Attendez , Mademifelle , je m'en vais faire un petit calcoul avec mes doigts. Combien Monsiur Pantalou a-t-il de Domestiques ?

A G A T H I N E.

Comme il arrive d'Italie , il n'en a point encore pris. Il n'a qu'un homme qui fait ses commissions , & un petit laquais.

N I S O N *en Arlequin.*

Bon , tant mieux , il n'aura pas besoin de pren-

dre d'autres domestiques que moi , je tiendrai la place de fix , & je mangerai per dix ; & vous me donnerez des gâges à proportion.

PANTALON.

Si sono contento del vestro servitio , je vous prometto una bona ricompensa.

SCENE XVI.

PANTALON , AGATHINE ,
NISON en Arlequin, JASMIN.

JASMIN.

Monsieur , le Tapissier vous prie de descendre , pour voir vous-même où vous voulez qu'il place ce qui lui reste de Tapissierie.

PANTALON.

Hé ché diavol d'huomo ! che mi fa sempre ascenderé & descenderé.



SCENE

SCENE XVII.

AGATHINE, NISON.

NISON *en Arlequin.*

OH ça, Mademifelle, c'est maintenant qu'il faut vous donner des leçons sur la conduite que vous devez tenir avec lou Signor Pantalon.

AGATHINE.

Je n'ai que faire de vos leçons, laissez-moi en repos.

NISON *en Arlequin.*

Comment donc ? est-ce ainsi qu'on parle à son Directeur ? allons, allons, Mademoiselle, qu'on m'écoute. *Primo*

AGATHINE *à part.*

Ah ! que je suis malheureuse ! voilà un extravagant qui va rompre toutes mes mesures.

NISON *en Arlequin.**Primo*

AGATHINE.

Oh ! laisse-moi ? je ne veux point t'entendre.

NISON *en Arlequin.*

Vous ne voulez point m'entendre ? je vais donc trouver Monsieur Pantalon, il m'entendra lui : je

Tome IV.

O

lui dirai tout ce que j'ai appris sur votre compte.
Primo, que vous aimez un certain Lucidor, que
 vous avez fait passer pour un Musicien.

A G A T H I N E.

O Ciel ! qu'entens-je ?

N I S O N *en Arlequin.*

Secundo, que le Notaire n'entendant pas l'Ita-
 lien, & Pantalon n'entendant pas le Notaire,
 vous devez de concert avec Nison, faire mettre
 dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira.

A G A T H I N E.

Ah ! tais-toi, je te prie, & me dis d'où tu peux
 sçavoir tout cela ?

N I S O N *en Arlequin.*

Il suffit, je le sçais de bonne part, & je vais
 de ce pas, en avertir le Seigneur Pantalon.

A G A T H I N E.

Ah ! c'est sans doute Nison qui t'a instruit de
 tout : Voudrois-tu, mon cher Arlequin, abuser de
 sa confiance ? elle m'a dit que tu soupироis pour
 elle.

N I S O N *en Arlequin.*

Il est vrai, Mademoiselle, que je l'aime com-
 me moi-même.

A G A T H I N E.

S'il est vrai que tu l'aimes, j'emploierai tout
 pour la rendre sensible à ton amour : sois dans
 mes intérêts, je te prie. Je t'avoue que j'aime Lu-

cidor, & que je regarde comme le plus grand des malheurs, de me voir l'épouse de Pantalon. Voudrois-tu, mon cher Arlequin, contribuer à rendre malheureuse toute sa vie, une personne qui ne t'a jamais rien fait? Veux-tu que j'embrasse tes genoux? & que...

N I S O N *faisant semblant de sanglotter comme Arlequin.*

Arrêtez-vous, Mademifelle, vous m'attendrissez trop : je vous accorde ma potrefaction, & je vous.... servirai.... de toute ma puissance.

A G A T H I N E.

Ah ! puisque tu m'accordes ta protection, je suis sûre de réussir dans mon entreprise : fais effort de t'aboucher avec Nison, elle te mettra au fait de nos projets.

N I S O N *levant son masque d'Arlequin.*

Où diantre la trouver à présent ?

A G A T H I N E.

Ah ! c'est toi, ma chère Nison, & qui t'auroit pû reconnoître ? ah ! puisque ton déguisement m'a trompé, je ne crains pas que personne puisse te découvrir. Mais comment as-tu fait ?

N I S O N *en Arlequin.*

J'ai trouvé Arlequin qui venoit ici, je l'ai engagé à me prêter cet équipage, & à ne point paroître dans le quartier de tout le jour. Je ne crains que ce maroufle de Scapin, & s'il falloit....

O ij

Ah ! le voici lui-même , je tremble.

N I S O N *remet son masque.*

Ah ! j'enrage , & je ne sçais Mais , non , laissez-moi faire , je l'aurai bien-tôt renvoyé , rassurez-vous.

SCENE XVIII.

AGATHINE , NISON en Arlequin ,
SCAPIN.

SCAPIN.

A H ah ! voici cet Arlequin déjà arrivé ici ? Le Docteur a exécuté promptement mes ordres.

N I S O N *en Arlequin.*

Oui , Mademifelle , vous avez beau dire & beau faire , le Signor Pantalon m'a défendu de vous laisser parler à perfonne , & j'affommerai de coups , tous ceux qui oferont entrer dans cette Mifon.

SCAPIN.

Diable , voilà un drôle qui ne fe mouche pas du pied.

N I S O N *en Arlequin.*

Que demandez-vous ici , mon ami ?

SCAPIN.

Je fuis l'homme d'affaire de Monsieur Pantalon.

N I S O N *en Arlequin* , lui donnant un soufflet.

Vous en avez menti : vous êtes un baron & un suborneur , qui venez ici per corrompre la vertu di Mademifelle.

S C A P I N.

Et non , vous dis-je , je fuis Scapin , Secrétaire du Seigneur Pantalon , qui veille comme vous , fur la conduite de fa Maîtrefle.

N I S O N *en Arlequin* , frappant Scapin.

Ze n'entens point toutes ces raisons-là , vous êtes un fourbe & un ladro ; qui méritez cent coups de bâton.

S C A P I N.

Et prenez donc garde , je crois que vous me frappez , haïe , haïe , haïe.



SCENE XIX.

PANTALON, AGATHINE,
NISON en Arlequin, SCAPIN,
LE NOTAIRE.

Nison frappe Pantalon, le Notaire & Scapin tour à tour.

PANTALON.

C Hé vo dire questo ? tou ne mi connoissé piou ?
NISON *les frappant toujours.*

Je n'y connois personne, & j'exécute les ordres de Monſieu Pantalon.

LE NOTAIRE.

Hé ! doucement, je ſuis le Notaire.

PANTALON.

Et mi Pantalon.

NISON *en Arlequin.*

Ah ! Signor Patron, excuſez, s'il vous plaît l'ardeur de mon zèle.

AGATHINE.

Mais, votre zèle ne doit point aller ſi loin.

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, il faut prendre garde à ce que

Non fait, ce ne sont pas ici des jeux d'enfans :
Que diable, vous venez de maltraiter un Conseil-
ler du Roi.

N I S O N *en Arlequin.*

Ah ! vous êtes un Conseiller du Roi ?

L E N O T A I R E.

Oui, mon ami, Conseiller Garde-Notte.

N I S O N *en Arlequin.*

Et vous ne garderez point de Notte de cela ?

L E N O T A I R E.

Non, non, cela est passé, mais une autre fois
prenez garde à ce que vous faites.

N I S O N *en Arlequin.*

Je vous en prie au moins, car vous qui enten-
dez le François, vous sçavez que c'est un cri-
pro-cro.

L E N O T A I R E.

Qui-pro-quo, qui-pro-quo, voulez-vous dire ?

N I S O N *en Arlequin.*

Oui, un cli-plo-clo, cela se trouve chez les
Apoticairez, les pro-pri-cro.

L E N O T A I R E.

Hé ! que diable, cet homme-là me seroit enra-
ger. Qui-pro-quo.

N I S O N *en Arlequin.*

Excusez, c'est que je n'ai jamais pû dire ce
mot-là.

Et que m'importe ? il ne s'agit plus de cela à présent.

N I S O N *en Arlequin.*

C'est que c'est cela pourtant qui est cause des coups de bâton que je vous ai donné.

LE NOTAIRE.

Et que diable , n'en parlons plus , puisque je les ai oubliés , & que c'est une chose faite.

P A N T A L O N.

Zé ni pense piu mi.

S C A P I N.

Ni moi non plus.

LE NOTAIRE.

Allons ; dépêchons-nous de lire ce Contrat ; cela sera fait dans un moment , car je lis fort vite.

N I S O N *en Arlequin.*

Monfieur , auparavant , je vous demande une grace.

P A N T A L O N.

Que voiche tou ?

N I S O N *en Arlequin.*

C'est que cet homme-là s'en aille , sa figure m'i déplaît , il est cause de ce qui zé viens dé faire ; & s'il restoit davantaze , je pourrois encore imprudemment vous marquer l'ardeur de mon zèle , car je ne suis pas maître de moi.

LE

Non , non , morbleu , qu'il s'en aille au diable ,
& toi aussi.

PANTALON.

Scapin , retirati.

N I S O N *en Arlequin , reconduisant Scapin
à coups de batte.*

Va via baron , ladro , & maledetto becco cor-
nuto.

SCENE XX.

PANTALON , AGATHINE.

N I S O N *en Arlequin ,*

LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE *bredouillant toujours.*

O R , ça , voulez-vous entendre promptement
la lecture du Contrat , car je suis un peu pres-
sé.

PANTALON.

Volontiers , & je veux qu'Arlequino aussi l'en-
tende per m'expliquer ce qué non intendero.

LE NOTAIRE.

Hom hom hom pardevant les
Notaires , & cetera. Hom hom

170 LA FRANÇOISE
N I S O N *en Arlequin à Pantalon.*
Vous entendez-bien, & cætera ?

P A N T A L O N.

Si, si.

L E N O T A I R E.

Hom.... hom.... hom.... sont comparus
Armand de Lucidor, & cætera ; & Damoiselle
Agathine de Fernando, & cætera, lesquels ont
promis par le présent Contrat de mariage, de se
prendre à mari & femme.

N I S O N *en Arlequin.*

Et cætera.

P A N T A L O N *à Nison.*

Que voiche dire, hom.... hom.... hom....
& cætera. Hom.... hom.... & cætera.

N I S O N *en Arlequin, à Pantalon.*

C'est le préludio di Contratto.

P A N T A L O N.

Bene !

A G A T H I N E.

Monsieur le Notaire, pour ne vous point fati-
guer, passez d'abord à l'article qui regarde le
Seigneur Pantalon.

L E N O T A I R E.

Tout ce qu'il vous plaira. Hom.... hom....
hom.... est comparu aussi le Signor Pantalon
de Bizognozi, Tuteur de ladite Agathine, lequel
en faveur de ce mariage, donne tout son bien

aufdits Epoux , dont lefdits Lucidor & Agathine font contens.

PANTALON.

Qué vos dire Lucidor ?

NISON en Arlequin.

Cela veut dire qué Pantalon fpofo Agathina , che loui adore , loui Pantalon adore : c'eft ftilo de Notaro di quefto paéfe.

PANTALON.

Bafta , baffa , coufi , je ne veux piu entendere niente quefto Notaro , mi fa perdre haleine.

NISON en Arlequin.

Et voila en peu de mots tout ce que le Contrat contient. Signez au plus vite.

PANTALON figne.

Pantalon de Bizognori.

NISON en Arlequin.

Allons , à vous , Mademifelle.

AGATHINE.

Agathine Fernando.

Pendant que l'en figne , Nifon en Arlequin dérobe le manteau & la perruque , le chapeau du Notaire , & les met fur elle , le Notaire court après , & Nifon ayant fait plusieurs lazis , fait tomber le Notaire & Pantalon l'un fur l'autre.

LE NOTAIRE.

J'ai laiffé les noms des témoins en blanc , vous les envoyerez figner chez-moi , aufi bien que Monsieur Lucidor.

P ij

Qué voiche deré encore loui de chidore ?

N I S O N *en Arlequin.*

Il Nottaro dimandi per le Contratto quatre louis ggidor , c'est encore stilo di Nottaro di questo paése.

PANTALON *lui donnant quatre louis.*

Cela est jousté , tenez , Monfieu.

LE NOTAIRE *les prenant brusquement.*

Ah ! Monsieur , cela n'est point pressé. Envoyez-moi les témoins au plutôt , afin que le tout soit expédié incessamment.

A G A T H I N E.

Des témoins ? & tenez , voilà déjà Monsieur qui en servira.



SCENE XXI.

PANTALON , AGATHINE ,

LUCIDOR , NISON en Arlequin.

LE NOTAIRE.

AGATHINE.

Monsieur , voulez - vous bien me faire l'honneur de signer à mon Contrat de mariage ?

LUCIDOR à part.

O Ciel ! qu'entens-je ?

NISON en Arlequin , bas à Lucidor.

Signez sans rien dire , c'est vous qu'elle épouse.

LUCIDOR signant.

C'est m'honorer beaucoup , Monsieur , de me rendre témoin d'une union si parfaite.

NISON en Arlequin.

Allez , Monsieur , emportez vite chez vous ce Contrat , puisque c'est une affaire faite.

LE NOTAIRE.

J'en vais faire expédier sur le champ une copie : si vous n'avez point de témoins , je vous en trouverai : il suffit que nous ayons fait signer les Parties intéressées , Pantalon , Agathine , & Lucidor.

Demando encore des louis ggidor.

N I S O N *en Arlequin.*

No no é contento:

SCENE XXII.

PANTALON, AGATHINE,
LUCIDOR, NISON *en Arlequin*

LUCIDOR.

Monsieur, tous les Acteurs du Divertissement
que vous avez demandés, sont prêts; sou-
haittez-vous qu'on commence?

AGATHINE.

Quand il vous plaira, Monsieur: allons plaçons-
nous. Mais que vient encore chercher ici ce co-
quin de Scapin?

PANTALON.

Il vient danfer, allé mié nozze.

N I S O N *en Arlequin.*

Qu'il vienne, je lui battrai la mesure.



SCENE DERNIERE.
PANTALON, AGATHINE,
LUCIDOR, NISON, en Arlequin,
SCAPIN.

SCAPIN.

C Ommment donc , Monsieur , danfer à votre nô-
ce ! seriez-vous la dupe de tout ceci ?

PANTALON.

Qué voiche tu dire ?

SCAPIN.

Je veux dire que le Notaire me vient d'appren-
dre que Monsieur Lucidor épousoit Agathine , &
que vous leur donniez tout votre bien.

PANTALON.

Encore lous ggidor ?

SCAPIN.

Je vous dis Lucidor , c'est le nom de l'Amant
d'Agathine , que Nison avoit introduit dans la mai-
son , & le voilà lui-même.

PANTALON *alant sur Nison.*

Ah ! souo tradito ! ah ! perñda Agathina ! ah !
Baron di Arlequino !

NISON *en Arlequin , fuyant.*

Aiuto.

P. iiii

Doucement , Monsieur , ne vous emportez pas.

PANTALON.

Ah ! ladro di Arlequino , ti voglio mandar in galera.

NISON *se démasquant.*

Vous voulez m'envoyer en galere ?

PANTALON.

Ché vedo ? c'est la Serva francéze.

NISON *en Arlequin.*

Oui , Monsieur , je suis Nison , que vous avez tantôt chassée par une porte , & qui est entrée par l'autre ; mais ne vous affligez pas du don que vous avez fait de tout votre bien , Monsieur. Lucidor est un galant homme qui en usera bien.

LUCIDOR.

Monsieur , tout le mien est à votre service , j'en ai plus qu'il ne m'en faut , pour me passer du vôtre ; le Docteur Lanternon , que je viens de reconnoître pour mon Pere

PANTALON *l'embrassant.*

Vous êtes il figlio del Dottore Lanterno , il mio caro amico ?

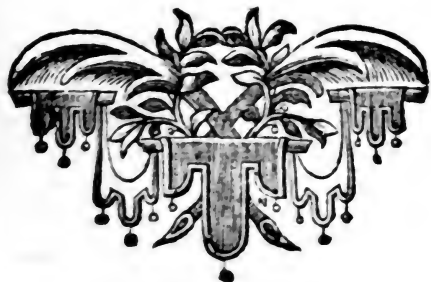
NISON *en Arlequin.*

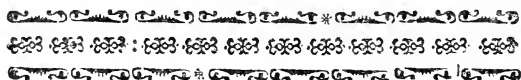
Ah ! nous allons bien-tôt voir un dénouement à l'Italienne.

Monsieur , en ce cas , j'approuve votre mariage.

N I S O N *en Arlequin , à Pantalón.*

Faisant réflexion que vous êtes trop vieux pour épouser une jeune personne , il n'en faut pas davantage pour contenter tout le monde. Allons , allons , passons au Divertissement , & puisque j'ai pris le masque d'Arlequin , je tiendrai ici sa place , jusqu'à ce qu'il revienne.





DIVER TISSEMENT.

E N T R É E

*de tous les Caractères de la Comédie
Italienne.*

U N V E N I T I E N *chanté.*

N On , ce n'est que dans la jeunesse ,
Que l'on doit suivre les amours ;

Sur nos vieux jours

Ils nous trompent sans cesse :

Suivons Bachus , laissons là la tendresse ,

Il est de la vieillesse

L'unique recours.

Non , ce n'est que dans la jeunesse ,

Que l'on doit suivre les amours.





E N T R E' E

de Polichinels & de Dames Ragondes,

A G A T H I N E.

JE mets au bas de la requête ,
 Amoureuse , honnête ,
 D'un Galand de bonne façon ,

Bon :

Mais à celle que me présente ,
 D'une main tremblante ,
 Un Vieillard froid & languissant ,
 Néant.

N I S O N *en Arlequin.*

Au bas du Contrat d'hymenée
 Pour toute l'année ,
 L'Amour signe , & met sans façon ,

Bon :

Même il paye sans répugnance

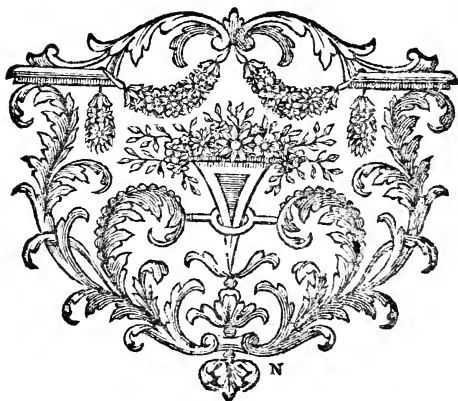
Un quartier d'avance ;

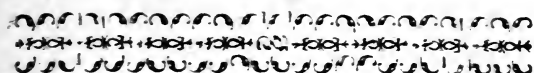
Mais s'il faut aller plus avant ,

Néant.

E N T R E' E

de Pierrot & de Perrette.





V A U D E V I L L E.

DAns tous les différens états ,
Que l'on rencontre d'embarras !
Quand à tout le monde on veut plaire.
Depuis le matin jusqu'au soir ,
L'un le veut blanc & l'autre noir.
Comment faire ?

L'Amant qu'on voit soir & matin ,
Devient ennuyeux à la fin ;
Il faut être rare pour plaire.
S'éloigne-t-il , on prend l'effor ,
Et les absens ont toujours tort.
Comment faire !

Si vous prenez fille à quinze ans ,
Elle n'a pas les sentimens
Qu'il faut dans l'amoureux mystère :
Si vous attendez plus long-tems ,
Un autre aura pris les devans.
Comment faire ?

Si votre femme a peu d'appas ,
 On ne vous la ravira pas ,
 Mais elle ne vous plaira guère.
 Pour peu qu'elle ait de quoi tenter ,
 Vos Voisins en voudront tâter !
 Comment faire ?

Si vous ne vous mariez pas ,
 Vos biens après votre trépas ,
 Passeront en main étrangère.
 Et si vous devenez Epoux ,
 Vos Enfans seront-ils à vous ?
 Comment faire ?

Pour réussir dans les amours ,
 L'argent est d'un puissant secours ;
 Qui n'en a point n'avance guère.
 Mais souvent l'Amant financier ,
 Est traité comme un Créancier.
 Comment faire ?

Les jeunes filles de mon tems ,
 S'armoient de griffes & de dents ;
 Ma foi je n'en attrapois guère :

Elles sont douces maintenant ,
 Mais moi j'ai quatre-vingt-un an.
 Comment faire ?

Mari , si vous êtes jaloux ,
 Et gardez vos femmes chez vous ,
 Elles s'en vengent d'ordinaire :
 Si par douceur vous les menez,
 Elles vous mènent par le nez.
 Comment faire ?

LA PETITE FILLE.

Un Galant d'un âge un peu mûr ,
 M'est choisi pour Epoux futur :
 Mon enfance fait qu'il diffère ;
 Si je suis trop jeune à présent ,
 Il sera trop vieux s'il attend.
 Comment faire ?

LA COMÉDIE FRANÇOISE.

Le Comique écrit noblement ,
 Fait bâiller ordinairement ,
 A tout le monde il ne peut plaire.
 Le plaisant passe pour boufon ,

124 LA FRANÇOISE ITALIENNE.

On y rit sans le trouver bon.

Comment faire ?

LA COMÉDIE ITALIENNE.

Si nous voulons parler François ,
Nous nous trompons à chaque fois ,
Faute de sçavoir la Grammaire :
Si nous parlons Italien ,
Les trois quarts n'y comprennent rien.
Comment faire ?

ENTRÉE GÉNÉRALE
de tous les Caractères Italiens.

F I N.

LA

LA CHASSE
DU CERF,
COMEDIE-BALLET.

Représentée en 1726.

Tome IV.

Q



ACTEURS du Prologue.

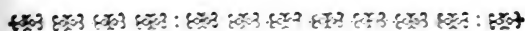
M	Elle. DU FRESNE,	} Comédiennes.
Melle.	LA MOTTE,	
Melle.	DU BOCAGE,	
Mr.	LE GRAND,	Comédien.
U N A U T E U R.		

*La Scène est dans les Foyers de la
Comédie.*



LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.



PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Mesdemoiselles DU FRESNE,
LA MOTTE & DU BOCAGE,
assises chacune sur un fauteuil, restant
un tems à se regarder sans rien dire.

Melle. DU FRESNE.



E' bien , Mesdemoiselles , resterons
nous encore long-tems dans ce pro-
fond silence ? Trois femmes ensemble
depuis un quart d'heure sans parler !

voilà ce qui ne s'est jamais vû.

Q ij

Melle. L A M O T T E.

Que voulez-vous que nous disions ? la situation où nous nous trouvons , nous coupè la parole : voilà la moitié de notre Troupe partie , & il nous faut jouer la Comédie ; nous ne manquons point de zèle , mais il nous faut des Pièces & des Acteurs pour les exécuter.

Melle. D U F R E S N E.

Je suis aussi chagrine que vous , mais pour cela il ne faut rien perdre de nos droits , il faut parler.

Melle. D U B O C A G E.

Parlons , Mesdemoiselles , parlons , & cherchons du moins un remède à tout ceci.

Melle. L A M O T T E.

Il nous faudroit d'abord un bon Auteur.

Melle. D U F R E S N E.

Où le trouver ? vous sçavez bien que ceux du premier rang veulent prendre tous leurs avantages , & ne distribuer leurs rôles qu'aux premiers Acteurs ; ainsi , nous ne pouvons avoir que des Auteurs du second ordre ? Songeons à autre chose. Si nous jouions cette Tragédie qu'on nous a proposée ?

Melle. D U B O C A G E.

Ah , fy donc , du sérieux ! nous ferions rire , jouons plutôt cette Comédie en cinq actes , qu'on a reçû dernièrement.

Melle. D U F R E S N E.

Fort-bien , pour faire bâiller tout le monde.

Elle est encore plus sérieuse que la Tragédie.

Melle. L A M O T T E.

Pour moi , si j'en étois crue , nous jouerions la Pastorale : cela est si joli , une Pastorale !

Melle. D U B O C A G E.

Encore une Pastorale.

Melle. D U F R E S N E,

Mais il n'étoit pas nécessaire de rompre le silence , pour nous trouver toutes trois d'un avis contraire.

TOUTES TROIS ENSEMBLE.

Melle. D U F R E S N E.

Mais , vous avez beau dire , pour moi je suis pour la Tragédie.

Melle. D U B O C A G E.

Et moi , je vous conseille de jouer au plutôt la Comédie.

Melle. L A M O T T E.

Je n'en démorderai point , & l'on jouera la Pastorale.

Melle. D U F R E S N E.

Fort-bien , parlons toutes trois ensemble , cela sera encore mieux.



S C E N E I I.

Mr. L E G R A N D, Mesdemoiselles
D U F R E S N E, LA MOTTE.
D U B O C A G E.

Mr. L E G R A N D.

C O m m e n t d o n c ! M e s d a m e s , q u a n d t o u t e l a
T r o u p e s e r o i t i c i , o n n ' e n t e n d r o i t p a s p l u s
d e b r u i t ?

M e l l e . D U F R E S N E .

I l y a d e l a d i f f é r e n c e , n o u s n e d i s p u t o n s , q u e
p o u r l e b i e n d u g é n é r a l , & i l n ' y a p o i n t e n t r e
n o u s d ' i n t é r ê t p a r t i c u l i e r .

Mr. L E G R A N D .

D e q u o i s ' a g i t - i l d o n c ?

M e l l e . D U F R E S N E .

V o u s v o y e z l ' e m b a r r a s o ù n o u s s o m m e s , & j e
p r o p o s o i s à c e s D a m e s d e j o u e r c e t t e T r a g é d i e q u e
l a g r a n d e T r o u p e a r e f u s é e .

Mr. L E G R A N D .

H é b i e n , M e s d e m o i s e l l e s , y a - t - i l d e l a r a i -
s o n l à d e d a n s ? C o m m e n t p o u v e z - v o u s v o u s f l a t -
t e r , a v e c l e p e t i t n o m b r e d ' A c t e u r s q u e n o u s s o m -

mes ici , de faire réussir une Tragédie que la Troupe en général n'a pas trouvée jouable !

Melle. DU BOCAGE.

N'est-il pas vrai , Monsieur , que nous ferions mieux de jouer cette Comédie en cinq actes , que l'on trouve si bien écrite ?

Mr. LE GRAND.

Cela est trop sérieux pour ce tems-ci , où le Public n'attend que des bagatelles qui l'amuse.

Melle. LA MOTTE.

C'est mon sentiment. Il ne faut que des bagatelles , & c'est ce qui me faisoit proposer cette Pastorale.

Mr. LE GRAND.

Hé , Mademoiselle , nous venons d'en jouer une.

Melle. LA MOTTE.

Hé bien , Monsieur , cette nouveauté n'a-t-elle pas fait plaisir ?

Mr. LE GRAND.

Oui , elle a réussi. Mais ce n'est point là du tout ce qu'il nous faut , nous n'avons besoin à présent que d'une Pièce Comique en trois actes , avec des Divertissemens , qui puisse dédommager Paris des Spectacles qui lui manquent ; nous en avons une toute prête dans ce goût-là.

Melle. DU FRESNE.

Oui-dà , allez l'exposer sur votre Théâtre ?

Mr. L E G R A N D.

Pourquoi non ? elle y fera aussi-bien exécutée que par tout ailleurs. On pourra la trouver mauvaise , mais peut-être on y rira , & si l'on y rit , on y reviendra ; & j'aime mieux cela , que ces grandes Pièces ennuyantes , vantées par quelques beaux esprits , amis de l'Auteur , parce qu'elles sont dans toutes les règles d'Aristote ; le Public n'en dit point de mal , mais il ne les voit pas deux fois.

Melle. D U F R E S N E.

Il a encore raison.

Mr. L E G R A N D.

Croyez-moi , Mesdames , après avoir vû réussir Arlequin sur notre Théâtre , nous y pouvons tout hazarder , & sur tout , comme je vous ai dit , dans un tems où Paris n'a , ni Troupe Italienne , ni Opéra Comique. Mais voici justement l'Auteur de la Pièce en question.



SCENE

S C E N E I I I.

UN AUTEUR, Mr. LE GRAND,
Mesdemoiselles DU FRESNE,
LA MOTTE, DU BOCAGE.

L' A U T E U R.

Comment donc, Mesdames, je viens tout ex-
près de la Campagne, pour voir jouer ma
Pièce au jour perfix, que vous m'avez marqué,
& je ne la vois pas seulement affichée.

Mr. L E G R A N D.

Oh pour cela, ce ne seroit pas la première fois
que nous aurions manqué de parole; vous êtes
encore bien heureux que nous ne vous payons pas
de quelque indisposition.

L' A U T E U R.

Cela seroit cruel, que l'on ne joua pas ma
Pièce, lorsque j'ai fait avertir tous mes amis de
venir l'applaudir aujourd'hui.

Mr. L E G R A N D.

Ces Demoiselles en propoisoient d'autres, mais
j'ai tenu bon pour la vôtre.

Tome IV.

R

L' A U T E U R.

Et quelles raisons avoient-elles de ne la vouloir point représenter ?

Melle. D U F R E S N E.

Pour moi , Monsieur , je vous dirai franchement , que j'y trouve des Scenes un peu trop badines , & trop folâtres pour notre Théâtre.

L' A U T E U R.

Plaisant scrupule ! & c'est avec des Pièces dans ce goût-là , que les autres Théâtres vous ruinent les trois quarts de l'année. Je crains bien plutôt qu'on ne trouve ma Pièce trop sérieuse dans des endroits ; car enfin , aujourd'hui on veut rire.

Melle. L A M O T T E.

La Chasse du Cerf ! le plaisant titre !

L' A U T E U R.

Je l'ai mis exprès , pour faire passer quelques termes de Chasse que j'ai hazardés , & qui ne feront peut-être pas entendus de tout le monde, J'aurois pû fort bien , intituler ma Pièce , la Vengeance de l'Amour , mais c'est un titre trop vague & trop usé.

Melle. D U B O C A G E.

Quoi , Monsieur , vous n'avez point retranché tous vos termes de Chasse , comme on vous l'avoit conseillé ?

L' A U T E U R.

Non pas entièrement, Mademoiselle, il a bien fallu en conserver quelques-uns? qui sont absolument nécessaires au sujet.

Melle. L A M O T T E.

A propos de sujet, je trouve le vôtre bien bizarre.

L' A U T E U R.

Tant mieux, il en sera trouvé plus nouveau. Voulez-vous toujours des Tantes dupées par leurs Nièces, des Amans supplantés par des Rivaux, des Procureurs trompés par leurs Femmes, & des Notaires gagnés pour faire le dénouement? Cela est trop commun, & l'on ne voit que cela dans la plupart des Pièces d'aujourd'hui.

Mr. L E G R A N D.

Monsieur a raison, & si vous m'en croyez, nous jouerons tout-à-l'heure sa Pièce, telle qu'elle est, aussi-bien tout étoit prêt pour la répéter.

Melle. D U F R E S N E.

Quoi, sans l'avoir annoncée ni affichée?

Mr. L E G R A N D

Et qu'importe, nous surprendrons le Public, & nous ne serons pas les premiers Comédiens qui se seront servis de ce stratagème pour prévenir les cabales. Croyez-moi, allons promptement nous habiller.

R ij

Ah ! voilà la frayeur qui me prend , Messieurs , mes chers amis , que j'ai postés dans le Parterre pour applaudir , je me recommande à vous , faites bien votre devoir je vous prie , & avertissez vos voisins à propos aux endroits où il faudra battre des mains.

Fin du Prologue.

LA CHASSE
DU CERF,
COMEDIE-BALLET.



A C T E U R S.

L'A M O U R.

D I A N E.

D O R I S,

A G L A N T E,

S I L V I E,

L U C I N E T T E,

} Nymphes de Diane.

A C T E O N, Prince Thebain.

H I L A C T O R,

C E L I D A N,

} Chasseurs, Amis
d'Actéon.

L I C A S, Valet de Limier.

Z A C O R I N, Domestique d'Actéon.

D R O M O N T, Garde-Chasse de Diane.

L E S O M M E I L & sa suite.

Troupe D E S O N G E S.

Troupe D E N I M P H E S D E D I A N E.

Troupe D E S I L V A I N S.

Troupe D E P I Q U E U R S.

La Scene est dans la Forêt de Gargaphe.



LA CHASSE DU CERF,

COMEDIE-BALLET.



ACTE PREMIER,

*Le Théâtre représente une Forêt , on voit une Montagne
en perspective , au bas de laquelle coule un Ruissseau.*

SCENE PREMIERE.

L' A M O U R *seul.*



Nfin , j'ai pénétré dans la Forêt de
Diane , malgré les ronces & les épi-
nes qui m'en défendoient l'entrée ,
les Sylvains m'ont reçûs à bras ou-
verts , & m'ont tour-à-tour caché dans les troncs
de leurs arbres ; il ne me reste plus qu'à percer

R iijj

le Fort où la Déesse tient ses Nymphes renfermées. Quel plaisir , de me vanger de cette Divinité fière & farouche , qui me décrédite par tout ! Si elle a assez de puissance pour braver mes traits , je trouverai bien le moyen de rendre ses Nymphes sensibles pour les Dieux de ces Forêts. Ils ont imploré mon assistance , & je ne puis leur refuser mon secours , après l'accueil qu'ils m'ont fait. Voici Zacorin , le Valet , ou plutôt le fou d'Actéon , que j'ai déjà rendu éperdûment épris de Lucinette , la plus aimable des Nymphes de Diane : Je veux rendre le maître encore plus amoureux de la Déesse. Oui , je veux qu'Actéon aime Diane. Les rigueurs qu'elle exercera sur lui , le puniront d'avoir de son côté bravé jusqu'ici mon Empire. Enfin , je ne puis faire trop de ravage dans des lieux où l'on a si long-tems méprisé ma puissance.



S C E N E I I.

Z A C O R I N *seul.*

JE ne sçais ce que cela veut dire ; je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit : ce n'est pourtant pas manque de fatigue. Il nous a fallu coucher tous en fin fond de la Forêt , pour requêter à la pointe du jour , le Cerf qu'Actéon manqua hier. Mais l'Aurore commence à paroître , & voici déjà Hilaëtor & Célidan , les amis d'Actéon mon Maître.



S C E N E I I I.

H I L A C T O R , C E L I D A N ,
Z A C O R I N .

H I L A C T O R .

A H ! c'est toi , Zacorin , que fais-tu-là ?

Z A C O R I N .

Je rêve en attendant le réveil.

H I L A C T O R .

N'as-tu point de nouvelles à nous apprendre ?

Z A C O R I N .

Je me suis couché sans souper.

H I L A C T O R .

Cela est assez nouveau en effet. N'as-tu vu encore personne ?

Z A C O R I N .

Non , Seigneur , mais je crois qu'Actéon arrivera bien-tôt. C'est ici le lieu du rendez-vous , & il a promis de s'y rendre des premiers.

H I L A C T O R .

Je voudrais qu'il y fût déjà , car nous ne pouvons nous y prendre de trop bonne heure pour ne pas manquer notre Cerf d'hier.

Je crois qu'il ne nous donnera pas grande peine aujourd'hui. Nous l'avons laissé à deux heures de nuit, & il étoit trop las pour s'être éloigné du lieu où nous l'avons brisé.

H I L A C T O R.

Je n'ai jamais couru d'Animal plus rusé que celui-là. Combien de fois a-t-il fait bondir le change ! Combien de tems s'est-il obstiné à battre l'eau ?

C E L I D A N.

Ce qui nous a le plus nui, c'est ce relais que Policlès a donné mal à propos.

Z A C O R I N.

Dites plutôt cette vieille Prêtresse de Minerve qui a traversé notre chemin. Il n'y a rien qui porte guignon aux Chasseurs comme ces sortes de rencontres.

H I L A C T O R.

Bon ! quels contes !

Z A C O R I N.

C'est la vérité. Nous n'aurions pas été si malheureux, si nous avions rencontré quelque Nymphé de Vénus.

H I L A C T O R.

Tu as là, mon pauvre Zacorin, des superstitions bien ridicules.

Z A C O R I N.

Dites tout ce que vous voudrez, mais j'ai dans

la pensée qu'il fera très difficile de revoir aujourd'hui de ce Cerf-là.

H I L A C T O R.

Et moi, je crois le contraire. Il a trop de fois tenu les abois devant nos Chiens, pour craindre qu'il prenne désormais le change. Nous l'avons pourchassé, rapproché, relancé; & si la nuit ne fût venue.... Mais voici Actéon. Quel trouble paroît sur son visage!

S C E N E I V.

ACTE'ON, HILACTOR, CELIDAN,
ZACORIN, Suite de Piqueurs.

A C T E' O N.

A H! mes chers amis, vous voyez le plus infortuné de tous les mortels; j'ai perdu enfin ma liberté.

H I L A C T O R.

Comment, Seigneur?

A C T E' O N.

Je viens de voir Diane pour la première fois, & cette vûë m'a mis dans le trouble où vous me voyez.

H I L A C T O R.

Vous venez de voir Diane!

Dans ce même moment , elle poursuivoit à la course un Sanglier terrible. L'Animal blessé d'un de ses traits , retournoit sur elle quand elle s'est arrêtée pour le percer d'un second qui l'a mis à mort. J'admirois son intrépidité & son adresse , lorsque détournant sa vûë sur moi , elle m'a lancé un regard plein de grace & de fierté , qui me pénétrant jusqu'au cœur , m'a semblé un trait des plus sensibles. J'en ai tressailli dans le moment , & dans un transport dont je n'étois pas le maître , je courrois à elle avec moins de respect que d'ardeur , quand elle-même a repris sa course avec tant de légèreté , que la plante de ses pieds touchoit à peine la surface des eaux , qu'elle a traversé pour se dérober à ma vûë. J'ai bien-tôt cessé de la voir , mais son image Divine a resté gravée dans mon cœur , & je suis résolu de tout entreprendre pour la retrouver , la mort dût-elle être le prix de ma témérité.

Z A C O R I N.

Touchez-là , Monseigneur , je suis dans le même cas que vous.

H I L A C T O R.

Quoi , misérable , tu oserois aimer aussi Diane ?

Z A C O R I N.

Non pas , de par tous les Diables , je ne suis pas si fou , je me contente d'aimer Lucinette , une

de ses jeunes Nymphes , qui ne court pas si vite qu'elle , a beaucoup près , & que je rencontrai l'autre jour seule. C'est le plus gentil corsage du monde.

A C T E' O N.

Ah ! mon cher Zacorin , tâche de me faire parler à cette petite Nimphe , qu'elle puisse découvrir à Diane ce que je sens pour elle. Je veux de mon côté tâcher de gagner Dromont , son Garde-Chasse : il a été autrefois à mon service , & quoique rustre , il pourroit

H I L A C T O R.

Hé , Seigneur Actéon , abandonnez , croyez-moi , cette entreprise téméraire , songez aux malheurs qui vous en peuvent arriver.

A C T E' O N.

Tout ce que vous me direz ne servira de rien , je suis d'un âge à faire des folies , & non des réflexions.

Z A C O R I N.

C'est bien dit , & je suis résolu d'être aussi fou que mon Maître.

C E L I D A N.

Peut-être que le plaisir que nous donnera aujourd'hui la chasse , vous fera oublier cette rencontre malheureuse.

H I L A C T O R.

C'est bien dit. Il faut donc promptement sépa-

ger nos relais. Célidan , rendez-vous sur le chemin de Platée , entré le lieu où nous redonnâmes le Cerf aux Chiens , & le Pays d'où nous l'avions amené hier. Que Lincée occupe le Val de Mégare , & que Sidon se tienne au fond de la Forêt. Et nous , Seigneur , partons pour aller revoir du Cerf dont on nous a fait rapport , & s'il est véritable , nous irons droit frapper à nos brisées.

S C E N E V.

Z A C O R I N *seul.*

L Aissons-les partir , & tandis qu'ils vont courre leur Cerf , tâchons de requêter Lucinette , je n'ai point d'autre Limier que l'Amour , mais j'espère qu'il me conduira vers le Fort où elle a passé la nuit : En effet , j'y découvre des pinces d'une Nimphe de son âge. Courage , Amour , va outre , velcy , Vault , Vault par les foulées : Mais que vois-je ? C'est Dromont , le Garde-Chasse de Diane , tâchons de l'éviter.



SCENE VI.

ZACORIN, DROMONT.

DROMONT.

Que je suis malheureux ! Il y a trois jours que je cherche ce maudit Singe , qui s'est échapé de la Ménagerie de Diane , & je n'en puis avoir de nouvelles. Mais j'entens remuer quelque chose autour de moi , ne seroit-ce point lui ? Non , c'est Zacorin. Que le diable vous emporte.

ZACORIN.

Pourquoi ?

DROMONT.

Je croyois avoir trouvé notre Singe , & c'est vous.

ZACORIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur , de m'avoir pris pour lui.

DROMONT.

Ne pensez pas railler , il vous ressembloit comme deux goûtes d'eau.

ZACORIN.

C'étoit donc un beau Singe ?

DROMONT.

Il étoit grand comme un âne , mais il n'en étoit pas

pas moins gracieux ; toutes nos Nymphes font au désespoir qu'il soit perdu ; elles lui faisoient mille caresses , il leur faisoit mille singeries ; on ne le nourrisoit que de confitures , & des fruits les plus exquis : & ce chien d'animal s'en est allé sans rien dire.

Z A C O R I N à part.

Ah ! morbleu , ce sera le Singe qu'un de nos gens tua l'autre jour , & dont on a rempli la peau de foin , pour le garder par curiosité.

D R O M O N T.

Hem , que dites vous !

Z A C O R I N.

Je dis que ce Singe-là est un fou , d'avoir quitté une si bonne Auberge , & que si j'avois été à sa place , je me serois estimé trop heureux.

D R O M O N T.

Comme il est défendu à nos Nymphes de regarder les hommes en face , elles étoient du moins consolées , d'avoir auprès d'elles un Animal qui ressembloit à quelqu'un d'eux.

Z A C O R I N.

Comment , il est défendu à vos Filles de regarder les hommes ?

D R O M O N T.

Oui vraiment , & aux hommes de leur parler , sur peine d'être métamorphosées. Et voila déjà de ma connoissance , cinq ou six débaucheurs de Nimp

phes , que notre Maîtresse a changés , les uns en Loups , & les autres en Ours. Et d'où diable venez-vous , pour ignorer cela ?

Z A C O R I N.

Je ne croyois pas qu'il y eût des défenses si rigoureuses. Mais vous qui êtes au service de Diane ?

D R O M O N T.

Oh ! moi , je suis sans conséquence , & Diane sçait que j'ai assez de peine après ses chiens , sans songer à l'Amour. Mais adieu , je poursuis mon chemin , si vous avez quelques nouvelles de notre Singe , je vous prie de m'en donner..

Z A C O R I N.

Je n'y manquerai pas. Mais dites-moi un peu , que font vos Nymphes à présent ?

D R O M O N T.

Bon , elles ne sont pas encore éveillées ; pour Diane , elle a déjà devancé l'Aurore , & il y a plus d'une heure qu'elle chasse. Mais adieu , je n'ai pas le tems de m'amuser davantage , jusqu'au revoir.



S C E N E V I I.

Z A C O R I N *seul.*

Puisque les Nymphes de Diane ne sont pas encore éveillées, tâchons de dormir de notre côté, en attendant le grand jour, cela me guérira peut-être de la migraine qui me tourmente, & j'en serai tantôt plus frais & plus en état de plaire à Lucinette, si le hazard m'offre à ses yeux. Mais comment m'exposer à lui parler, après ce que me vient de dire Dromont ? c'est à quoi nous songerons à notre réveil, dormons toujours, le sommeil porte souvent son conseil, appelions-le à notre secours. Sommeil, doux sommeil, viens répandre sur moi la douceur de tes Pavots. Il n'en fera rien, si quelqu'un n'a la bonté de l'appeller en musique. Depuis un tems la Musique a le privilège d'endormir les gens les plus éveillés. Petits Oyseaux, Musiciens de ces Forêts, mettez je vous prie un moment la tête à la fenêtre, & joignez vos tendres gazouillemens aux doux murmures de ces eaux.

S C E N E V I I I.

C H Œ U R D E S O Y S E A U X ,
L' A M O U R , Z A C O R I N

sur un gazon.

L' A M O U R.

JE triomphe , & j'ai mis Actéon hors de lui-même. Tandis qu'il est plongé dans de mortelles inquiétudes , comme le Sommeil obéit à ma voix , égayons nous ici un moment , en flatant les desirs amoureux de Zacorin , par les songes les plus extravagans , & fortifions de plus en plus l'ardeur qu'il ressent pour Lucinette. C'est un fou qui ne nuira pas aux desseins que j'ai pris de faire enrager aujourd'hui Diane ; d'ailleurs , je me plais souvent à badiner avec les cœurs des plus chétifs mortels. Si je n'inspirois jamais que des ardeurs nobles & sérieuses , je m'ennuyerois moi-même.

L' A M O U R *chante.*

Viens doux Sommeil , appaiser la migraine ,
D'un Chasseur amoureux qui se jette en tes bras ,

Hélas , hélas , hélas ,

Il est si las , si las , si las ,

Qu'à l'endormir tu n'auras pas ,

Tu n'auras pas grand'peine.

S C E N E I X.

LE SOMMEIL & sa fuite , L'AMOUR,
Z A C O R I N endormi.

LE SOMMEIL.

Q Ue tout garde un profond silence,
Vents , cessez de souffler ,
Ruisseaux coulez sans violence ,
Zacarin va ronfler.

RONFLEMENS DES BASSES.

T R I O.

Ronflez sans allarmes ,
Ah ! que le sommeil est doux !
A ses charmes ,
Abandonnez-vous.
Ronflez sans allarmes ,
Ah ! que le sommeil est doux !

LE SOMMEIL.

Rêves bouffons , Comiques songes ,
Accourez , volez en ces lieux.

Par vos agréables menfonges ,
 Rendez Zacorin heureux ,
 Par vos agréables menfonges ,
 Flatez ses desirs amoureux.

ENTRÉE DE SONGES.

UN SONGE.

Zacorin , je suis Lucinette ,
 Je cède enfin à tes soupirs ,
 Si mes faveurs font tes plaisirs ,
 Je les prodigue , je les jette ,
 Au devant de tes desirs.

ENTRÉE

des Songes extravagans.

UN AUTRE SONGE.

Heureux Amant.
 Songe qu'en ce moment ,
 L'Amour te change en chien couchant ,
 Songe qu'en cessant d'être fille ,
 Lucinette devient Perdreau.
 Si le respect te dit , tout-beau.
 L'occasion te dit , pille.

ZACORIN *se réveillant en sursaut , aboye comme un Chien , & le sommeil & sa suite disparaissent.*

Houp , houp ; mais le Perdreau s'est envolé. Hélas ! on dit bien vrai , que tous Songes sont mensonges. Je pensois aller gober Lucinette , & je n'ai pris que du vent. Mais il me vient une bonne idée pour m'introduire auprès de Lucinette , sans être reconnu de personne. Courage Zacorin , c'est l'Amour qui t'inspire , il ne t'abandonnera pas dans ce que tu vas entreprendre.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

S C E N E I.

D R O M O N T *seul.*

C'Est ici que Diane va rassembler toutes ses Nymphes , & elle m'a chargé d'en écarter les Silvains , les Faunes & les Satyres , s'il en tomboit quelqu'un entre leurs pattes , autant de gobé. Ils vous l'enléveroient aussi-tôt dans la Forêt de Vénus , qui est tout proche d'ici , & puis allez les chercher-là. Si-tôt que la Rivière est passée , c'est un lieu de franchise. Mais , que vois-je ? le Prince Actéon ? je le croyois à la Chasse.



SCENE

S C E N E II.

A C T E' O N , D R O M O N T.

A C T E' O N.

A H ! mon cher Dromont , que j'ai de joye de te rencontrer.

D R O M O N T.

Monseigneur , c'est bien de l'honneur pour moi.

A C T E' O N.

Tu sçais que je t'ai toujours aimé.

D R O M O N T.

Oh , par de-là mes mérites , Monseigneur ! il me souvient que du tems que j'avois l'honneur de vous appartenir , j'étois comme le poisson dans l'eau.

A C T E' O N.

Tu n'as rien perdu en entrant au service de Diane.

D R O M O N T.

Cela est vrai , je suis dans une assez bonne condition , cependant il m'en ennuye , & j'avois beaucoup plus de liberté quand j'étois auprès de vous. Toutes ces Nimphes me font tous les jours mille niches , elles me viennent sans cesse agacer. Oh ! ne me parlez point du service des femmes.

A C T E' O N.

Compte-tu pour rien , d'être auprès d'une si

Tome IV.

T

charmante Maîtresse ? tu la vois tous les jours ,
tu lui parle , tu la fers.

D R O M O N T.

Et comptez-vous pour rien d'avoir la garde de
toutes ses Filles ?

A C T E O N.

Si tu voulois m'être favorable , mon cher Dro-
mont , je changerois bientôt ta condition en une
fortune des plus considérables.

D R O M O N T.

Cela me viendrait bien à point. Et en quoi pou-
rais-je vous être utile ?

A C T E' O N.

J'aime , j'adore Diane , & si tu voulois lui par-
ler de mon amour

D R O M O N T.

Vous aimez Diane ? Ah vous voilà bien tombé !
Et d'où diantre vous est venu cet amour-là ? vous
qui condamnerez tant autrefois les amoureux ?

A C T E' O N.

Je viens de voir cette Déesse pour la première
fois , je me suis senti blessé d'un trait si terrible ,
que je n'en guérirai jamais.

D R O M O N T.

Il y avoit long-tems que l'Amour vous gardoit
ce coup-là. Ma foi , je vous plains , car Diane ne
veut pas qu'on parle de tendresse à la moindre de
ses Nymphes , ce seroit bien pis si on lui en parloit.

A C T E O N.

Que sçais-tu ? souvent on blâme dans les autres ce qu'on passe aisément à soi-même ; & feroit-elle la première Déesse qui auroit écouté les soupirs d'un mortel ?

D R O M O N T.

Celle-là est faite tout à rebours des autres. Elle se fâche d'un rien , & quand elle est offensée , il n'y a point de Déesse plus vindicative.

A C T E O N.

Ne lui parle de mon amour qu'en passant , & sans lui dire que je te l'aye déclaré , fais lui seulement connoître que tu le soupçonnes.

D R O M O N T.

Allons , je veux bien m'exposer à tout pour vous plaire ; mais il faudra que j'employe bien de l'esprit pour en venir à bout.

A C T E O N.

Songe que mon bonheur , mon repos & ma vie sont entre tes mains.

D R O M O N T.

J'aurai soin de tout cela , allez rejoindre votre Troupe , comme si de rien n'étoit , & ne paroissez point ici , j'irai tantôt vous rendre compte de ce que j'aurai fait.



SCENE III.

DROMONT *seul.*

V Oilà une bonne chienne de commission dont je me charge-là. Après tout , le pauvre Actéon est un bon Prince , ce n'est pas sa faute s'il a le cœur tendre ; mais d'un autre côté , notre Déesse l'a dur comme un rocher. La voici avec une partie de ses Nymphes , attendons qu'elle soit seule pour lui parler.



S C E N E I V.

DIANE , DORIS , AGLANTE ,
SILVIE , LUCINETTE.

D I A N E.

Venez , chères Compagnes de Diane , retirons-nous sous ce feuillage épais , Actéon & sa troupe chassent dans cette Forêt , & nous devons éviter leurs regards profanes.

D O R I S.

En vérité , Déesse , il y a trop de cruauté à vous de cacher ainsi sans cesse vos appas ; de quoi vous sert cette beauté , capable de ravir les mortels & les Dieux , si vous n'en faites aucun usage ?

D I A N E.

Je laisse à la coquette Vénus , l'ambition de plaire : cette Déesse pour s'être renduë trop familière , ne s'est attirée que des vœux sans respects , & des offrandes méprisables ; on l'aime , sans l'estimer. Mais moi , j'ai cet avantage , que sans me voir on me désire , on me respecte autant qu'on me redoute , & c'est ce que je demande.

D O R I S.

Ah ! Déesse , si j'osois parler , j'aurois bien des choses à vous dire là-dessus !

T iij

D I A N E.

Parle , ma chère Doris , tu sçais que tes discours n'ont jamais pû m'offenser ; tu t'exprimes avec tant de naïveté & d'enjouement , que tu me peux dire librement toutes mes vérités.

D O R I S.

Hé bien , je vous soutiens donc que c'est la plus grande injustice du monde , que de se cacher quand on est belle.

D I A N E.

Pourquoi ?

D O R I S.

C'est que notre beauté n'est pas un bien qui nous appartienne ; le Destin ne l'a pas fait pour nous , elle est faite pour le plaisir de ceux qui ont des yeux pour la regarder.

D I A N E.

Quoi ! mes appas ne sont pas à moi ?

D O R I S.

Non certainement ; c'est le bien d'autrui ! vous n'êtes pour ainsi dire , que gardienne de votre beauté ; tous les yeux du monde ont sur elle des droits , & c'est leur dérober leur bien , que de les priver du plaisir d'une si charmante vûë.

D I A N E.

Je crois faire grace aux profanes , de prévenir les criminels desirs , & les coupables feux que mes attraits pourroient allumer dans leur ame , & que

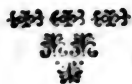
je me verrois obligée de punir , comme j'ai déjà fait tant de fois.

D O R I S.

Mais , seroit-ce une si grande offense que d'oser vous aimer ?

D I A N E.

On aime rarement sans espoir , & cet espoir seroit un manque de respect à ma Divinité , qui attireroit bien-tôt tous les traits de ma vengeance sur le téméraire qui oseroit se flater Mais finissons ce discours , & ne parlons jamais de l'Amour que pour le détester. Voici l'heure où le Peuple s'assemble dans mon Temple pour m'offrir ses vœux , je vais invisible recevoir ses offrandes , & respirer un moment l'encens qu'on fait brûler sur mes Autels. Pendant ce tems , aimables Nymphes , allez rassembler vos Compagnes , & livrez-vous à d'innocens plaisirs , exprimez dans vos jeux & vos chansons , toute l'horreur que l'Amour vous inspire ; je promets à mon retour un Arc & un Carquois des plus galans à celle de vous qui en aura dit le plus de mal.



SCENE V.

DORIS , AGLANTE , SILVIE ,
LUCINETTE.

AGLANTE.

L Ivrez-vous à d'innocens plaisirs. Cela est bien aisé à dire ; mais la Déesse est si sévère, qu'elle trouve du crime à presque tout.

LUCINETTE.

Hélas ! je n'en goûte plus , depuis que nous avons perdu notre Singe.

SILVIE.

Ah ! Lucinette , qu'allez-vous rappeler à notre mémoire ! Ne m'en parlez point , sa perte m'a été aussi sensible qu'à vous.

AGLANTE.

Pour moi , je le regretterai toute ma vie.

DORIS.

Consolez - vous , mes chères Sœurs , le Garde-Chasse a mis des pièges par toute la Forêt , nous en attraperons bientôt quelqu'autre.

LUCINETTE.

Il ne fera pas aprivoisé comme Magotin.

AGLANTE.

Oui , il nous amènera peut-être quelque Singe

mal-faisant , qui nous mordra en feignant de nous caresser.

D O R I S.

Diane a bien eu le pouvoir de rendre dans un moment Magotin sage & docile ; s'il en tombe quelqu'autre dans les filets , elle lui imprimera le même respect qu'avoit le premier ; rien n'est impossible à notre Déesse. Mais que vois-je au haut de cet arbre ?

S C E N E V I.

D O R I S , A G L A N T E , S I L V I E ,
L U C I N E T T E , Z A C O R I N
en Singe.

L U C I N E T T E.

A H ! ma Sœur , je crois que c'est notre Singe
S I L V I E.

Si ce n'est pas lui , il lui ressemble tout-à-fait.

L U C I N E T T E.

Ah ! ma Sœur , c'est lui-même.

D O R I S.

Voyons de plus près. Magotin , Magotin ? Il est encore tout éfarouché.

Venez , mon fils , venez. Ah ! ma Sœur , ce n'est pas lui , il vous fait la grimace.

S I L V I E.

C'est qu'il ne vous connoît pas comme moi. Vous allez voir. Magotin , Magotin ?

L U C I N E T T E.

Bon , vous l'avez fait fuir. Nous voilà bien chanseuses ; que ne me laissez-vous l'appeller ? il connoît mieux ma voix que celle de personne. Il revient , ne dites mot , & laissez-moi faire. Petit , petit , petit , descendez , mon ami , descendez , on ne veut point vous faire de mal , c'est Lucinette qui vous appelle. Hé bien , que vous avoiez dit ? Ne le voila-t-il pas qui descend ? Bons Dieux que de caresses !

S I L V I E.

Ah ! l'aimable animal !

L U C I N E T T E.

Je vais lui donner du bonbon. Allons , baissez la main.

A G L A N T E.

Il n'a rien oublié de ses fingeries.

D O R I S.

Allons , dansez , sautez pour Diane , sautez pour moi , pour Aglante , pour Silvie , pour Lucinette.

S I L V I E.

Ah ! je suis jalouse , il faut mieux pour Lucienne.

D O R I S.

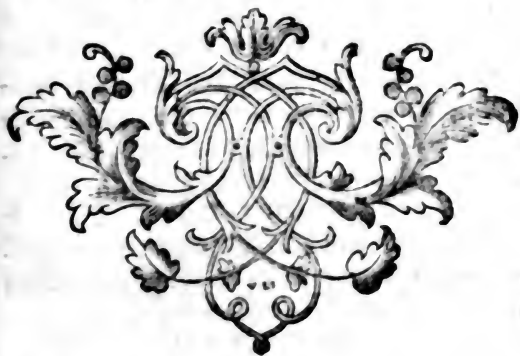
Sautez pour les vieilles Nymphes , pour les vieilles Nymphes.

(*Le Singe refuse de sauter.*)

A G L A N T E.

Il n'en fera rien , & il commence même à se fâcher ; Si vous m'en croyez , mes Sœurs , nous lui remettrons sa chaîne Au secours.

(*Toutes les Nymphes ensemble , crient & s'enjuyent ; voyant le Singe en fureur.*)



S C E N E V I I.

LUCINETTE , ZACORIN
en Singe.

LUCINETTE.

Pour moi , je ne le crains point , il ne m'a jamais fait de mal. Venez , venez , mon ami , je ne veux point vous enchaîner , moi.

ZACORIN.

Ah ! charmante Lucinette !

LUCINETTE.

Ah !

ZACORIN.

Ne vous effrayez pas , Nimphe adorable , & ne fuyez point un Veneur malheureux , qui loin de vouloir vous donner la Chasse , vient se jeter lui-même à corps perdu dans vos filets.

LUCINETTE.

Où suis-je ? qu'entens-je ? ah je n'en puis revenir ! que dois-je penser de ce que je vois ? Diane auroit-elle donné la parole à notre Singe ?

ZACORIN.

Je ne suis point un Singe , belle Lucinette , je suis le plus tendre , le plus passionné de tous les hommes.

LUCINETTE.

Comment, vous êtes un homme? Ah je dois vous fuir.

ZACORIN.

Hé de grace, restez encore un moment.

LUCINETTE.

Pourquoi donc? que me voulez-vous?

ZACORIN.

Vous faire entendre le son de mes soupirs amoureux.

LUCINETTE.

Quoi? c'est de l'Amour que vous voulez me parler? On m'en a toujours fait un portrait horrible, & je vous avouerai franchement que c'est ce qui me donne quelquefois la curiosité de le connoître. Si l'on ne m'en avoit jamais parlé, peut-être n'y aurois-je jamais songé. Mais, où trouve-t-on ce petit animal-là? je voudrois bien le voir une fois dans ma vie.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à me regarder, vous le verrez peint sur mon visage. Mais plutôt il faudroit pénétrer jusqu'au fond de mon cœur, vous verriez....

LUCINETTE.

Paix, ne parlez plus, voilà notre Garde-Chasse, & vous seriez perdu s'il vous reconnoissoit.

ZACORIN.

Ah! je suis mort! où fuir?

S C E N E V I I I.

LUCINETTE , ZACORIN
en Singe , DROMONT ,
deux Bouviers.

D R O M O N T .

N Os Nimphes m'ont averti que le Singe
Mais le voici , prenons bien garde qu'il ne
nous échape. Ah ! ah ! Monsieur le drôle , nous
vous tenons pour le coup. Oh , vous avez beau
faire , nous vous allons garder de si près , que vous
ne vous échaperez plus à l'avenir.

(*Dromont lui remet sa chaîne , il saute sur les pattes.*)

L U C I N E T T E .

Ah ! Dromont , ne lui faites point de mal.

D R O M O N T .

Oh ! vous ne connoissez-pas ces animaux-là , ils
veulent être battus.

L U C I N E T T E .

C'est moi qui vous en prie , ne lui faites rien.

D R O M O N T .

Je le veux bien , mais si dans la fuite vous en
êtes mordue , ne vous en prenez qu'à vous même ;
allez promptement rejoindre vos Compagnes qui
sont en peine de vous.

LUCINETTE *en s'en allant.*

Ah que je tremble pour ce pauvre malheureux !

D R O M O N T.

En vous remerciant , mes amis , maintenant que j'ai retrouvé notre Singe , je n'ai plus besoin de vous.

S C E N E I X.

D R O M O N T , Z A C O R I N
en Singe.

D R O M O N T.

O H ça , Monsieur Magotin , maintenant que nous sommes seuls , il faut que je vous étrille de la bonne sorte . pour la peine que vous m'avez donné depuis trois jours à vous chercher , je ne crains pas que vous vous en plaigniez. Quoi vous voulez vous enfuir encore une fois ! allons ici , oui , oui , tout cela est bel & bon , nous sçavons bien que quand vous êtes enchaîné , vous êtes souple comme un gand.

(*Il s'échape , & veut monter sur l'arbre.*)

Z A C O R I N.

Hélas ! mon cher Dromont.

(*Il se jette à genoux.*)

Miséricorde ! un Singe qui parle , au secours , à moi.

Z A C O R I N.

Hé , ne faites point de bruit , & reconnoissez sous les traits de votre Singe , l'infortuné Zacorin.

D R O M O N T.

Zacorin !

Z A C O R I N.

C'est lui-même. Par malheur , votre Singe ayant été tué il y a quelques jours par des Chasseurs qui ne le connoissoient point , je me suis revêtu de sa peau.

D R O M O N T.

Fort-bien , pour venir chasser sur nos Terres , & tâcher de nous détourner quelque'une de nos Nymphes , en les amusant par vos singeries ?

Z A C O R I N.

Hélas , brave & généreux Dromont , ne me perdez pas , je vous avouerai franchement que je suis amoureux malgré moi de la belle Lucinette , & que j'ai cru devoir tout hazarder pour lui déclarer mon amour.

D R O M O N T.

Vous êtes encore un plaissant magot. Hé parbleu , si nos Nymphes vouloient qu'on les pourchassât d'amour , il y a ici d'aussi bons Chasseurs que vous , afin que vous l'entendiez.

ZACORIN.

Je le crois , mon cher Dromont , quand ce ne seroit que vous , j'ai toujours admiré votre adresse , votre bonne mine.

D R O M O N T.

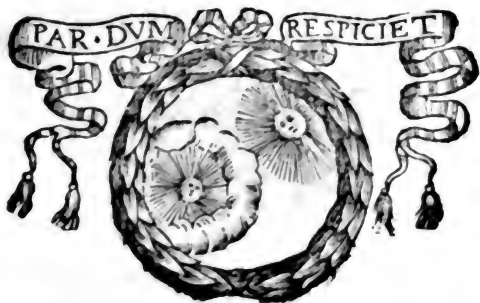
Vous faites encore le railleur ? oh parbleu , je veux vous mener tout-à-l'heure à Diane dans cet équipage.

Z A C O R I N.

Oh parbleu vous n'en ferez rien , & nous verrons qui sera le plus fort.

D R O M O N T *se bat avec Zacorin.*

- A moi , Licarlis , Rustaut , Clabaut , Agrette.
(*Zacorin les renverse tous par terre , & s'échape.*)



SCENE X.

DROMONT *seul*, se relevant de
sa chute.

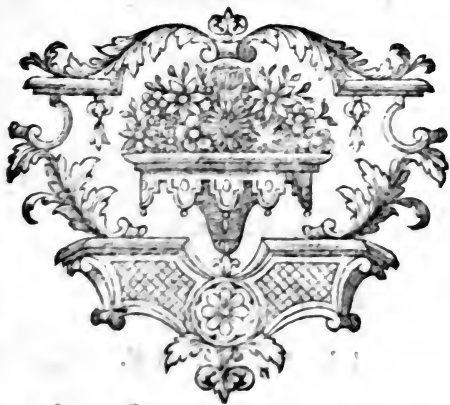
A H ! le coquin me le payera. Mais voici nos
Nymphes qui s'avancent , elles viennent ici
s'exercer à leur ordinaire , à la musique & à la
danse , notre Déesse en est aussi entêtée que de
la Chasse. Eloignons nous. Sitôt qu'elle sera de re-
tour de son Temple , je saisirai un moment favo-
rable pour m'acquitter de la commission dont Ac-
téon m'a chargé.



S C E N E X I.

D O R I S *seul.*

Venez, mes Sœurs, il est tems d'exécuter les ordres de la Déesse; commençons nos danses & nos chants, & voyons qui de nous pourra le plus donner d'horreur de l'Amour.



DIVERTISSEMENT.
ENTRÉE DE NIMPHE.

I. N I M P H E.

L'Amour n'en veut qu'à notre honneur ,
 Soyons toujours en crainte
 D'entrer dans son enceinte ,
 Evitons ce cruel Chasseur.

Jusqu'à notre défaite ,
 A cors & cris , il nous poursuit ,
 Mais la chasse faite ,
 Notre cœur aux abois réduit ,
 Souvent il s'en rit ,
 Et sonne aussi-tôt la retraite.

E N T R É E.

I I. N I M P H E.

En vain mon cœur vers la tendresse panche ,
 Je ne veux point jouer avec l'Amour ,
 Quand on y perd , on y perd sans retour ,
 Quand on y gagne , il prend bien sa revanche.

S Y M P H O N I E

douce & agréable.

L'Amour arrive avec les Silvains.

I. S I L V A I N.

Sans le connoître ,
 Jeunes cœurs , voulez-vous toujours
 Mépriser le Dieu des Amours ?
 Quand vos apas qui le font naître
 Du tems auront suivi le cours ,
 Vous vous repentirez peut-être
 D'avoir passé vos plus beaux jours
 Sans le connoître.

ENTRÉE DE L'AMOUR
 & des Silvains.

D E U X N I M P H E S.

D U O.

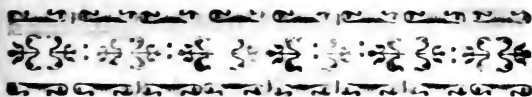
Quelle invisible flâme ,
 Quels traits sensibles & perçans
 Ont pénétré mon ame !
 Quels sont les transports que je sens !

Je languis , je soupire ,
Je crains , je forme des desirs ,
Amour , si c'est là le martyre
Que l'on souffre dans ton Empire ,
Quels doivent être tes plaisirs ?

*ENTRÉE DE SILVAINS
& de Nymphes.*

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

DIANE *seule.*

Quel désordre est ceci ? que s'est-il donc passé dans mon absence ? que sont devenues mes Nymphes ? Je croyois les trouver toutes rassemblées dans cet endroit , & je n'en trouve pas une !
 Hola , Dromont , n'y a-t-il rien de nouveau ?



SCENE II.

DIANE, DROMONT.

DROMONT.

JE ne sçache rien , Madame , sinon que l'on avoit rattrapé votre Singe.

DIANE.

Hé bien ?

DROMONT.

Hé bien , il s'est échapé une seconde fois , mais il n'y a pas grand mal , car il étoit devenu si méchant , qu'il a tantôt éfarouché toutes nos Filles.

DIANE.

C'est donc pour cela qu'il n'en paroît pas une ; mais j'espère que ma présence les rassurera. N'y a-t-il rien autre chose ?

DROMONT.

Ah ! Déesse , il est arrivé un grand malheur , & j'ai vû un pauvre Chasseur dans un triste état.

DIANE.

Comment ! quel Chasseur ?

DROMONT.

Le Prince Actéon , Madame.

DIANE.

D I A N E.

Je l'ai tantôt rencontré. Que lui seroit-il arrivé depuis ce tems-là ?

D R O M O N T.

C'est de ce tems-là tout justement qu'il a été blessé mortellement.

D I A N E.

Et qui l'a blessé ?

D R O M O N T.

Un Animal bien dangereux , Madame.

D I A N E.

Et qui encore ? un Sanglier ? un Ours ? un Tigre ?

D R O M O N T.

Pis que tout cela , Madame. L'Amour.

D I A N E.

Et d'où seroit parti cet Amour ?

D R O M O N T.

De vos Terres , Madame.

D I A N E.

Tu te trompes , mon ami , ce monstre-là n'habite point nos Forêts.

D R O M O N T.

Cependant

D I A N E.

Cependant , tu voudrois me faire entendre que quelqu'un de mes Nymphes lui auroit donné dans la vuë.

*Tome IV.***X**

Oh non , Madame , je vous assure.

D I A N E,

Un Mortel , quel qu'il fût , qui oseroit lever les yeux sur elles en feroit puni sévèrement.

D R O M O N T.

La peste , le Prince Actéon n'est pas si impoli que cela , il connoît trop le mérite d'une Déesse comme vous , pour

D I A N E,

Cela suffit , lorsqu'il n'aime aucune de mes Nymphes , il peut aimer qui bon lui semblera , je ne m'y oppose pas , je ne puis que le plaindre.

D R O M O N T.

Ah ! Déesse , c'est trop de bonté que vous avez pour lui.

D I A N E,

De quoi ?

D R O M O N T.

De lui donner la permission d'aimer qui il voudra hors vos Nymphes.

D I A N E.

Pourquoi ?

D R O M O N T.

C'est que c'est vous-même qu'il aime.

D I A N E.

Qu'entens-je ! Ah quelle insolence ! quelle témérité !

D R O M O N T.

Hé ! mais il me semble

D I A N E.

Tai-toi malheureux , tu es bien hardi , de me tenir de pareils discours : ne sçais-tu pas le respect qu'on doit à Diane ?

D R O M O N T.

Je vous demande pardon , grande Déesse , je croyois bien faire. Vous m'avez donné ordre de vous avertir de tout ce qui se passeroit dans vos Forêts , & je m'acquie de ma charge.

D I A N E.

Le téméraire Actéon ose aimer Diane , quand tous les Dieux n'osent lever les yeux sur elle !

D R O M O N T.

C'est aussi ce que je lui ai dit.

D I A N E.

Comment ? c'est donc lui qui l'envoye ?

D R O M O N T.

Non pas autrement , mais

D I A N E.

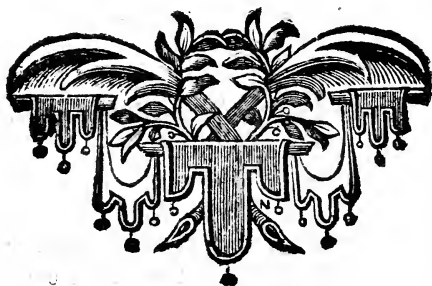
Quoiqu'il en soit , va trouver ce Prince audacieux , & lui dis , que si j'entens jamais parler de son amour , il apprendra jusqu'où peut aller le couroux de Diane offensée.



SCENE III.

DROMONT *seul.*

JE m'étois douté que les choses iroient comme cela , & je suis encore bien heureux de m'en être tiré à si bon marché. Mais voici Zacorin , & je veux me vanger de l'affaire de tantôt , je ne ferai pas fâché qu'il soit un peu puni de l'effronterie qu'il a d'aimer Lucinette,



SCENE IV.

D R O M O N T, Z A C O R I N.

Z A C O R I N.

HE' bien , mon cher Dromont ? êtes-vous encore fâché contre moi ?

D R O M O N T.

Tout au contraire , & je viens de déclarer tout net à Diane , l'amour d'Actéon pour elle , comme il m'en avoit prié.

Z A C O R I N.

Hé bien ?

D R O M O N T.

Hé bien , son affaire est faite.

Z A C O R I N.

Ah ! quel bonheur ! vous deviez bien aussi parler de la mienne.

D R O M O N T.

C'est aussi ce que je n'ai pas manqué de faire , & je crois qu'elle ira à peu près de même.

Z A C O R I N.

Seroit-il possible ?

D R O M O N T.

Bon , cela pouvoit-il aller autrement ? mais je

n'ai pas le tems de vous en dire davantage , il faut que j'aille au plutôt trouver Actéon de la part de Diane.

Z A C O R I N.

Mais du moins apprenez-moi

D R O M O N T.

Je n'ai rien à vous apprendre , vous n'avez qu'à vous présenter , vous serez reçu à merveille , & vous allez trouver la Demoiselle de la meilleure humeur du monde.

S C E N E V.

Z A C O R I N *seul.*

OUe Diable ! on disoit Diane si fière & si ridicule ! je sçavois bien moi , que l'Amour n'offensoit jamais les Belles ; il n'y a que manière de s'y prendre. Mais voici la Déesse , & Lucinette est heureusement avec elle ; je suis si troublé que je n'ai pas la force de parler , éloignons-nous un peu pour reprendre courage.



S C E N E V I.

DIANE, DORIS, LUCINETTE.

D I A N E.

A H ! que m'apprenez-vous ? Quoi l'Amour a pénétré jusqu'ici ? il m'a enlevé les plus belles de mes Nimpes ? il les a rendu sensibles pour les Dieux de cette Forêt ? tout a deserté de ces lieux , pour aller grossir la Cour de Vénus. Ah ! je suis dans une telle fureur que je ne me connois plus , & je ne respire que la vengeance. Mais sur qui me vanger ? Si je me plains à Jupiter , il ne m'écouterà pas. Condamnera-t-il l'Amour dont il implore lui-même tous les jours l'assistance ?

D O R I S.

Déesse , si nous osions

D I A N E.

Non , non , abandonnons plutôt toutes ces ingrates Nimpes à leur mauvais sort ; l'Amour qui les a soustraites à mes loix , servira le premier dans la suite à me vanger de leur perfidie ; il m'en reste encore assez pour me dédommager de celles qui m'ont abandonnée ; & quand je n'aurois que Doris & Lucinette , qui ont si généreusement repoussé les traits de l'Amour , c'en seroit assez pour

me consoler de tous les chagrins que j'ai effuyé dans ce jour.

(Elle les embrasse.)

SCENE VII.

DIANE, DORIS, LUCINETTE,
Z A C O R I N.

Z A C O R I N.

LA Déesse embrasse Lucinette ; voici justement le tems de me présenter. Grande Déesse , je viens vous rendre grace de toutes vos bontés.

D I A N E.

Que vois-je ? Quel mortel ose s'approcher d'ici ? Quel es-tu.

Z A C O R I N.

Je suis Zacorin , Madame , un des Chasseurs de la fuite d'Actéon.

D I A N E.

D'Actéon ! Viens-tu encore m'entretenir de son amour ?

Z A C O R I N.

Non , Madame , je ne suis ici que pour mon compte , vous sçavez que j'adore Lucinette , je crois qu'elle ne me hait pas , & je viens vous re-

mercier de la bonté que vous avez d'approuver notre amour.

D I A N E.

Que veut dire ceci ? Se moque-t-on de Diane ? Quoi ! je n'entendrai parler ici que d'amour ? Le Maître ose s'attaquer à moi , & ses gens à mes Compagnes ! Et où est donc le respect qu'on doit à une Déesse à qui tout l'Univers ne doit songer qu'en tremblant ?

Z A C O R I N.

Bas. Que Diable veut dire ceci ? *Haut.* Madame , quand vous aurez une Nimphe de moins , c'est pour vous une bagatelle.

D I A N E.

Quoi ! téméraire , audacieux , tu es assez hardi

Z A C O R I N.

Moi , téméraire , moi , audacieux , moi , hardi je vous assure , Madame , que ce sont des noms qui ne me sont pas dûs , & que vous n'avez jamais chassé de lièvre plus poltron que moi.

D I A N E.

Ah ! traître , il faut que le plus affreux trépas

D O R I S.

Hé ! Madame , c'est le fou du Prince Actéon , il seroit honteux à une grande Déesse , de tremper ses traits dans un sang si abjet.

Cela est vrai , Madame , je ne mérite pas de mourir de votre main.

D O R I S.

Bornez votre vengeance à le métamorphoser comme vous avez fait tant d'autres.

D I A N E.

Quelle figure faire prendre à ce malheureux-là , qui soit au dessous de la fienne ?

L U C I N E T T E.

Hé , Déesse , ayez assez de bonté pour lui , pour souffrir qu'il en ait le choix.

D I A N E.

J'y consens.

Z A C O R I N.

Hé bien , s'il en faut passer par-là , je vous prie , Madame , de me métamorphoser en joli Epagneul , pour avoir le plaisir de caresser sans cesse Lucinette.

D O R I S.

Quoi ! malheureux , tu n'es pas encore guéri de ton amour ? Hé , Madame , je vous demande grâce toute entière pour ce misérable.

L U C I N E T T E.

Je joins mes prieres à celles de Doris.

D I A N E.

Va , malheureux , retire-toi , tu es redevable à ta bassesse qui te dérobe à ma vengeance ; mais sur tout , garde-toi de paroître jamais devant moi.

D U C E R F. 251
Z A C O R I N.

Hé ! Madame la Déesse , je vous le promets , & j'en jure

D O R I S.

On n'a pas besoin ici de tes sermens. Mais , Déesse , maintenant que le Soleil votre Frere a diminué l'ardeur de ses rayons , ne voulez - vous pas pour vous délasser des fatigues de la journée , aller à votre ordinaire goûter les douceurs du bain dans la claire fontaine qui coule au bas de cette roche , & dont ces bois touffus ferment l'accès ?

D I A N E.

Oui , c'est mon dessein , & je vais vous y attendre , prenez soin de rassembler tout ce qui me reste de fidèles Compagnes pour les y mener avec vous.

Z A C O R I N.

Mesdames , si vous souhaitez , j'irai garder vos habits.

D O R I S.

Quoi tu n'es pas encore loin d'ici ; suis , profane , & ne paroïs jamais dans ces lieux.



S C E N E V I I I.

Z A C O R I N *seul.*

ELles ont beau dire , je ne pourrai m'empêcher d'y revenir toujours. Ah ! pauvre Zacorin ! Après tout , je suis bienheureux de ne m'être trouvé qu'un chétif mortel. Souvent les petits se sauvent, où les grands laissent leur peau. Mais voici Actéon , que diantre vient-il faire encore ici ?

S C E N E I X.

A C T E' O N , Z A C O R I N.

A C T E' O N.

MAlgré tout ce que vient de me dire Dromont , mon amour est trop violent pour le contraindre ; & tandis que nos Chasseurs font le tour de la montagne pour revoir du Cerf qu'ils poursuivent , je viens chercher ici Diane , lui déclarer moi-même tout ce que je sens pour elle , dussai-je m'exposer à tous les traits de sa vengeance. Mais que fait ici Zacorin ?

Paix.

A C T E' O N,

Comment ?

Z A C O R I N.

Chut.

A C T E' O N.

Explique-toi.

Z A C O R I N.

N'avancez pas plus loin , si vous ne voulez être
changé en grenouille.

A C T E' O N.

Je crois que ce maraut extravague , que veux-
tu dire ?

Z A C O R I N.

Je veux dire que Diane est à deux pas d'ici avec
ses Nymphes.

A C T E' O N.

Quoi tu viens de voir Diane ? Ah , trop heu-
reux mortel !

Z A C O R I N.

Je voudrois bien ne l'avoir pas vû , car elle m'a
donné une terrible frayeur.

A C T E' O N.

Ah ! il faut absolument que tu me conduises où
elle est.

Z A C O R I N.

Non , Seigneur , j'ai promis de ne me plus pré-
senter devant elle.

Mais du moins , dis-moi où elle peut être , je veux absolument la voir.

Z A C O R I N.

Puisque vous le voulez absolument , vous n'avez qu'à remonter le long de ce ruisseau , vous la trouverez qui se baigne avec ses Nymphes dans la fontaine qui coule au bas de ce rocher ; mais je vous avertis qu'il vous en arrivera malheur.

A C T E' O N.

Quoiqu'il puisse m'en arriver , mon amour & ma curiosité l'emporte sur tous les périls qui pourroient suivre une entreprise aussi téméraire. Et quel malheur puis-je craindre qui soit au-dessus du bonheur que le hazard me présente ?

S C E N E X.

Z A C O R I N *seul.*

Que diable va-t-il là tenter ? Je tremble ! & Diane va exercer sur lui une vengeance des plus terribles. Avec quelle rigueur elle m'a refusé ma chere Lucinette ! je serai long-tems à guérir de mon amour , & cette aimable Nimphe sera toujours gravée dans mon cœur. Malheureux Zacorin , tu n'oserois plus désormais regarder en face

cet objet si charmant ! si tu la vois , ce ne sera qu'en dormant. En dormant ! quelle cruelle extrémité , d'être obligé de fermer les yeux pour voir sa maîtresse ! Mais Actéon est long-tems , je souhaite pour lui qu'il ait pris un autre chemin que celui que je lui ai enseigné , & que Diane
(*Les Nymphes de Diane crient derrière le Théâtre.*)
Haye.

Z A C O R I N.

Ah ma foi pour le coup il a trouvé le nid.

D I A N E *derrière le Théâtre*

Apprens , mortel audacieux ,

Comme on punit les curieux.

Z A C O R I N.

Ah , mon 'pauvre Maître est assurément payé de sa curiosité ! je crains bien que la Déesse n'éten-
de sa vengeance jusques sur moi , pour lui avoir enseigné. Mais que vois-je ?

*

S C E N E X I.

ACTE'ON , un bois de Cerf sur la tête ,
Z A C O R I N.

A C T E' O N.

A H ! mon cher Zacorin , je suis tout hors de moi. Non , jamais rien de si beau ne s'est offert à mes yeux. Que la Déesse me punisse par les plus cruels tourmens , il n'est point de peine si grande qui égale le ravissement où je suis. Ah ! si tu sçavois ce que je viens de voir

Z A C O R I N.

Ah ! si vous sçaviez ce que je vois ?

A C T E' O N.

Que vois-tu ? quelques gouttes d'eau que dans son dépit la Déesse m'a jetté au visage ; mon cerveau en a été un peu troublé dans le moment , mais ce n'est rien.

Z A C O R I N.

Et non dà , il y a bien des gens qui traitent cela de bagatelle : mirez-vous , s'il vous plaît , dans ce clair ruisseau.

A C T E' O N *se regardant dans le ruisseau.*

Ah ! que vois-je , malheureux ! mais je sens mon
visage

visage s'allonger , je sens mes bras s'étendre , mes pieds se rétrécissent , une frayeur s'empare de mon ame. Que dis-je ? je me trouve plus léger que de coutûme , & il me prend une envie de courir & de fuir , à laquelle je ne puis résister.

Z A C O R I N *parlant dans l'aîle.*

Et où allez-vous donc , Seigneur ? avez - vous perdu l'esprit ? Mais le voilà métamorphosé tout-à-fait , il a pris la même forme du Cerf que nous courrons , & voilà nos Piqueurs qui l'apperçoivent.

(*Le Cors sonne la vûë du Cerf.*)

Z A C O R I N.

Ah ! que vois-je , voilà bien pis , on lui donne la vieille Meute.

C H Œ U R D E P I Q U E U R S

derrière le Théâtre.

Tayaut , Tayaut , Tayaut ,
Princesse , Tigresse ,
Rapidaut , Rafinaut ,
Vitesse , Souplesse ,
Murmuraut , Fanfaraut ,
Tayaut , Tayaut , Tayaut.

Z A C O R I N *criant derrière le Théâtre.*

Ah malheureux ! Voilà ses chiens qui le pour-
Tome IV. Y

suivent de plus belle , haye , haye , ce n'est pas là le Cerf de Meute , Hourvari , Hourvari à moitié haut.

(*Le Cors continue à sonner.*)

A C T E' O N *en Cerf, traverse le Théâtre.*

Z A C O R I N *tombe à genoux devant lui , le Cerf*

& les chiens lui passent sur le corps.

Ah , mon cher Maître ! (*Aux Piqueurs.*) Hé , Messieurs , arrêtez-vous donc , & écoutez-moi.

C H Œ U R D E C H A S S E U R S.

derrière le Théâtre.

Tayaut , Tayaut , Tauyaut ,

Que l'on sonne ,

Que l'on donne ,

Comme il faut.

Tayaut , Tayaut , Tayaut.

A C T E' O N *en Cerf revient sur le Théâtre avec tous les chiens.*

Z A C O R I N *courrant après les Piqueurs.*

Ah , voilà bien-tôt mon Maître aux abois.

C H Œ U R D E C H A S S E U R S.

Allali , Allali , Allali ,

Qu'on se réjouisse ,

Que l'air retentisse ,

Des cors & des cris ,
Il est pris , il est pris
Allali , Allali , Allali.

H I L A C T O R .

Ah ! que je voudrois qu'Actéon fût ici présent ,
qu'il auroit de plaisir.

Z A C O R I N *revenant tout éssoufflé.*

Plût au Ciel , bien plutôt , qu'il en fût absent ,

C E' L I D A N .

Il faut promptement lui lever le pied pour le
présenter à Actéon à son arrivée.

Z A C O R I N .

Arrêtez donc , vous allez couper le bras de mon
Maître.

H I L A C T O R .

Que dis-tu ?

Z A C O R I N .

Je dis que cet animal là est Actéon lui-même ,
que Diane vient de métamorphoser en Cerf , pour
l'avoir vûe tout-à-l'heure dans le bain toute nuë.

(*Il prend le sonet d'un Piqueur.*)

Derrière , chiens , derrière.

H I L A C T O R .

Ah , malheureux ! Et que ne nous disois-tu cela
d'abord ?

Z A C O R I N .

Bon , est-ce que les Chasseurs le plus souvent

entendent raison ? Ah , mon cher Maître ! comme vos chiens vous ont accommodé ! La pauvre bête respire encore , hélas ! si l'on pouvoit lui donner du secours.

SCENE DERNIERE.

L' A M O U R & les Acteurs de la Scène précédente.

L' A M O U R.

SUSpendez vos regrets , Diane touchée du sort d'Actéon , va lui rendre sa première forme. Allez promptement laver ses playes dans la prochaine fontaine , dont l'eau salutaire va dans ce moment le guérir de toutes ses blessures.

Z A C O R I N.

Ah ! grace aux Dieux , nous en feront quittes pour la peur.

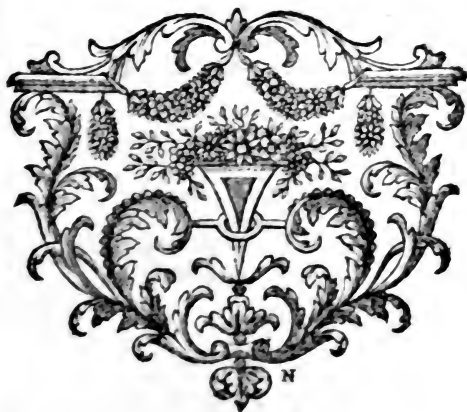
L' A M O U R.

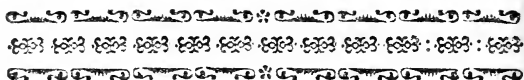
Et vous , heureux habitans de ces forêts , ne craignez plus désormais la sévérité de Diane , puisque le trait que je viens de lui lancer l'a déjà rendue sensible à la pitié ; j'espère que dans la suite son cœur ne sera pas impénétrable à l'Amour , & je lui ferai voir que je sçais tôt ou tard me venger de ceux qui méprisent mon Empire.

Pour moi , Seigneur Amour , je ne l'ai point
méprisé.

L' A M O U R.

J'aurai soin d'assurer ton bonheur. Venez tous ,
pleins de joye & d'allégresse , célébrer ici mon
Triomphe.





D I V E R T I S S E M E N T .

E N T R E ' E

*de Chasseurs , de Silvains , & de
Nymphes.*

C H Œ U R .

Q U e tout célèbre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.

U N S I L V A I N .

Jeunes Nymphes , venez vous rendre ,
Ne fuyez-plus des traits vainqueurs ,
Dont malgré toutes ses rigueurs ,
Diane ne peut se défendre,

C H Œ U R .

Que tout célèbre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.

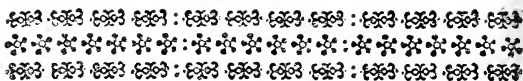
II. SILVAIN.

Sans craindre ses peines cruelles ,
Chasseurs , vous pouvez être Amans.
Courez de belles en belles ,
Changez d'objets à tous momens ,
Pour les cœurs infidelles ,
L'Amour n'a point de tourmens ,
Il ne punit que les rebelles.

C H Œ U R.

Que tout célèbre dans ce jour
Le Triomphe de l'Amour.





V A U D E V I L L E.

L' A M O U R.

Toutes les Nymphes de Diane ,
 Me regardoient comme un profane ,
 Mes traits leur ont livré l'assaut ,
 Tayaut , Tayaut , Tayaut , Tayaut.
 Mais loin de gémir de leurs peines ,
 Leur cœur trop farouche adouci ,
 Se plaint encor portant mes chaînes ,
 D'avoir été trop tard puni.
 Et chante Allali , Allali.

U N E N I M P H E.

Qu'un vieillard près de moi soupire ,
 Qu'il me parle de son martyre ,
 Je romps les chiens tout aussi-tôt ,
 A haut , A haut , A haut , A haut ,
 Mais qu'au doux son de sa musette ,
 Un tendre Amant jeune & joli ,
 S'en vienne me conter fleurette ,
 Mon cœur en est tout réjoui ,
 Je chante Allali , Allali.

U N

UN CHASSEUR.

Chasseurs qui poursuivéz les Belles ,
Si vous voulez triompher d'elles ,
Ne restez jamais en défaut ,
Tayaut , Tayaut , Tayaut , Tayaut ,
Criez en suivant votre proie ,
Amour à moi , Velci , Velci ,
Si vous ne quittez point la voye ,
Vous aurez bien-tôt réussi.
Et puis Allali , Allali.

UNE NIMPHE.

J'aime mieux un-Amour volage ,
Qu'un Amour qui prend de l'ombrage ,
Et me croit toujours en défaut ,
A haut , A haut , A haut , A haut ,
L'Amant jaloux gronde sans cesse ,
Avec lui toujours Hourvari.
L'inconstant changeant de Maitresse ,
Me permet de changer aussi ,
Et puis Allali , Allali.

AU PARTERRE.

Contre le succès d'un Ouvrage ,
Souvent la Cabale fait rage ,
Tome IV.

Z

S'écriant au moindre défaut ,
 A haut , A haut , A haut , A haut ,
 Mais le Parterre véridique ,
 Dont le goût n'a jamais failli ,
 Laisant aboyer le Critique ,
 Lorsque la Pièce a réussi ,
 S'écrie , Allali , Allali.

ENTRÉE GÉNÉRALE
de Chasseurs , de Silvains &
de Nymphes.

F I N.

L A
NOUVEAUTÉ.
C O M E D I E.

Représentée en 1727.



A C T E U R S.

LA N O U V E A U T É,

L E T E M S.

M O M U S.

M E R C U R E.

L I S A N D R E, Petit Maître de Robe.

E L I A N T E, Jeune Coquette.

U N N O U V E L L I S T E.

C L A U D I N E, Payfanne,

U N V I E U X B A R O N,

U N E V I E I L L E B A R O N N E,

U N P A G E D E L A B A R O N N E,

} Vêtus à
l'ancien-
ne mode

L A C A S C A D E, Maître de Musique,

L A R I M A I L L E, Poëte.

Un Conseiller, une Marquise, une Com-
tesse, un Bourgeois, une Bourgeoise, un
Abbé, un Clerc, un Garçon Marchand,
un Provincial, & plusieurs autres per-
sonnages amoureux de la Nouveauté.

*La Scene est sur les bords du Fleuve
de l'Ennui.*



L A
NOUVEAUTÉ,
COMEDIE.

Le Théâtre représente un Bois de Cyprès dépourvus de verdure, au travers duquel passe le Fleuve de l'Ennui, dont les Eaux sont noires & bourbeuses. On voit sur ses bords plusieurs personnes de divers caractères, qui attendent que le Temps vienne les passer, & les tirer de ce triste lieu, & plusieurs images de gens qui s'ennuyent.

SCENE PREMIERE.

LE TEMS, une Rame à la main,
Chante.



'Est ici de l'Ennui le Fleuve affreux
& sombre,
Les plus heureux Mortels le passent
tour-à-tour.

Des plaisirs on n'y voit que l'ombre,
Les soucis, les chagrins régner dans ce séjour.

S C E N E I I.

L E T E M S , M O M U S .

M O M U S .

H Ola , bon-homme , ne ſçauriez-vous m'enſeigner le Fleuve de l'Ennui ?

L E T E M S .

C'eſt ici , mon Enfant , vous voilà ſur ſes bords ; ne vous en appercevez-vous pas en entendant mes chants lugubres , & en voyant tant de gens affoupis ? Mais , me tromperois-je , ou ſeroit-ce Momus ?

M O M U S .

C'eſt le Tems , je penſe ? oui , c'eſt lui-même ? bons Dieux , que je le trouve changé ! hé ! que faites vous ici , Pere Saturne ?

L E T E M S .

Hélas , mon cher Ami , depuis que Jupiter nous a tous chaffés du Ciel , il m'eſt arrivé bien des traverses ſur la terre ; mais enfin , j'ai borné tous mes travaux à m'établir ſur ces bords : c'eſt moi qui paſſe & repaſſe tous les Mortels de la joye à la triſteſſe , & de la triſteſſe à la joye.

M O M U S.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien au Tems.

L E T E M S.

Oui, mais il est bien fatigant; le Fleuve de l'Ennui coule bien lentement, & j'ai toutes les peines du monde à amener à bon port ceux qui se sont une fois embarqués sur ses eaux bourbeuses.

M O M U S.

Et qui sont ces espèces d'ombres que je vois le long de ces arbres,

L E T E M S.

Ce sont les images de ceux qui s'ennuyent actuellement dans le monde. Par exemple. Une jeune Femme, mariée à un Vieillard. Un Ecolier de Droit, qui attend de l'argent de sa Province, s'amuse à lire des Epitaphes. Un Poëte qui attend une pension de la Cour, & un Tailleur de l'argent d'un Intendant.

M O M U S.

Cela arrivera en même tems.

L E T E M S.

Ceux que tu vois-là endormis, sont deux petits Maîtres à qui un Auteur lit une Comédie en cinq Actes, écrites en vers sérieux. Plus loin, ce sont des Coquettes qui ont vieilli, & que la perte de leur Amans a réduites à se plonger dans le Fleuve de l'ennui. Plus haut, c'est un galant homme qui

272 LA NOUVEAUTE,

depuis une heure attend qu'un Commis de la Douïanne daigne lui répondre ; & plus bas un Gafcon prié à dîner , à qui un plaideur Manceau conte le fond de son Procès. Mais je n'aurois jamais fini , si j'entreprendois de t'expliquer tous les sujets que chacun a de s'ennuyer ; je te dirai seulement , que ceux que tu vois ici assoupis autour de moi , sont des Curieux de spectacles , qui attendent que les Comédiens , ou l'Opéra donne quelque chose de bon.

M O M U S.

Oh , parbleu , cela vient à merveille , & c'est justement ce que je cherche.

L E T E M S.

Comment ?

M O M U S.

Vous ne sçavez donc pas que depuis notre disgrâce , je me suis fait Courtier des Théâtres !

L E T E M S.

Courtier des Théâtres !

M O M U S.

Oui C'est moi qui annonce tous les jours au Public les Pièces qu'on y doit jouer.

L E T E M S.

Il faut que tes Marchands de paroles n'ayent pas vendu de trop bonnes choses depuis un tems , car au sortir de chez eux , nous avons vû arriver bien des gens sur nos bords.

Ils ont pourtant des Magazins , remplis des meilleures Marchandises ; elles n'ont qu'un défaut , c'est qu'elles sont trop anciennes , & j'ai toutes les peines du monde à en procurer le débit. Chacun tombe d'accord qu'elles sont parfaites , on les a admirées autrefois , & l'on ne se donne pas seulement la peine de les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les annoncer encore , pour voir si le goût ne seroit point changé.

L E T E M S.

Annonce tant qu'il te plaira. Mais je suis sûr que tu n'étreonnera pas.

S C E N E I I I.

M O M U S , LE CONSEILLER,
LA COMTESSE, LA MARQUISE,
LE BOURGEOIS , & plusieurs
gens endormis.

M O M U S.

L'Académie Royale de Musique , représentera aujourd'hui Pirame & Thibé.

L E C O N S E I L L E R.

Allons , Mesdames , voici l'heure de l'Opéra ; souhaitez-vous que je vous y mène ?

Pirame & Thisbé ? ah ! je le sçais par cœur.

LE CONSEILLER.

Et qu'importe , c'est toujours de la Musique.
Pour moi , que l'Opéra joue tout ce qu'il voudra ,
je n'en manquerois pas une représentation pendant
toute l'année pour les affaires les plus importantes.

LA COMTESSE.

Oh ! pour aujourd'hui , Monsieur le Conseiller ,
vous ne nous quitterez point , s'il vous plaît.

M O M U S.

Les Comédiens Italiens représenteront aujourd'hui , Arlequin , jouet de la fortune.

LA MARQUISE.

Ah ! c'est une Pièce toute Italienne , il n'y va
jamais personne , & la plupart de leurs Pièces
Françoises se ressembtent toutes , elles roulent
toujours sur le même pivot ; les Amans y parlent
sans cesse un langage guindé , aussi obscur pour
moi que l'Italien même.

M O M U S.

Les Comédiens François représenteront aujourd'hui le Misanthrope , à demain Tartuffe , en attendant l'Avare.

LE BOURGEOIS.

Et que Diable , toujours le Misanthrope , Tartuffe , ou l'Avare. Est-ce que vous ne donnerez jamais l'Ecole des Femmes ?

M O M U S.

On la jouoit hier.

L E B O U R G E O I S.

Cela est fâcheux , car nous l'aurions eue aujourd'hui.

M O M U S.

Ne vous impatientez pas , on la jouera bientôt Mais , où va Mercure si vite ?

S C E N E I V.

MOMUS, MERCURE, & les Acteurs
de la Scene précédente.

M E R C U R E.

A H ! mon cher Momus , je suis ravie de te trouver ; j'ai à t'apprendre que je suis entré ce matin au service d'une Dame , capable d'enrichir tes Marchands , s'ils ne veulent pas la négliger.

M O M U S.

Et quelle est-elle ?

M E R C U R E.

C'est une jeune Coquette qui change tous les jours ; elle est tantôt belle , tantôt ridicule , & cependant on court toujours après elle. Elle a pour pere le Caprice , & pour Fille la Curiosité ; en

276 LA NOUVEAUTÉ,

un mot , c'est la Nouveauté , dont je suis devenu le Coureur.

M O M U S.

Tu es au service de la Nouveauté ? ah ! mon cher ami , que tu es heureux ! tu fers pourtant là une grande friponne.

M E R C U R E.

Pourquoi ?

M O M U S.

C'est qu'elle vole tous les jours les anciennes Marchandises de nos Magazins , qu'elle déguise le mieux qu'elle peut pour les faire passer ; mais elle a beau faire , on reconnoît toujours ses larcins. Quoiqu'il en soit , que nous viens-tu annoncer de sa part ?

M E R C U R E.

Qu'elle viendra aujourd'hui donner ses Audiences sur le Théâtre de la Comédie ; le ridicule des divers originaux qui auront affaire à elle , pourra former une espèce de petite Comédie , d'un goût nouveau , dont la Nouveauté fera le sujet & le titre.

M O M U S.

Cette idée ne me déplaît pas ; mais il faudroit après cela un petit Divertissement à la louange de la Nouveauté , quelques Vaudevilles.

M E R C U R E.

C'est à quoi nous avons pourvû. Annonçons toujours son arrivée comme une Pièce nouvelle. La

Nouveauté, Messieurs, la Nouveauté, Pièce nouvelle. Hé bien, vois-tu comme déjà chacun se réveille ?

M O M U S.

Oui vraiment, & je vais de ce pas en donner avis à nos gens.

S C E N E V.

MERCURE, UN GARÇON
MARCHAND, UN CLERC,
UN PROVINCIAL, UNE
BOURGEOISE, UN ABBE'.

UN GARÇON MARCHAND.

U Ne Pièce nouvelle ! Monsieur, est-elle bonne ?

M E R C U R E.

C'est ce qu'on ne sçait pas encore, Monsieur,

U N C L E R C.

Monsieur, est-elle bien riible ?

M E R C U R E.

Vous en allez juger.

U N P R O V I N C I A L,

Monsieur, est-elle de Moliere ?

Une Comédie nouvelle de Moliere? Et d'où diable venez-vous?

LE PROVINCIAL.

Ah! je vous demande pardon, c'est que je croyois que c'étoit une Tragédie.

MERCURE.

En voilà bien d'un autre, une Tragédie de Moliere en un Acte, & intitulée la Nouveauté, encore! Oh! pour le coup, c'est ce qu'on n'a jamais vû, & qu'on ne verra peut-être jamais. En un mot, c'est une petite Comédie en Prose.

LE PROVINCIAL.

Hé, Monsieur, les Vers en font-ils beaux?

MERCURE.

Ah! je perds patience! & l'on vous dit qu'elle est en prose.

LE PROVINCIAL.

Le sujet est-il tiré de la Fable, ou de la Métamorphose?

MERCURE *en riant*.

Non; c'est de l'Histoire.

LE PROVINCIAL.

Monsieur, l'a-t-on déjà jouée?

MERCURE.

Et non, Monsieur, on vous dit qu'elle est toute nouvelle,

Ah ! j'entends bien , toute nouvelle. Et quand en donnera-t-on une autre ?

M E R C U R E.

Hé ! Monsieur , attendez du moins que nous ayons eû le succès de celle-ci.

U N E B O U R G E O I S E.

Et sur quel Théâtre , Monsieur , la jouera-t-on ?

M E R C U R E.

Sur le Théâtre François , Madame.

L A B O U R G E O I S E.

Ah ! tant mieux , car aussi bien on n'y en joue pas souvent.

U N A B B E'.

Et dites-moi , Monsieur , quelle en est l'intrigue ?

M E R C U R E.

Il n'y en a point , Monsieur , ce sont toutes Scenes détachées , qui n'ont aucun rapport les unes aux autres , que par les liaisons qu'elles ont avec la Nouveauté. Comme elle ne peut pas contenter tout le monde à la fois , les uns viendront lui rendre grace , & les autres se plaindre d'elle.

L' A B B E'.

Une Pièce sans intrigue sur le Théâtre François ! Il faloit bien plutôt la donner aux Italiens ; il me semble qu'ils ont seuls le privilège d'en jouer de semblables.

Et qu'importe, ce sera une Nouveauté, que d'en jouer une dans ce goût-là sur le Théâtre François, & cela répondra mieux au Titre. Croyez-moi, Messieurs, ne manquez jamais la première représentation d'une Pièce, on n'est pas toujours sûr d'en voir une seconde, & venez tous avec moi condamner ou applaudir la Nouveauté. Mais vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher à la Comédie, puisque la voilà qui vient en personne au devant de vous.

SCENE VI.

Le Fleuve de l'Ennui disparaît.

LA NOUVEAUTE', suivie d'une foule
de gens de toute espèce, chante.

LA Nouveauté vous appelle,
Accourez sur ses pas,
Et quittez tout pour elle.

Sans être belle,
Une Bagatelle,
Quand elle est nouvelle,
A toujours quelque appas.

La Nouveauté vous appelle ,
 Accourez sur ses pas ,
 Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX *ensemble.*
 Charmante Nouveauté

LA NOUVEAUTE'.

Oh ! doucement , je ne puis pas vous écouter
 tous à la fois ; tout ce que je puis faire , c'est de
 donner Audience à chacun à son tour.

SCENE VII.

LA NOUVEAUTE' , LISANDRE.

LISANDRE.

A Imable mere de l'Inconstance , charmante
 Nouveauté , vous voyez un Amant qui a sou-
 piré un an auprès de la plus aimable personne du
 monde , qui n'a pû passer un seul jour sans la voir ,
 qui en a été aimé tendrement , & qui cependant
 se sent aujourd'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ? votre Belle vous auroit-elle donné
 quelque chagrin ? quelque jalousie ?

Tome IV.

A a

Au contraire , & c'est ce dont je me plains ,
Ne nous étant jamais brouillés ensemble , nous n'a-
vons jamais pû goûter le plaisir de nous raccom-
moder.

LA NOUVEAUTE'.

Vous avez vécu un an ensemble sans vous brouil-
ler ? Ah , que vous avez dû vous ennuyer ! Quel-
ques obstacles étrangers n'ont-ils jamais traversé
votre amour ?

LISANDRE.

Hélas ! non ; nous ne dépendions que de nous-
mêmes , nous avions la liberté de nous voir à tou-
te heure.

LA NOUVEAUTE'.

Ah ! que cela étoit triste !

LISANDRE.

Enfin sur le point de nous marier , nous avons
fait réflexion que notre tendresse étant épuisée , le
mariage à coup sûr ne la renouvelleroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous avez pensés fort juste.

LISANDRE.

Que vous dirai - je ? nous résolûmes hier de ne
nous plus revoir , & j'ai appris aujourd'hui qu'elle
avoit déjà formé d'autres nœuds.

LA NOUVEAUTE'.

Oh ! je n'en doute point ; dans une inconstance

mutuelle , une Belle n'est jamais la dernière à se pourvoir. Enfin , que me demandez-vous ?

L I S A N D R E.

Une Maîtresse nouvelle ; mais je crois que vous aurez de la peine à m'en offrir une plus belle que celle que je quitte.

L A N O U V E A U T E'.

- Qu'importe , pourvû qu'elle vous plaise davantage. Comment étoit faite la vôtre ?

L I S A N D R E.

- La taille superbe , les cheveux blonds , & un œil bleu & mourant , le plus tendre du monde.

L A N O U V E A U T E'.

Hé bien , pour changer , prenez moi une brune aux cheveux d'ébenne , qui ait un œil vif & pétillant , & des manières gayer & enjouées.

L I S A N D R E.

Ah ! je suis déjà charmé du portrait que vous m'en faites.

L A N O U V E A U T E'.

Tenez , voilà une personne qui vient à nous qui en approche assez.

L I S A N D R E.

Ah ! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai vû dans ma vie.

L A N O U V E A U T E'.

Laissez - moi apprendre ce qu'elle me veut , & vous viendrez dans l'instant nous rejoindre.

A a ij

SCENE VIII.

LA NOUVEAUTE', ELIANTE.

ELIANTE.

B On - jour , ma chere Nouveauté. Me reconnoissez-vous ?

LA NOUVEAUTE'.

Si je vous reconnois ? je vous vois tous les jours,

ELIANTE.

Oh ! ne dites pas cela ; il y a près d'un mois que vous ne m'avez vûe. Je vous dirai que ce beau blondin que vous m'aviez fait prendre à la place de cet homme d'affaire , est absent depuis trois semaines. Nous nous sommes quittés avec les plus belles protestations du monde ; il devoit revenir au bout de huit jours , je l'attendois avec impatience , je n'ai vû personne. Peut-être a-t-il cru , en prolongeant son absence , me donner plus d'ardeur , il s'est trompé , je me suis habituée insensiblement à ne le plus voir , & à la fin je l'ai oublié entièrement.

LA NOUVEAUTE'.

Il est vrai que l'absence réveille quelquefois les desirs , mais quand elle est trop longue , elle les éteint tout-à-fait.

E L I A N T E.

N'y pensons plus, Madame la Nouveauté, n'y pensons plus, je veux désormais des Amans qui ne fassent point de voyages.

L A N O U V E A U T E'.

Si vous vous déclarez pour les sédentaires, j'en ai un à vous offrir, qui pendant un an n'a pas quitté sa Maîtresse d'un pas; il est à présent à louer.

E L I A N T E.

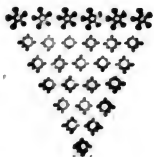
Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame la Nouveauté, faites nous voir un peu ce Phœnix-là.

L A N O U V E A U T E'.

Le voici qui vient à nous. Si-tôt qu'il vous a vûe, il a été charmé de votre personne.

E L I A N T E.

Ah, C'est un petit Maître de robe. Je n'en ai point encore eu dans ce goût, & je ne serai pas fâchée que mon cœur contente là-dessus sa curiosité.



SCENE IX.

LA NOUVEAUTE', LISANDRE,
ELIANTE.

LISANDRE.

JE ne croyois pas , Madame , après le choix que j'avois fait , pouvoir jamais rien trouver qui fût au dessus ; mais en voyant vos appas , je reconnois mon erreur.

ELIANTE.

Si vous vouliez toujours juger des beautés par comparaison , vous en trouveriez encore beaucoup au dessus de la mienne ; mais je crois que c'est la Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le compliment que vous me faites.

LA NOUVEAUTE'.

Entre nous , je crois y avoir un peu de part , & je vous avouerai franchement que c'est moi qui vous donne aujourd'hui tant de goût l'un pour l'autre.

ELIANTE.

Ah , Madame , qu'allez-vous lui découvrir ?

LA NOUVEAUTE'.

Ce que vos yeux ont déjà commencé à lui faire connoître.

L I S A N D R E.

Seroit-il possible , charmante personne ?...

L A N O U V E A U T E'.

Oh , doucement , je ne suis pas en situation d'entendre tout ce que deux Amans , qui se voyent pour la première fois ont à se dire , cela ne finiroit d'aujourd'hui , & j'ai d'autres Audiences à donner. Adieu , jusqu'au revoir.

L I S A N D R E.

Comment jusqu'au revoir ? Ah , Madame la Nouveauté , il suffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux ; content de mon dernier choix , je vous proteste que je n'aurai de ma vie recours à vous.

L A N O U V E A U T E'.

Mille autres avoient promis la même chose , qui ont manqué de parole.

E L I A N T E.

Pour moi , Déesse , je ne jure de rien.

L A N O U V E A U T E'.

Et vous faites bien. Mais quel est cet homme ? il a tout l'air d'un Nouvelliste.



SCENE X.

LA NOUVEAUTE', UN
NOUVELLISTE.

LE NOUVELLISTE.

HE' bien, qu'est-ce, Madame la Nouveauté ?
quelle nouvelle ? que nous apprendrez-vous
d'Espagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie,
d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de....

LA NOUVEAUTE'.

Le Roi d'Ethiopie est fort mal, & l'on ne croit
pas qu'il en revienne.

LE NOUVELLISTE.

Ah, que m'apprenez-vous ? nous allons avoir
à coup sûr une guerre civile dans ce pays-là.

LA NOUVEAUTE'.

Cela se pourroit.

LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embarasse le plus, c'est de sça-
voir qui nous mettons sur le Trône. Son Fils aîné
est un imbécile, & les cadets ont une ambition
démésurée.

LA NOUVEAUTE'.

Et qu'ils s'accommodent comme ils voudront,
de quoi vous embarrassez-vous ?

LE

De quoi je m'embarasse ! Et ne sçavez-vous pas ,
Madame , que dans les choses les plus indifféren-
tes , il est bien mal aisé de ne pas prendre un
parti , ne fût-ce que pour le plaisir de le défendre ,
& d'entrer en dispute avec ceux du parti contraire ,
L A N O U V E A U T E'.

Et que vous en revient-il ?

L E N O U V E L L I S T E.

Le contentement d'avoir été juste dans mes con-
jectures.

L A N O U V E A U T E'.

Et quand vous vous êtes trompé ?

L E N O U V E L L I S T E.

Ah ! j'en ressens un chagrin mortel. Par exemple ,
les troubles de Perse m'empêchent toutes les nuits
de dormir , & je me couchai l'autre jour sans sou-
per , lorsque j'eus appris que le Siège d'Hispanhan
étoit résolu ; j'avois gagé qu'il ne seroit pas.

L A N O U V E A U T E'.

Et qui êtes-vous , pour vous intéresser ainsi à
tous les événemens du monde ?

L E N O U V E L L I S T E.

Je ne suis rien. J'ai près de cent écus de reve-
nu. Je passe les journées entières au Café , à ap-
prendre & à debiter des Nouvelles. Je tire un
tribut de la réussite , ou des chûtes des Pièces de
Théâtres. Voilà tout mon emploi.

Tome IV.

B b

Quoi , vous hantez les Caffés ! & ce sont les lieux où je suis le plus souhaitée ; on m'y attend à toute heure. J'ai beau souvent être accompagnée de tristesse , on a toujours de l'impatience de me voir arriver ; & tel me vient debiter les larmes aux yeux , qui ne laisse pas d'avoir un secret plaisir d'être le premier à m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours telle que je suis , chacun me défigure selon ses intérêts , ou ses conjectures. Cent mille hommes de plus ou de moins ne coûtent rien à expédier pour cela , & l'on m'a fait souvent publier la victoire avant même que la bataille fût donnée.

LE NOUVELLISTE.

Il est vrai , & c'est pourquoi je m'adresse à vous. même pour avoir des nouvelles de la première main. Par exemple , on vous a annoncé pour aujourd'hui sur le Théâtre François , y ferez - vous bonne ou mauvaise ?

LA NOUVEAUTE'.

Selon. Qu'en pensent vos Messieurs ?

LE NOUVELLISTE.

Ma foi , pas grand'chose ; voilà cependant un billet de Parterre que j'ai reçu de la part de vos partisans pour vous applaudir ; mais en voici en même tems un autre de la part de la Cabale pour vous siffler ; j'entrerais à la Comédie avec l'un , & je souperai avec l'autre.

C O M E D I E. 291
L A N O U V E A U T E'.

Et pour qui vous déclarez-vous !

L E N O U V E L L I S T E.

Je resterai neutre , comme j'ai fait à l'Opéra dans la dispute des Pellissiens & des Mauriens.

C'est ainsi qu'on appelloit les Partisans de Mlles. Pellissier & le Mm^r, Excellentes Actrices de l'Opéra , lorsqu'elles jouoient l: Fôl- de Thibé tour-à-tour.

L A N O U V E A U T E'.

C'est tout ce qu'on vous demande.

L E N O U V E L L I S T E.

Adieu , Madame la Nouveauté , jusqu'au revoir , je vous souhaite toute sorte de prospérités. Je vais debiter votre nouvelle d'Ethiopie à nos Nouvellistes , & nous tiendrons tantôt Conseil là-dessus.

L A N O U V E A U T E'.

Fort bien ; cela sera d'une grande importance à l'Etat.



SCENE XI.

LA NOUVEAUTE', CLAUDINE.

CLAUDINE.

B On-jour , Madame. N'est-ce pas vous qu'on appelle la Nouveauté ?

LA NOUVEAUTE'.

Oui , ma Fille , c'est moi-même.

CLAUDINE.

Ah , Madame , que j'en suis bien aise ! je viens vous prier de me donner un visage nouveau.

LA NOUVEAUTE'.

Un visage nouveau ! Et le vôtre vous sied si bien , & il est si joli.

CLAUDINE.

Il est vrai que Colin le trouvoit autrefois comme ça ; mais depuis trois ans que nous sommes mariés , il dit qu'il l'a tant vû , tant vû , qu'il s'ennuye à présent de le trouver toujours tout de même , & qu'il voudroit qu'il fût fait comme celui de Colette : tout le monde dit pourtant que cette Colette n'est pas si belle que moi à beaucoup près. Oh , cela me fâche tant , quand j'y pense !

Vous aimez donc votre mari apparemment ?

C L A U D I N E.

Je crois qu'oui ; mais je ne ferois pourtant pas fâchée de mon côté qu'il changeât aussi de figure , & qu'il eût celle du fils du Seigneur de notre Village , Monsieur le Chevalier , qui est arrivé depuis huit jours.

L A N O U V E A U T E'.

Comment ? vous aimeriez ce jeune Seigneur ?

C L A U D I N E.

Oh , non pas autrement , je n'aime seulement que son visage , sa taille , son esprit & ses manières ; car pour du reste

L A N O U V E A U T E'.

J'entens votre affaire.

C L A U D I N E.

Ah ! Madame , que je suis fâchée d'avoir promis à Colin de n'aimer jamais que lui , & de voir qu'il s'ennuye de me regarder.

L A N O U V E A U T E'.

Il est un moyen de le désennuyer ; c'est de lui donner de la jalousie , & de lui faire connoître que vous avez du goût pour un autre.

C L A U D I N E.

Oh , je n'ai garde , Madame , cela le fâcheroit peut-être.

294 LA NOUVEAUTE',
LA NOUVEAUTE'.

Et tant mieux , cela renouvelleroit son amour pour vous.

CLAUDE.

Comment , Madame , il faut quelquefois fâcher les gens pour s'en faire aimer davantage ? cela me paroît assez extraordinaire.

LA NOUVEAUTE'.

Oh ce sont des secrets qui sont inconnus au Village.

CLAUDE.

Hé , dites moi , Madame , en fâchant mon mari , cela me donnera-t-il un autre visage ?

LA NOUVEAUTE'.

Non , mais cela lui donnera d'autres yeux.

CLAUDE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de Monsieur le Chevalier. Ah Madame qu'ils sont beaux !

LA NOUVEAUTE'.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que votre mari devenant jaloux , vous trouvera plus belle que jamais.

CLAUDE.

Oh , j'entens bien à présent , Madame ; mais je voudrois qu'il ne fût pas jaloux de Monsieur le Chevalier ; car il me défendrait peut-être de le regarder , & je crois que cela me fâcheroit encore plus que de voir Colin ne me regarder pas.

C O M E D I E. 295
L A N O U V E A U T E'.

En ce cas , laissons les choses comme elles sont ,
il en arrivera ce qu'il pourra.

C L A U D I N E.

N'est-il pas vrai ? Mais , Madame , je vous prie
que je ne sois pas venue vous consulter en vain ,
& ne pouvant changer mon visage , donnez moi
du moins quelques nouvelles manières de plaire ,
que les autres femmes n'aient pas encore inven-
tées ; j'en ai déjà essayé plusieurs qui m'ont ren-
due moins belle que je n'étois ; ce que je vous de-
mande , au moins , c'est toujours dans le dessein
de plaire à mon mari ; si j'ai le malheur de plai-
re à quelqu'autre , ce ne sera pas ma faute.

L A N O U V E A U T E'.

Vous me demandez une maniere de plaire qui
ne soit pas commune ? restez dans votre naturel ,
mon enfant , c'est un secret dont peu de femmes
se soient encore avisées , & que les hommes at-
tendent depuis long-tems. Adieu. Mais d'où sor-
tent ces deux figures extraordinaires ?



SCENE XII.

LA NOUVEAUTE', un vieux BARON,
une vieille BARONNE avec un PAGE,
vêtus à l'ancienne mode.

LE BARON.

QU'est-ce donc, Madame la Nouveauté? que veut dire tout ceci? vraiment nous vous avons bien de l'obligation, Madame la Baronne, mon Epouse, & moi.

LA NOUVEAUTE'.

Comment donc, Monsieur, en quoi aurois-je pû vous déplaire?

LA BARONNE.

Avec vos changemens de mode perpétuels, vous êtes cause que nous venons d'être hués de toute la Cour.

LA NOUVEAUTE'.

Cela est surprenant! & contez-moi un peu cela pour rire.

LE BARON.

Vous sçauvez, Madame, pour vous dire les choses par ordre....

L A B A R O N N E.

Oh , s'il vous plaît , mon cher Epoux , laissez-moi parler.

L E B A R O N.

Je suis plus au fait que vous , m'Amour , & avec votre permission , j'expliquerai à Madame

L A B A R O N N E.

Oh , expliquez donc , & dépêchez-vous.

L E B A R O N.

Et doucement , mon Cœur , je m'y prépare.

L A B A R O N N E.

Vous vous y préparez ; & moi je commence. Il faut sçavoir , Madame , qu'ennuyés du grand fracas de la Cour , nous nous étions retirés , il y a environ quarante ans dans le fonds de nos Terres : ce fut aussi un peu votre jalousie qui en fut cause , Monsieur le Baron.

L E B A R O N.

Et corbleu , Madame , point de digression.

L A B A R O N N E.

Ennuyés dans la suite de cette vie champêtre , nous avons eu au bout de quarante ans la curiosité de revenir à la Cour ; & à notre arrivée , nous y venons d'être raillés de tous les Courtisans sur notre ajustement.

L A N O U V E A U T E.

Est-il possible ?

On y a pris Madame la Baronne pour une Baronne de Sotenville.

LA BARONNE.

Et Monsieur le Baron, pour un Baron de la Craffe; & je crois que si nous n'avions pas eu un Page, on nous auroit manqué tout-à-fait de respect.

LE PAGE.

Bon, Madame, n'ont-ils pas dit aussi que j'avois l'air du Valet de Careau? si vous sçaviez toutes les niches que les autres Pages m'ont faites.

LA NOUVEAUTE'.

Que voulez-vous que je vous dise? vous avez l'air un peu antique, au moins; & si vous m'aviez consultée avant que d'aller à la Cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment? on ne reconnoît pas les gens dans ce pays-là au bout de quarante ans?

LA NOUVEAUTE'.

Bon, pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Sçavez-vous bien, Madame, que lorsque j'en partis, il n'y avoit pas de Seigneur qui se mit plus galamment que moi, & voilà encore l'habit que je me fis faire à l'arrivée du Doge de Gènes en France.

L A B A R O N N E.

Et celui que vous me voyez , n'est-il pas le même que j'avois le lendemain de nos nêces , & qui fut admiré de tous les Courtisans ? je ne l'ai porté qu'une seule fois depuis ce tems-là , & on le trouve aujourd'hui extravagant.

L A N O U V E A U T E'.

Bon , j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais , ne pourriez-vous pas donner quelqu'air de nouveauté à vos habits ?

L E B A R O N.

Hé le moyen ? A commencer par les boutons , ceux de la Veste sont trois fois trop gros pour le Juste-au-corps.

L A B A R O N N E.

Et moi , mon cher Epoux , c'est bien pis , on me trouve toute d'une venue ; & pour m'accommoder à la mode , il faut que je me raccourcisse d'un pied par le haut , & que je me grossisse de quatre par le bas. Mais je n'en ferai rien , je vous jure.

L A N O U V E A U T E'.

En ce cas , il faudra vous donner patience. Je me répète quelquefois , & vous verrez peut-être dans peu , ce qu'on admire à présent , trouvé aussi ridicule que votre ajustement le paroît aujourd'hui.

300 LA NOUVEAUTE',
LE BARON.

Oh parbleu , c'est une curiosité que je veux avoir , & je ne reviendrai à la Cour que quand mes habits y seront de mode.

LA BARONNE.

Allons , mon Fils , allons , retournons à notre Château. Adieu , Madame la Nouveauté , nous suivrons vos avis quand vous serez devenue plus raisonnable.

LA NOUVEAUTE'.

Ils ont , après tout quelque raison ; & il faut avouer que je suis souvent bien extravagante.



SCENE XIII.

LA NOUVEAUTE' , LA
CASCAD E.

L A C A S C A D E.

LA là si ut là là ré Ah , Madame la Nouveauté , il y a long-tems que je vous cherche , sans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTE'.

Vous n'êtes pas le seul. Et qui êtes vous ?

L A C A S C A D E.

Grand Maître de Musique , grand Compositeur
d'Opéra , & je me nomme Monsieur de la Cascade.

L A N O U V E A U T E'.

Vous travaillez pour l'Opéra ? ah , je ne m'étonne plus si vous avez tant de peine à me rencontrer ; il y a long-tems que j'ai quitté ce Pays-là,

L A C A S C A D E.

On disoit pourtant que vous vous trouviez quelquefois parmi nos Demoiselles des Chœurs.

L A N O U V E A U T E'.

Bon , quels contes ; la Nouveauté parmi les Chœurs de l'Opéra ! après tout vous ne seriez pas le premier qui s'y seroit trompé. Mais enfin , que voulez - vous de moi ? en' quoi puis - je vous être utile ?

L A C A S C A D E.

Je voudrois , Madame , que vous m'aidassiez à faire passer une nouvelle idée qui m'est venue ; je sçais qu'on passe bien des choses en faveur de la Nouveauté.

L A N O U V E A U T E'.

Quelquefois ; voyons votre idée.

L A C A S C A D E.

La voici, Comme depuis long-tems on attribue la chute de tous les Opéra nouveaux aux Poëmes , je voudrois les retrancher , & faire représenter un Opéra sans paroles.

302 L A N O U V E A U T E' ,
L A N O U V E A U T E'.

Comment ? vous croyez qu'on pourroit rester deux heures & demie entieres à n'entendre que de la Musique ?

L A C A S C A D E.

Pourquoi non ? il y a des gens qui l'aiment assez pour cela.

L A N O U V E A U T E'.

Mais enfin , que feroient vos Acteurs sur le Théâtre !

L A C A S C A D E.

Ils chanteroient seulement les notes , & gesticuleroient comme s'ils disoient les plus belles choses du monde ; & cela vaudroit mieux que de mauvaises paroles qu'on n'entend point. Voici un morceau de l'Opéra que j'ai composé dans ce goût-là. Voulez-vous voir ensemble l'effet que cela pourroit faire ? j'ai fort à propos amené avec moi des Violons.

L A N O U V E A U T E'.

Oui-dà , & je n'ai qu'à jetter les yeux là-dessus pour être au fait.

L A C A S C A D E.

Mon sujet est tiré de l'Histoire Romaine , mon Opéra se nomme Antonin Caracalla , & voici la Scene où cet Empereur ayant enlevé une Vestale de son Temple , la veut contraindre d'abandonner le culte de ses Dieux pour être Impératrice . . .

Allons , Madame , figurez-vous que vous êtes Vestale ; c'est un Rôle qui convient assez à la Nouveauté ; & moi je suis Antonin Caracalla. Un prélude de Basse vous annonce mon arrivée , & je commence par vous déclarer mon amour. Vous êtes fort étonnée , & me répondez avec fierté ; je ne me rebute point , & je reviens à la charge ; vous me dites des injures , je vous menace , vous vous retranchez toujours sur votre vertu : je vous fais entendre que c'est cette même vertu qui a fait naître mon amour , & je vous debite une Sentence accompagnée de deux deffus de Violon , pour vous prouver que la vertu doit céder à l'Amour. Vous combattrez mon sentiment , moi je l'appuye ; ce qui forme un *Duo* contradictoire , qui fera un effet merveilleux.

Ils chantent une Scene en sifflant & gesticulant comme s'ils chantoient une Scene d'Opéra.



SCENE XIV.

LA NOUVEAUTE', LA CASCADE,
LA RIMAILLE.

LA RIMAILLE.

Comment donc ? que veut dire ceci ? des gens qui se querellent en Musique ? est-ce que nous sommes ici à l'Opéra ?

LA NOUVEAUTE'.

Ah ! c'est vous, Monsieur de la Rimaille ? Hé bien ? qu'est-ce ? comment va le Théâtre ? Comment vous portez-vous depuis votre dernière chute ?

LA RIMAILLE.

Si mal, que je ne veux plus rien composer de nouveau, j'ai un Magazin rempli de plus de soixante mille vers de toutes espèces, ceux qui en auront besoin, viendront en acheter chez moi en gros, qu'ils revendront au Public en détail à leurs risques & fortunes. Mais que faisiez-vous donc-là avec Monsieur de la Cascade ?

LA NOUVEAUTE'.

Il me vouloit mettre de moitié dans un projet qu'il a formé, mais l'idée m'en paroît trop extravagante, Il veut donner un Opéra sans parole.

LA

L A R I M A I L L E.

Sans paroles ! & plutôt au Ciel qu'on en pût donner sans Musique ! Voilà trois Poèmes tout de suite , que les Musiciens m'ont fait tomber.

L A C A S C A D E.

Si vous m'aviez choisi , Monsieur de la Rimaille , cela ne vous seroit peut-être pas arrivé.

L A R I M A I L L E.

Bon , vous dites tous cela , vous autres , & j'ai résolu de ne plus rien prendre sur mon compte ; les Musiciens n'auront qu'à inventer ou choisir leur sujet eux-mêmes , en amener les Divertissemens à leur fantaisie , & en composer la Musique , & ils trouveront chez moi des vers tout faits pour le remplissage. J'en ai d'amour , de haine , de dépit , de vengeance , d'infidélité , de constance. Pour les Dieux , pour les Démons , pour les Rois , pour les Bergers ; enfin , on trouvera de tout dans ma Boutique , & à juste prix.

L A C A S C A D E.

Parbleu , puisque la Nouveauté n'approuve point mon projet , j'ai envie de m'accommoder avec vous ; j'ai des sujets tout trouvés , de la Musique toute faite , il ne me manque que des vers. Combien me vendrez-vous la garniture complète d'un Opéra ?

L A R I M A I L L E.

Il faut sçavoir si vous voulez trier les vers , ou
Tome IV. C c

les prendre comme ils viendront , car vous pourriez m'enlever de mon Magazin tels vers qui vaudroient un écu Pièce.

LA NOUVEAUTE'.

Et quelle sorte de vers avez-vous dont qui soient si rares ?

LA RIMAILLE.

De ces vers saillans & brillans qui renferment une pointe , une maxime , une sentente , & dont il ne faut souvent qu'une demi douzaine pour faire passer un Opéra. Par exemple :

Qui n'ose se venger , mérite qu'on l'outrage.

LA CASCADÉ.

Et mais , cette pensée n'est pas trop nouvelle , & je l'ai vûe dans la Tragédie d'Atrée.

Qui cède à la pitié , m'rit qu'en l'offense.

LA RIMAILLE.

Vous avez raison , & vous pouvez dire qu'elle est encore dans Phocas d'Heraclius.

Qui se laisse outrager , mérite qu'en l'outrage.

LA NOUVEAUTE'.

Et si vous le prenez par-là , c'est un vieux Proverbe.

Et qui se fait brebis , souvent le loup le mange ,

Le tout ne consiste qu'à y donner un tour de Nouveauté.

LA CASCADÉ.

Il est vrai ; mais sçachons combien vous me

vendrez vos vers le millier à les prendre au hazard.

L A R I M A I L L E.

Voulez-vous que je vous parle en conscience ? je ne puis pas vous les donner à moins de cent dix sols.

L A C A S C A D E.

Ah , Monsieur de la Rimaille !

L A R I M A I L L E.

Non , c'est un prix fait , & vous ne les auriez pas s'il s'en falloit une obole.

L A C A S C A D E.

Mais enfin.

L A R I M A I L L E.

Vous en pouvez trouver autre part à meilleur marché ; mais il y a vers & vers , & pour ceux que je fais

L A C A S C A D E.

Allons , Monsieur de la Rimaille , il se faut mettre à la raison , songez qu'on ne vous demande que de petits vers.

L A R I M A I L L E.

Je le crois parbleu bien : s'il vous falloit donner des vers de douze à treize pieds , je ni trouverois pas mon compte.

L A N O U V E A U T E.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode ensemble , cela est du ressort de la Nouveauté.

308 LA NOUVEAUTE',

é, de se mêler d'un marché aussi bizarre & aussi nouveau. Oh ça, combien faut-il de vers pour remplir le fonds d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il en faut six cens, qui à les prendre à six pieds l'un portant l'autre, feront cent toises.

LA NOUVEAUTE'.

Vendre des vers à la toise !

LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des Bibliothèques.

LA CASCADE.

Mais comment ajuster à ma Musique ceux qui sont trop courts ou trop longs ?

LA RIMAILLE.

Cela vous sera aisé. Mes vers prétent, ils s'allongent & se raccourcissent comme on veut, & on en peut ôter, ou y ajouter une épithète, ou un adverbe, sans qu'il y paroisse. Par exemple :

Coulez, ruisseaux, sans murmure.

Si ce vers est trop court, vous pouvez l'allonger ainsi :

Coulez, coulans ruisseaux, murmurez, sans murmure.

Et ainsi du reste.

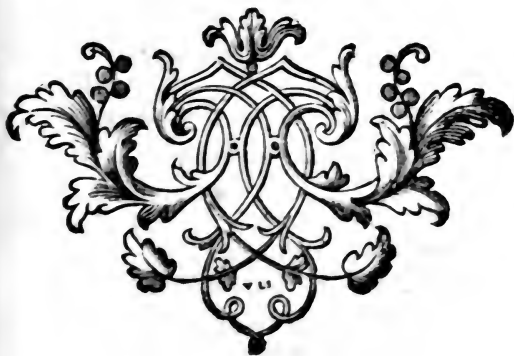
LA NOUVEAUTE'.

A merveille ; & sur ce pied-là, je condamne Monsieur de la Cascade à vous donner ce que vous demandez.

J'y consens.

L A N O U V E A U T E'.

Allons, Messieurs, puisque vous voilà d'accord, secondez-moi dans l'exécution du petit Divertissement que j'ai préparé, & que tout célèbre le Triomphe de la Nouveauté.





DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE

*De toutes sortes de Personnes amoureu-
ses de la Nouveauté,*

DEUX SUIVANS

de la Nouveauté.

Dans la Jeunesse ,
Dans la Vieillesse ,
Nous aimons la diversité.
Dans l'allégresse ,
Dans la tristesse ,
Nous cherchons sans cesse
La Nouveauté.

UN SUIVANT

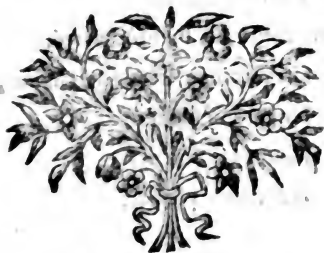
de la Nouveauté.

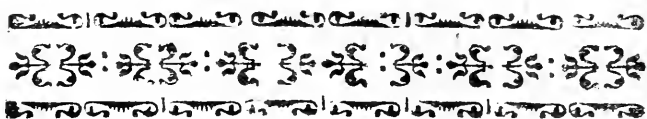
Les plaisirs les plus charmans ,
Quand ils sont toujours les mêmes ,

N'ont plus pour nous d'agrémens ,
 Et les changemens
 De tourmens
 Sont souvent dans les maux extrêmes ,
 Des soulagemens.

E N S E M B L E.

Dans la Jeunesse ,
 Dans la Vieillesse ,
 Nous aimons la diversité.
 Dans l'allégresse ,
 Dans la tristesse
 Nous cherchons sans cesse
 La Nouveauté.





E N T R E' E

*Des quatre Ages, & des Soucis qui
les troublent, & leur font souhaiter
la Nouveauté.*

M E N U E T.

Quand une Beauté,
Cesse d'être inhumaine,
Vers l'infidélité
Mon cœur est bientôt porté.
En formant une nouvelle chaîne,
Nouveaux desirs,
Nouveaux soupirs,
Nouveaux plaisirs.



ENTRÉE.

E N T R E' E

*Des Nations amoureuses de la
Nouveauté.*

V A U D E V I L L E.

Vous qui cherchez à faire emplette
De quelqu'innocente Beauté,
Au Printems prenez la Fillette,
N'attendez pas jusqu'à l'Eté,
Si vous aimez riron rirette,
Si vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Lisette
Dont il fut toujours bien traité,
Pour s'attacher à Colinette
Qui n'a pour lui que cruauté;
Et le tout pour riron rirette,
Et le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnés encore jeunette,
Un vieux Philosophe entêté,
Tome IV.

D d

Elle est forte , elle est indiscrette ,

Elle n'a grace ni beauté ;

Qu'a-t-elle donc ? riron rirette.

Qu'a-t-elle donc ? la Nouveauté.

Lais jadis jeune Coquette ,

Nous vendit bien cher sa beauté ,

Il faut désormais qu'elle achette

Et paye autant qu'elle a coûté ;

Elle n'a plus riron rirette ,

Elle n'a plus la Nouveauté.

D'un Epoux l'on est fatiguée.

Il meure. Ah , quelle cruauté !

Pendant un tems on le regrette ,

Il seroit toujours regretté ,

Sans l'amour de riron rirette ,

Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes Sœurs je suis la cadette ,

De la maison l'Enfant gâté ,

Des joujoux d'Enfans qu'on m'achette ,

Maman croit mon cœur enchanté ;

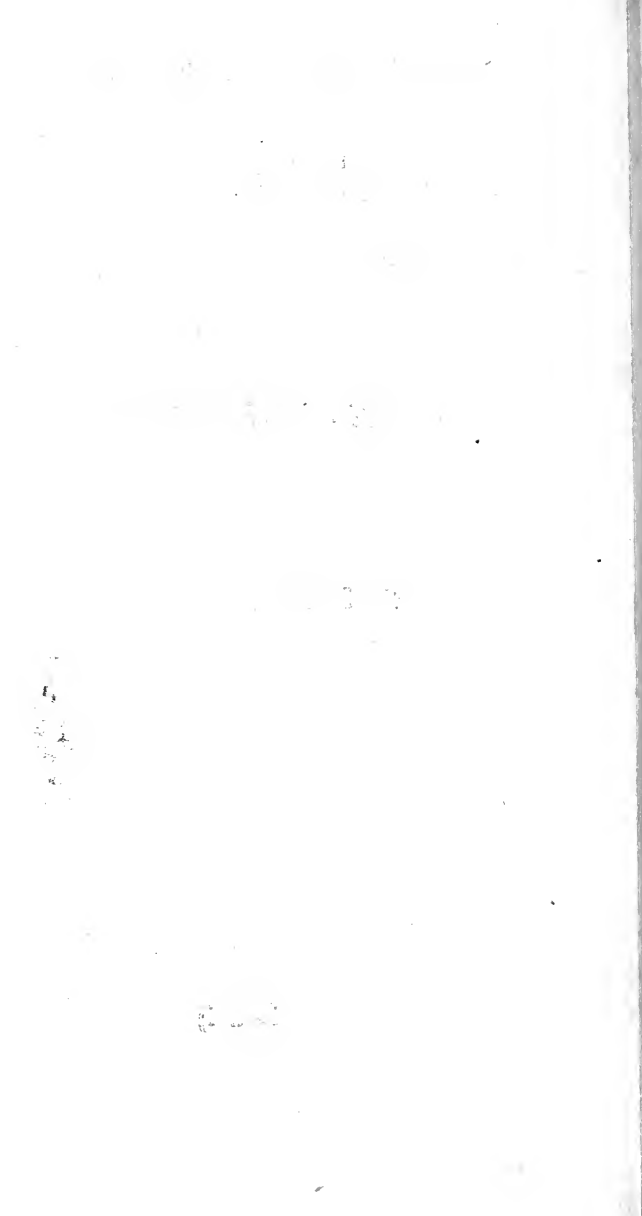
Mais j'espère à riron rirette ,

Mais j'espère à la Nouveauté.

Puisqu'aujourd'hui chacun rejette ,
 Notre vieux jeu trop répété ,
 Messieurs du moins grace au Poëte ,
 Qui de vous plaire s'est flatté ;
 Applaudissez riron rirette ,
 Applaudissez la Nouveauté.

C O N T R E - D A N C E .

F I N.



LES
AMAZONES
MODERNES,
COMEDIE.

Représentée en 1727.



A C T E U R S.

ANGELIQUE, Générale des Amazones.

JULIE, Amanté de Valere

FINETTE, Sœur de Julie.

BELLONNETTE, } jeunes Amazones.

CLORINDE, }

LA MAJOR des Amazones.

SEVERIDE, Amazone.

NERINE, Suivante de Julie.

MARTON, Trompette de la Générale.

VALERE, Amant de Julie.

LEANDRE, Amant d'Angelique.

MAITRE ROBERT.

CRISPIN, Valet de Valere.

LORGNEVILLE, Petit Maître.

CORNARDET, Procureur.

PESTENVILLE, Poète.

POUPIN, inutile.

CANON, Apoticaire.

AM A Z O N E S, danfantes & chantantes.

Troupe d' **A**M A N S.

Troupe d' **E**S C L A V E S.

AC T E U R S & **A**C T R I C E S d'un Opéra
de Campagne.

GA R D É S de la Générale.

*La Scene est dans l'Isle des Amazones
modernes.*



LES
AMAZONES
MODERNES,
COMEDIE.

*** : *** : *** : *** : *** : *** : *** : *** : *** : ***

ACTE PREMIER,

*Le Théâtre représente une Isle , on y voit d'un côté des
Rochers affreux , & de l'autre des Tentes entourées
de la Mer , que l'on voit en perspective.*

SCENE PREMIERE.

VALERE *seul.*



U suis - je ! quel Pays est-ce ceci ?
Après avoir marché long-tems à tra-
vers les Rochers les plus affreux ,
je me trouve enfin dans une Plaine

des plus agréables. Mais que vois-je ? des Tentes

D d iij

de l'autre côté du Rivage ! il n'en faut point douter , ce Pays est habité , & même par un peuple belliqueux Si c'étoit ici cette Isle des Amazones , qui renferme ma chere Julie , que je ferois heureux ! mais j'apperçois un homme qui pourra m'en instruire. Il est seul & sans armes , & sa physionomie ne me fait pas craindre qu'il vienne à moi dans un mauvais dessein.

S C E N E I I.

V A L E R E , Me. R O B E R T.

Me. R O B E R T.

MOrgué , véla un drôle qui m'a tout l'air d'un nouveau débarqué , il paroît encore tout étourdi du batiau. Que fais-tu là tout seul , mon Ami ?

V A L E R E.

Qu'entens-je , il parle François ! & son visage même ne m'est pas tout-à-fait inconnu.

Me. R O B E R T.

Tout un chacun parle ici François. C'est à present le Jargon du Pays ; ceux qui ne le sçavent pas , sont obligés de l'apprendre. Et tel que vous me voyez , je suis un des Maîtres de Langue. Mais

morgué , plus j'examine & 'plus je crois se-
roit-ce vous , Seigneur Valere ?

V A L E R E.

Valere ! il me connoît , quel bonheur ! Pardon-
nez si votre habit extraordinaire vous déguise en-
core à mes yeux , & si

Me. R O B E R T.

Quoi ! vous ne reconnoissez pas Maître Robert ,
autrefois le Jardinier de votre Pere ?

V A L E R E.

Quoi ! c'est toi , mon Pauvre Robert , toi qui
nous quittat il y a cinq ou six ans , pour aller
voyager sur mer dans le dessein d'y faire une for-
tune considérable.

Me. R O B E R T.

Je ne l'ai pas faite mauvaise , puisque je suis ici
le Gouverneur & le Précepteur des Esclaves de
la Générale des Amazones , son unique confident ,
son *Factorum* ; en un mot , l'enfant gâté de sa mai-
son , & morgué , peut-être que biantôt je devien-
drai autre chose , mais il faut être discret.

V A L E R E.

Quoi ! seroit-ce ici l'île des Amazones , que je
cherche avec tant d'ardeur & d'impatience ?

Me. R O B E R T.

C'est elle-même. Mais avant que je vous en di-
se davantage , apprenez-moi un peu d'où diantre
vous venez ?

V A L E R E.

Des côtes d'Italie, où j'étois allé de Marseille, pour épouser l'aimable Julie. Je ne l'ai jamais vûe, mais charmé de son portrait, je faisois mon bonheur de suivre la volonté de mes parens ; lorsqu'arrivé à Gènes, j'appris qu'une Corsaire Amazone l'avoit enlevée avec sa petite sœur & une suivante, au retour d'un Bal qui s'étoit donné à un quart de lieue de la Ville, & qu'alors même cette aimable personne étoit déguisée en homme.

Me. R O B E R T.

Ces chiennes d'Amazones ont le diable au corps, pour aller comme cela dénicher des filles de tous côtés.

V A L E R E.

Sur cette nouvelle, je me rembarque quelques tems après, je pars avec une flotte armée par nombre de jeunes gens de toutes Nations, à qui les Amazones en divers tems avoient aussi enlevés leurs Maîtresses. Nous voguons pendant un mois avec un tems favorable, lorsqu'arrivés près de ces lieux, un coup de vent a séparé notre flotte, & le vaisseau sur lequel j'étois, est venu se briser contre ces Rochers ; tout l'équipage a péri, & je suis seul échappé sur des débris que mon bonheur m'a fait rencontrer.

Me. R O B E R T.

Et morgué, c'est pis qu'un roman, que tout ce que vous me contez-là.

V A L E R E,

Ce que je regrette le plus , c'est mon valet Crispin , qui s'étoit embarqué avec moi , pour venir chercher ici sa femme.

Me. R O B E R T.

S'aller noyer pour retrouver sa femme , morgué véla un grand fou ? pour une maîtresse encore passée , & vous êtes plus pardonnable que lui.

V A L E R E.

Dis - moi , n'as-tu point entendu parler ici de Julie ?

Me. R O B E R T.

Bon , le moyen ; sitôt que les femmes étrangères arrivent ici , on leur fait changer de nom en les faisant Amazones.

V A L E R E.

Je t'avouerai que j'avois crû presque les Amazones une chose fabuleuse , & je n'aurois jamais pû me persuader

Me. R O B E R T.

C'est que vous n'aviez peut être entendu parler que des Amazones du vieux tems , mais celle-ci s'appellons les Amazones modernes , & je vas vous en conter l'histoire tout de bout en bout. Il n'y a pas dix ans que cette Isle servoit de retraite à des écumeux de Mer , qui enlevions de tous côtés ce qu'ils pouvions rencontrer de femmes & filles , qu'ils épousions pêle-mêle à leur mode , &

fans cérémonie ; ils les prenoient , ils les laissoient , il les caressioient , ils les battioient , enfin c'étoit pis qu'un Sabat. Mais à la parfin , un biau jour que nos Drôles s'en étioient revenus l'oreille déchirée & en très petit nombre , d'un combat où ils avioient été étrillés , nos Drôleffes prirent la résolution de lever la crête , & les ayant enyvres , elles se faifirent de leurs armes , & les mirent tretous en capilotade , il n'en demeura pas un seul sur pied.

V A L E R E.

Ces barbares ne méritoient pas moins.

Me. R O B E R T.

Drès le lendemain elles s'assemblèrent , & elles résolurent d'établir une République Féminine , & pis elles firent une d'elles , Générale d'Armée , & Présidente du Conseil , à condition que ça changeroit tous les ans , parce qu'elles vouliont être tretoutes Maîtresse à leur tour.

V A L E R E.

Et quelles font leurs Loix ?

Me. R O B E R T.

Oh morguienne , elles font bien rigoureuses pour des femmes ?

V A L E R E.

Mais encore.

Me. R O B E R T.

D'abord , qu'elles ne parleront que l'une après l'autre.

V A L E R E.

Cela est dans l'ordre.

Me. R O B E R T.

Oui , mais voilà bien le diable. Qu'elles n'aient point d'habitude avec les hommes , & qu'elles fuient l'Amour comme la peste.

V A L E R E.

Elles n'y fongent pas , & voilà le moyen de rendre dans peu de tems leur Isle déserte.

Me. R O B E R T.

Oh , elles ont remédié à cela ; elles vont de tems en tems faire des levées de femelles , de côtés & d'autres , & de tous les Vaisseaux qu'elles prennent , ou qui viennent échouer sur leurs Rochers , elles en enrôlent les femmes dans leurs troupes , & font les hommes esclaves , qu'elles obligent à travailler , pour se gauffer d'eux , à tous les métiers à quoi on employe les femmes dans les autres pays , tandis qu'elles font la guerre , & rendent la justice.

V A L E R E.

Ah ! que me dis-tu là ? Me voilà bien tombé ! Hé , ne pourrais-tu pas me garantir d'un indigne esclavage , toi qui es si bien auprès de la Générale ?

Me. R O B E R T.

Morgué j'aurai bien de la peine , tout ce que je puis faire pour vous à présent , c'est de vous dé-

guiser promptement en femme ; comme vous êtes jeune , beau & bian fait , vous pouvez aisément passer pour Amazone ; il y en a ici tant , qu'elles ne se connoissent pas les unes & les autres , mais morgué , gardez vous bian de vous découvrir , il iroit de la vie.

V A L E R E .

Ne te mets point en peine : je suis charmé de l'invention que tu viens de me donner , je soutiendrai mon rôle à merveille ; & ce déguisement me facillitera les moyens d'avoir des nouvelles de Julie.

Me. R O B E R T .

Allez vous cacher à l'entrée de ce bois , dans un moment j'irai vous porter des habits.

V A L E R E .

J'y cours , & je t'attens avec impatience.



SCENE III.

Me. ROBERT *seul.*

LE pauvre garçon étoit perdu sans moi ; mais morgué je risque diablement , si la méche vient à être découverte , & il faut tenir ça bian secret , aussi bian que la pensée qui m'est venue dans l'imagination que mon encolure avoit baillé dans l'oeil de notre Générale. Depuis un mois elle soupire , elle veut toujours me parler , & s'arrête tout court , je devine que ça veut dire quelque chose , je ne sis pas si niais que j'en ai la meine. Mais voici deux nouvelles Amazones de la prise que nos Guerrieres ont fait il y a quelque tems ; laissons les caqueter tout à leur aise , & allons songer à notre affaire.



SCENE IV.

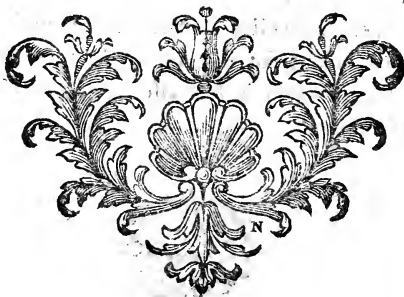
FINETTE, NERINE,
Me. ROBERT.

NERINE.

H Ola , Me. Robert , ne sçauriez-vous me dire , si le Triomphe commencera bien-tôt ?

Me. ROBERT.

Je vais prendre les ordres de la Générale pour ça , & je les communiquerai à la République.



SCENE

SCENE V.

FINETTE, NERINE.

NERINE.

O Uais ! ce Manant-là devient bien fier depuis quelques jours.

FINETTE.

C'est notre Générale qui le gâte , & d'ailleurs que peut-on attendre d'un Rustre comme lui ? Mais que dis-tu , Nerine , de notre triste situation ?

NERINE.

Je vous prie , Mademoiselle Finette , de ne me plus appeller Nerine , vous sçavez qu'il nous est ici ordonné d'oublier tout-à-fait nos anciens noms : accoûtez-vous donc , s'il vous plaît , à m'appeller toujours Martesie , comme je vous appellerai Victorine , qui sont nos noms d'Amazones.

FINETTE.

J'ai toutes les peines du monde à me fourer dans la tête ces chiens de noms-là ; mais ce n'est pas là le plus grand de mes chagrins , c'est la rigoureuse défense qui nous est faite de parler aux hommes. Oh , pour celui-là , il est inhumain . . .

*Tome IV.***E e**

330 L E S A M A Z O N E S
N E R I N E.

Moi, je m'en mocque, & toutes les fois que j'en trouverai l'occasion, sans qu'on s'en aperçoive, je ne la manquerai pas. (En tout bien en tout honneur s'entend ;) d'ailleurs les hommes en ce Pays-ci, ne sont pas indiscrets comme en France, ils ont plus d'intérêt que nous de garder le secret. Mais ma plus grande inquiétude est de sçavoir que va devenir votre Sœur Julie, passant ici pour homme, on l'a fait Esclave, & nous qui n'avons point changé de Sexe, on nous laisse la liberté, en nous traitant avec toutes sortes d'égards & de politesse.

F I N E T T E.

L'esclavage de ma Sœur n'est pas bien rude, puisqu'elle est Esclave de la Générale, & d'ailleurs elle n'aura qu'à se découvrir pour être libre.

N E R I N E.

Je m'étonne qu'elle s'obstine à vouloir déguiser si long-tems son sexe, dans un Pays où les hommes sont si malheureux. C'est ce que je veux absolument sçavoir d'elle ; elle m'a donné ici rendez-vous, & je l'y attens.

F I N E T T E.

Tâche donc de découvrir son secret ; moi, je vais trouver mes deux jeunes Compagnes, Clozinde & Bellonette, elles sont toutes innocentes.

ayant été enlevées dans cette île dès leur enfance ; mais elles sont curieuses , & me font sans cesse mille petites questions naïves ; & je t'avoue que j'ai autant de plaisir de les instruire , qu'elles en ont d'apprendre. Adieu , ma chere Martesie.

NERINE.

Adieu , ma belle Victorine. C'est dommage qu'une si jolie enfant soit condamnée à rester fille toute sa vie , avec de si belles dispositions ; quel meurtre ! Mais d'où sort ce drôle-ci ?

SCENE VI.

NERINE , CRISPIN.

CRISPIN.

B On - jour , Monsieur , ou Madame , car votre habit tient de l'un & de l'autre. De quel genre êtes vous ? du masculin , du féminin ou du neutre ?

NERINE.

Je suis Fille , & j'en fais gloire Mais vous , qui êtes vous vous-même ; car je n'ai point encore vû d'animal de votre espèce.

CRISPIN.

Je suis un malheureux Valet d'un Maître extravagant qui vient de périr , dans le tems que j'ai

E e ij

trouvé, moi les moyens de me sauver du naufrage.

NERINE.

Ah ! mon pauvre garçon , vous avez évité un péril pour tomber dans un autre. Apprenez que vous êtes dans le Pays des Amazones , où tous les hommes sont esclaves.

CRISPIN.

Ah ! morbleu , que me dites-vous là ?

NERINE.

Je vous dis la vérité , si vous aviez au lieu de moi , rencontré quelqu'une de nos Amazones rigides , elle vous auroit mis sur le champ à la chaîne : mais comme je suis une nouvelle débarquée , je n'ai pas encore contracté la dureté de cœur dont les autres se font un mérite. Votre sort me fait pitié ; Croyez-moi , retournez d'où vous venez.

CRISPIN.

Hé ! Madame , où voulez-vous que j'aille ? me plonger dans la mer ? je n'ai point d'autre chemin à prendre. J'aime encore mieux être esclave , si vous n'avez point d'autre conseil à me donner. Mais il me vient une idée.

NERINE.

Et quelle idée ?

CRISPIN.

De me déguiser en femme.

NERINE.

Oui-da , c'est bien dit ; mais comment trouver des habits sur le champ ?

CRISPIN *mettant son Manteau en juppe.*

Comment ? Oh cela sera bien-tôt fait. Tenez voilà déjà une juppe.

NERINE.

L'invention n'est pas mauvaise.

CRISPIN *mettant son mouchoir sur sa tête.*

Et ce mouchoir pourra fort bien me servir de coëffure.

NERINE.

Comment donc ! vous êtes tout charmant en femme ; & si vous aviez l'habit d'Amazone , vous pourriez tantôt briller dans le Triomphe.

CRISPIN.

Qu'appellez-vous le Triomphe ?

NERINE.

C'est que nos Guerrieres revinrent hier victorieuses de leurs Ennemis , & on célèbre aujourd'hui le Triomphe par des chants & des danses ; on y verra l'élite de nos Amazones , en former la marche , suivies des Captifs qu'elles ont fait dans le combat.

CRISPIN.

Je voudrois bien voir cette Fête-là ?

NERINE.

Vous y pourriez assister si vous aviez un habit

334 LES AMAZONES

d'Amazone ; mais je me charge de vous en faire trouver un.

CRISPIN.

Comment ! un habit comme le vôtre ?

NERINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ah ! que j'aurois bon air dans cet équipage , & que je vous ferois obligé.

NERINE.

Ne vous éloignez pas de ces lieux , vous aurez bien-tôt de mes nouvelles.

CRISPIN.

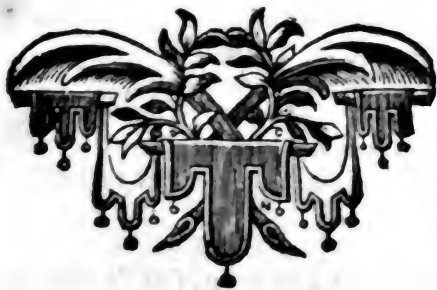
Je vais roder autour de ces rochers , de peur de quelque mauvaise rencontre , vous n'aurez qu'à me faire signe , je serai bien-tôt à vous.



SCENE VII.

NERINE *seule.*

V Oilà une plaisante recruë que je viens de faire là pour la Republique ! Il faut que je sois folle , & je ne crois pas qu'il y ait dans tout le monde une femme faite comme cela. Mais voici Julie , ma Maitresse.



SCENE VIII.

JULIE en homme, NERINE.

JULIE.

AH ! ma chere Nérine , j'ai bien des nouvelles à t'apprendre. Je ne m'étonne plus des bons traitemens que j'ai reçus jusqu'ici de la Générale de cette Île , malgré les rigueurs qu'on y exerce contre les hommes.

NERINE.

Que feroit-ce ?

JULIE.

Elle est amoureuse de moi.

NERINE.

Quoi ! cette Amazone si austère , qui a soutenu jusqu'ici avec tant de vigueur les Loix de la République ?

JULIE.

Elle m'aime à la fureur , sous le nom de Valere , que je me suis donné en arrivant ici. *Ab ! mon cher Valere , m'a-t-elle dit ce matin en me voyant plongée dans la tristesse , rassûrez - vous , vous êtes moins à plaindre que vous ne pensez , si vous êtes discret & fidele.*

NERINE.

N E R I N E.

Pourquoi diantre aussi vous donner le nom de Valere ? c'est un nom qui inspire de la tendresse & j'ai toujours vû dans les Comédies , les Dames amoureuses de ceux qui portoient ce nom-là.

J U L I E.

C'est le nom de l'Epoux qui m'étoit destiné , & il m'est plutôt venu dans la pensée qu'un autre,

N E R I N E.

Ma foi , si j'étois en votre place , je déclarerois mon sexe à la Générale , pour éviter toutes les suites fâcheuses qui pourroient arriver de votre déguisement : vous ne l'aviez pris que pour éviter le Sérail , cette raison ne subsiste plus dans ce Pays : croyez-moi , quittez cet habit au plutôt.

J U L I E.

J'ai plus de raisons que jamais de le conserver : Si je me déclare Fille , on me fera aussi-tôt Amazone , & je ne pourrai plus sortir de cette Isle , je perdrai pour jamais l'espoir d'être unie à Valere : au lieu que sous cet habit , ayant trouvé grâce auprès de la Générale , elle pourra me renvoyer un jour , comme elle a fait beaucoup d'autres. Tu sçais qu'elle a seule le pouvoir de donner la liberté aux esclaves.

N E R I N E.

Mais elle ne vous la donnera pas *gratis* , cette

liberté. Comment croyez-vous pouvoir répondre à sa tendresse ?

JULIE.

Ah ! je t'avouerai que je n'ai point de secret pour cela.

NERINE.

Mais , taisons-nous , la voici cette Générale.

JULIE.

Vois-tu , comme elle m'examine ?

SCENE IX.

LA GENE'RALE , JULIE
en homme , NERINE.

LA GENE'RALE *à part.*

PLus je le vois , & plus je me représente les traits de Léandre , dont un sort fatal me sépara pour jamais , lorsque j'étois encore en France,
à Nerine.

Martesie , laissez-nous.



SCENE X.

LA GENE'RALE, JULIE
en homme.

LA GENE'RALE.

V Alere, je ne puis plus long-tems vous retenir dans cette Isle, dans l'état où vous êtes ; il faut que je vous renvoye, ou que je vous fasse esclave. Mais je vous aime trop pour faire ni l'un ni l'autre ; ainsi, avant que vous soyez plus connu, j'ai résolu de vous déguiser en fille, pour vous garder toujours auprès de moi.

JULIE.

Ah ! Madame, que me dites-vous là ? Me déguiser en fille ! & comment pourrai-je jouer un pareil rôle ?

LA GENE'RALE.

Je conçois que vous aurez d'abord de la peine ; mais enfin il le faut.

JULIE.

Ah ! Madame, songez à quoi vous vous exposez.

LA GENE'RALE.

Est-ce à vous, cruel, à trouver des difficultés ;

F f ij

dans mon projet ? Ah ! je ne rougis déjà que trop de ma foiblesse ; mais après l'aveu que je vous ai fait , redoutez ma vengeance , si vous ne répondez à mes bontés. Vous ne dites mot ?

J U L I E.

N'attribuez mon silence , Madame , qu'à l'excès d'un bonheur auquel je n'aurois jamais osé m'attendre ; mais enfin , me voilà prêt à vous obéir. Parlez , que faut-il faire ?

L A G E' N E' R A L E.

Retournez dans mon Palais , où je vais vous joindre dans le moment , & vous faire donner les habits nécessaires pour assister au Triomphe qui va commencer incessamment.

J U L I E *à part , en s'en allant.*

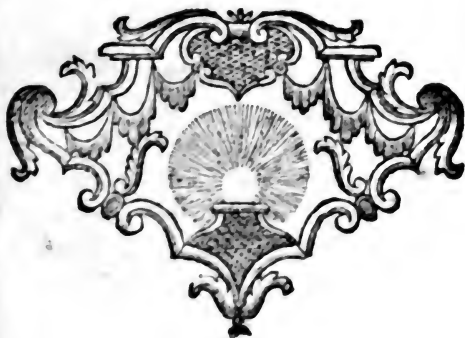
Oh Ciel ! Comment pourrai-je me tirer de ce mauvais pas !



SCENE XI.

LA GENE'RALE *seule.*

A Quoi t'exposes-tu , malheureuse Angélique ?
Au milieu des honneurs que tu reçois ici , tu t'abaisSES à l'amour d'un Etranger à qui tu n'es pas sûre de plaire. Bien plus , tu trahis Léandre , que ta nouvelle dignité ne t'avoit pû faire oublier. Tu le trahis , sous le prétexte frivole que cet Etranger lui ressemble. Ah ! je voudrois.... ! Mais voici Maître Robert , il faut qu'il me serve dans tout ceci.



SCENE XII.

LA GENE'RALE, Maître
ROBERT.

Me. ROBERT.

QU'avez-vous donc , Madame ? Je vous trouve tout je ne sçais comment , dans le tems que je viens vous avertir que tout est prêt pour le Triomphe que vous avez ordonné.

LA GENE'RALE.

Ah ! mon cher Maître Robert , car tu es mon unique Confident & mon véritable ami , n'osant découvrir mes secrets à aucune de nos femmes , dont la vertu austère me feroit des reproches sanglans , & me dégraderoit peut-être de la dignité où elles m'ont élevée. Apprens que j'aime.

Me. ROBERT.

Quoi , ce n'est que cela ? & morgué si vous me l'aviez dit plutôt , je n'aurois pas tant perdu de tems , je vous en aurois bien parlé le premier ; mais morgué je craignois trop d'avoir compté sans mon hôte.

LA GENE'RALE.

Comment ! tu t'es apperçû que j'aimois ?

Me. ROBERT.

Oh que oui, je m'en suis douté tout du premier coup, & drès que j'ai vû que vous soupiriez, & que de tems en tems vous me regardiez tendrement sans rien dire, je me suis dit à part moi, notre Générale en tient.

LA GENE'RALE.

Il est vrai que j'hésitois toujours à t'en parler.

Me. ROBERT.

Et pourquoi cela ! Est-ce que vous me preniez pour un petit cruel ? Morgué, il faudroit que j'eusse un cœur de roche, pour n'avoir pas de la sensibilité pour des appas, dont les attraits avont tant de charmes.

LA GENE'RALE.

Quoi ! tu crois que je pourrai être aimée ?

Me. ROBERT.

Hé pargué vous l'êtes déjà.

LA GENE'RALE.

Et qui te l'a dit ?

Me. ROBERT.

Hé parguennne, je me le suis dit à moi-même.

LA GENE'RALE.

Oh, si tu n'as que ces assurances-là, tu pourrois te tromper.

Me. ROBERT.

Me tromper : hé parfanguienne, je sçais bian si j'ai le cœur tendre ou non.

L A G E' N E' R A L E.

Et qu'a de commun ton cœur avec celui de Valere ?

Me. R O B E R T.

Comment de Valere !

L A G E' N E' R A L E.

Oui, de Valere. C'est lui que j'aime.

Me. R O B E R T.

Ouf ! rengainons notre amour.

L A G E' N E' R A L E.

Qu'as-tu donc ? tu viens de soupirer , je pense.

Me. R O B E R T.

Pardonnez moi, Madame, c'est que je m'imaginois dans le moment être Valere.

L A G E' N E' R A L E.

Tu crois donc qu'il répondra à mon amour ; malgré toute la froideur qu'il m'a fait paroître ?

Me. R O B E R T.

Il faudroit morgué qu'il fût bien dégoûté. Mais où l'avez-vous donc pû voir ce Valere ?

L A G E' N E' R A L E.

Il y a un mois que je le tiens caché dans mon Palais, dont il n'est sorti que d'aujourd'hui ; & je lui ai ordonné de se déguiser en fille, pour le garder sans cesse auprès de moi.

Me. R O B E R T.

Diable emporte si j'y comprends rien. Morgué que m'apprenez-vous là ?

Ce que je voudrois me cacher à moi-même. Mais enfin , puisque tu sçais mon secret , c'est toi désormais que je charge d'avoir les yeux sur la conduite de Valere. Je veux que tu observes sans cesse ses démarches. Comme je doute encore de son cœur , je crains qu'au milieu de tant de beautés que l'on voit briller ici , quelqu'une , tôt ou tard ne l'enleve à mon amour. Adieu , je vais me préparer pour le triomphe , à mon retour , je t'en dirai davantage.

SCENE XIII.

Me. ROBERT *seul.*

MOrgué me vèlà aussi étonné que s'il m'étoit venu des cornes à la tête. Comment diable , Monsieur Valere ! A moi qui suis votre ancien ami vous m'en baillez à garder ! Vous me faites accroire que vous arrivez dans le moment , & il y a un mois que vous êtes caché dans cette île. Et pargué je n'avois que faire de me donner tant de peine pour lui trouver des habits de femme ; notre Générale y avoit déjà songé Mais d'où diable sort cette nouvelle espèce d'Amazone ? Vèlà une plaisante figure, Holà , Madame , Madame.

SCENE XIV.

CRISPIN, toujours son Manteau en juppe.
Me. ROBERT.

CRISPIN *à part.*

AH ! je tremble !

Me. ROBERT.

Hé morgué, vous vèlà bien ahurie ! Et que faites vous ici toute seule ? apparamment que vous avez été prise sur le Vaissiau qu'on amena hier dans le Port ! Pourquoi ne vous a-t-on pas encore fait changer d'habit ? vous avez là un équipage bian lugubre.

CRISPIN.

Hélas, Monsieur, comme mon Mari fut tué hier dans le combat, j'ai prié qu'il me fût permis d'en porter le deuil au moins tout aujourd'hui, & je m'amusois en badinant à conter & à faire répéter mes doléances aux Echos de ces Rochers.

Me. ROBERT.

Morgué, jeune & gentille comme vous êtes, je crois que votre Mari vous aimoit bian.

CRISPIN.

Oh terriblement, & il avoit bien raison ; il ne

retrouvera jamais une femme comme moi.

Me. ROBERT.

Morgué, je le crois bien, puisqu'il est mort. Et vous a-t-il laissé beaucoup d'enfans ?

CRISPIN.

Vingt, mon cher Monsieur. Seize déjà tout drus, & quatre à la mamelle.

Me. ROBERT.

Tatigué, cela est boufon. Mais, dites moi, Madame, puisque vous vous trouvâtes au combat d'hier, ne pourriez-vous pas m'en faire le récit ? Morgué, je suis curieux de mon naturel.

CRISPIN.

(à part.) (baut.)

Que diable lui dirai-je . . . Excusez-moi, Monsieur, ma douleur est si grande, qu'elle m'a fait perdre la mémoire.

Me. ROBERT.

Et morgué je vous en prie.

CRISPIN.

Tout ce que je vous puis dire, mon cher ami, c'est qu'il y faisoit diablement chaud. Au commencement du combat, mon pauvre Mari eut son Cheval tué sous lui.

Me. ROBERT.

Et pargué, Madame, vous vous fagottez de moi. Est-ce qu'on combat à cheval sur la Mer ? C'étoit donc queuque Cheval marin ?

C R I S P I N.

Pardon, mon cher Monsieur, je suis encore si troublée, que je ne sçais ce que je dis.

Me. R O B E R T.

Hé, la, la, remettez-vous, & me contez tout ça de bout en bout.

C R I S P I N.

Vous sçavez donc, pour achever mon discours, que notre Vaisseau ayant apperçû ceux des Amazones, commença à changer de visage; il tint ferme cependant, mais voyant qu'on avançoit sur lui, il se mit à se sauver à toutes jambes. On court sur nous, nous nous retournons; on nous attaque, nous nous défendons, & nos gens disputent long-tems le terrain. Tantôt les Amazones avoient le dessus, tantôt elles avoient le dessous. Bref enfin, la Victoire se déclare pour elles, elles nous taillent en pièce, & *le combat finit faute de Combattans.*

Me. R O B E R T.

Tatigué, comme vous contez-ça, il n'y a pas de votre faute. Mais ce bruit de Trompettes nous avertit que le Triomphe est en marche, & je vous quitte pour m'y rendre au plutôt. Tatigué, ce sera là un drôle de corps d'Amazone, si elle est jamais enrôlée parmi nos Troupes.

SCENE XV.

DIVERTISSEMENT.

On entend un bruit de Trompettes & de Timballes , après lequel commence la marche.

Me. Robert en espee de Suisse à la tête. Deux Amazones portant des trophées d'armes. D'autres conduisant les Prisonniers enchainés. Une Amazone portant l'Etendart de la République. Plusieurs Amazones l'Epée à la main autour du Char de Triomphe , sur lequel est la Générale. Troupe d'Esclaves enchainés , les uns traînant le Char , les autres le suivant.

La Marche est fermée par les Amazones. Après que la Marche s'est rangée on chante l'air suivant.

A I R.

UNE AMAZONE.

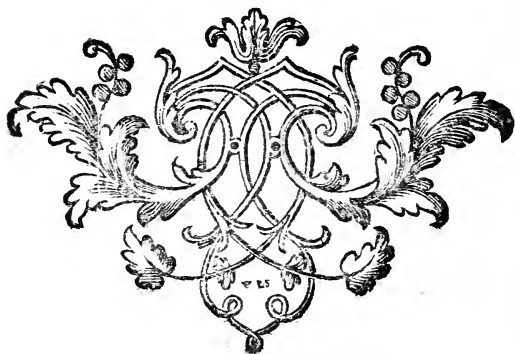
A Vos Vainqueurs rendez hommages ,
Amans trompeurs , Maris jaloux ,
Reconnoissez dans l'esclavage

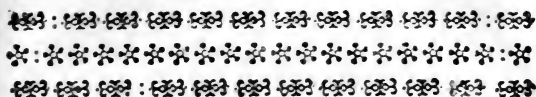
Tout l'avantage
Que notre Sexe a sur vous.

ENTRÉE D'ESCLAVES.

UNE AMAZONE.

Nous dédaignons de vaincre par nos charmes ,
Et nous défavouons le pouvoir de nos yeux ,
Notre Triomphe est bien plus glorieux ,
Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos armes.





ENTRÉE D'AMAZONES.

V A U D E V I L L E,

I. A M A Z O N E.

P Ar des raisons , prouvons aux Hommes
 Combien au dessus d'eux nous sommes ,
 Et quel est leur triste destin ;
 Nargue du Genre Masculin.
 Faisons voir quel est leur caprice ,
 Leur folie & leur injustice,
 Chantons & répétons sans fin ;
 Honneur au Sexe Féminin.

I I. A M A Z O N E,

D'amour propre l'ame remplie ,
 Un Fanfaron souvent public
 Des faveurs qu'il poursuit en vain ;

Nargue du Genre Masculin.

Mais la femme la plus Coquette ,
 Sur ses plaisirs toujours discrète ,
 Cache sa foiblesse en son sein ;
 Honneur aux Sexe Féminin.

III. AMAZONE.

L'homme ayant bû n'a plus de tête ,
 Moins raisonnable qu'une bête
 Il ne peut trouver son chemin ;
 Nargue du Genre Masculin.
 Mais la femme en est plus aimable ,
 Plus riante , plus agréable ,
 Quand elle est en pointe de vin ;
 Honneur au Sexe Féminin.

IV. AMAZONE.

L'homme corrigeant la nature ,
 Pour faire passer sa figure ,
 Se fait tondre soir & matin ;
 Nargue du Genre Masculin.
 La femme belle , aux yeux exposé

L'éclat

L'éclat du Lys & de la Rose ,
Que l'on voit briller sur son teint ;
Honneur au Sexe Féminin.

V. A M A Z O N E.

Pendant dix ans l'homme étudie ,
Et quelquefois toute sa vie ;
Qu'en a-t-il de reste à la fin ?
Nargue du Genre Masculin
Une Agnès sans expérience ,
Le confond avec sa science ,
Souvent il y perd son latin ;
Honneur au Sexe Féminin.

V I. A M A Z O N E.

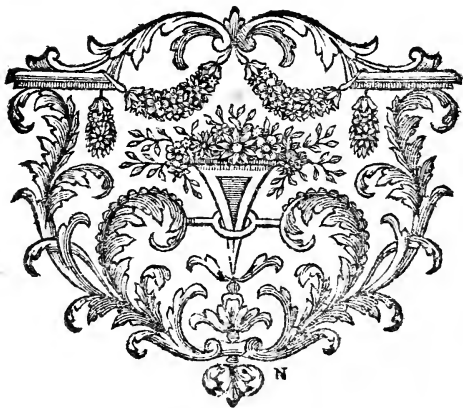
Qu'à Cythere on fasse un Voyage ,
Au retour du pèlerinage
L'homme paroît toujours chagrin ;
Nargue du Genre Masculin.
La femme en revient au contraire
Plus éveillée & plus légère ,

Elle y retourneroit soudain ;

Honneur au Sexe Féminin.

*Le Triomphe finit en dansant au son
des Trompettes.*

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE I.

FINETTE, BELLONETTE.

CLORINDE.

FINETTE.

O H ça , mes cheres Compagnes , maintenant que nous voilà seules , & en lieu de discourir ensemble , contez-moi un peu vos petites affaires.

CLORINDE.

Nous voudrions avoir de vos lumières sur des idées qui nous embarrassent.

FINETTE.

Comment , ma petite Clorinde , des idées qui vous embarrassent ? vous n'êtes pourtant pas dans l'âge d'avoir des idées embarrassantes ; pour Bellonette , passe.

BELLONETTE.

Voici le fait, Comme vous n'avez pas été cle-

G g ij

vée dans l'Isle ainsi que nous, vous voulons vous demander la Carte des Pays que nous ne connoissons pas.

FINETTE.

Parlez sans préambule.

C L O R I N D E.

Volontiers. Nous entendons quelquefois soupirer des Amazones nouvelles. En soupirant elles prononcent les noms de certains hommes qu'elles appellent leurs Amans.

FINETTE.

Oui dà.

C L O R I N D E.

Et nous sommes toutes deux fort curieuses de sçavoir ce que c'est que des Amans. Il faut que ce soit des hommes bien méchans, puisqu'ils sont ainsi pleurer de jolies personnes?

FINETTE.

Oh ! ils ne les font pleurer que quand ils sont éloignés d'elles, car quand ils sont ensemble ils les font rire.

C L O R I N D E.

Ils les font rire ? cela doit être fort réjouissant.

FINETTE.

Cela ne l'est pas toujours Il y a des Amantes qui ne sont pas contentes de leurs Amans

B E L L O N E T T E.

Qu'appellez-vous les Amantes ?

FINETTE.

Les Amantes sont ces jolies personnes qui font pleurer ou rire leurs Amans.

BELLONETTE.

Je voudrais bien être Amante.

CLORINDE.

Et moi aussi ; mais je voudrais avoir un Amant qui me fit rire.

FINETTE.

Cela est naturel.

BELLONETTE.

Et dites-nous un peu ; quand il y a des Amantes qui ne sont pas satisfaites de leurs Amans , de quelle maniere cela arrive-t-il ?

FINETTE.

En cent façons. Premièrement , il y a des Amantes qui voudroient s'approprier des Amans qui appartiennent à d'autres.

CLORINDE.

Quelle friponnerie ! ces Amantes-là n'ont guere de conscience :

FINETTE.

Dites-moi un peu , ma petite consciencieuse ne vous est-il jamais arrivé d'avoir envie de goûter d'une Tartelette , que vous lorgniez entre les mains de quelqu'une de vos Compagnes ?

CLORINDE.

Oh ! j'ai eu cent fois de ces tentations-là , & j'y ai toujours succombé.

FINETTE.

Hé bien, les Amans font les Tartelettes des Amantes Je vois à votre mine que vous croqueriez bien une douzaine de ces Tartelettes là.

CLORINDE.

Et même la treizième.

FINETTE.

Oh ! la Goulue.

BELLONETTE.

Mais que font les Amans auprès de leurs Amantes ?

FINETTE.

Oh pour répondre à ce que vous me demandez, je vous dirai comme je l'ai oui dire ; qu'autant de Pays, autant d'usages. Les Amans en Italie emprisonnent leurs Amantes ; en France ils les laissent courir, en Espagne ils les ennuyent, & en Allemagne ils les enyvrent.

BELLONETTE.

Je suis pour la France.

CLORINDE.

Et moi pour l'Allemagne.

FINETTE.

Je me doutois bien que l'Espagne & l'Italie n'étrêneroient pas.

BELLONETTE.

Et les Amans, sont-ils long-tems assidus auprès des Amantes ?

FINETTE.

C'est encore suivant le Pays ; l'Espagnol voit son Amante jusqu'à ce qu'elle meure , l'Italien jusqu'à ce qu'il l'ait fait mourir , l'Allemand voit la sienne tant qu'il a soif , le Suisse après qu'elle est mere , & le François jusqu'à ce qu'elle la soit.

BELLONETTE.

Hom , je crois que vos Amans François sont de véritables Papillons.

FINETTE.

Il n'y a rien de gâté , leurs Amantes ne papillonnent pas moins.

CLORINDE.

Mais , dites-moi . . . , car il me reste encore bien des difficultés

FINETTE.

Oh , réservez-les pour une seconde Audience , si vous plaidez , & que l'on fût d'humeur à vous écouter , vous ne donneriez pas le tems aux Juges d'aller à la buvette.



SCENE II.

FINETTE, CLORINDE, BELLONETTE,
CRISPIN en femme.

CRISPIN.

Que parlez-vous de buvette, mes Enfans ? pourroit-on être de votre écot ?

BELLONETTE.

Madame, nous n'avons pas l'honneur de vous connoître.

CRISPIN.

Et qu'importe, nous aurons bien-tôt fait connoissance. Je n'aime point la conversation de toutes ces anciennes Amazones ; j'aime à me réjouir avec la jeunesse.

FINETTE.

Vous êtes assez bien tombée, car de notre côté nous ne haïssions pas la joye.

CRISPIN.

Hé bien, qu'est-ce ? comment vous trouvez-vous dans cette Ile ? depuis quel tems y êtes-vous ?

FINETTE.

Je n'y suis que depuis un mois, & je commence à m'y accoutumer.

BELLONETTE.

Pour nous depuis que nous y sommes , nous ne laissons pas quelquefois de nous ennuyer ; & nous voudrions être en âge de combattre.

C R I S P I N.

Comment , vous ne combattez pas encore ?

B E L L O N E T T E.

Non , Madame , nous sommes encore dans la Compagnie des Cadettes , & vous sçavez bien qu'on ne les occupe qu'à faire l'exercice , & à garder la Citadelle.

C R I S P I N.

Cela est assez ennuyeux. Je parlerai à la Générale , pour vous faire marcher à la première Action.

B E L L O N E T T E.

Nous vous serons bien obligées , Madame.

C R I S P I N.

Bon , cela ne me coûte rien : Mais , dites-moi , les Belles , comment vous appelez-vous ?

C L O R I N D E.

Mon nom de guerre est Clorinde.

B E L L O N E T T E.

Et moi , Bellonette.

F I N E T T E.

Et moi , Victoline. Et vous , Madame ?

C R I S P I N.

Crispinette.

Tome IV.

H h

FINETTE *riant.*

Crispinette ! Ah , mes Sœurs , le drôle de nom de guerre !

CRISPIN.

Comment , qu'avez - vous donc à rire , petite Fille ? est-ce que vous prétendez vous moquer de moi ?

FINETTE *riant.*

Pardonnez-moi , Madame ; mais c'est que nous trouvons votre nom aussi plaisant que votre figure. Adieu , Madame Crispinette,

SCENE III.

CRISPIN *seul.*

M Augrebleu des petites Masques ! Je croyois avoir rencontré là une espèce de bonne fortune , & profitant de leur innocence.... Mais j'apperçois ici une Amazone qui me caracolle. Hom , c'est apparemment une connoisseuse qui n'est pas la dupe de mon déguisement,



SCENE IV.

VALERE en Amazone , CRISPIN.

VALERE *examinant Crispin.*

S I je ne l'avois vû périr , je croirois que ce seroit lui.

CRISPIN.

Oh parbleu , c'est mon Maître , ou son ombre.

VALERE.

Crispin ?

CRISPIN.

Valere.

VALERE.

Quoi , c'est toi , mon pauvre Crispin !

CRISPIN.

Quoi c'est vous , mon cher Maître !

VALERE.

Je te croyois péri avec le reste de l'équipage.

CRISPIN.

L'équipage n'est point péri , les autres Vaisseaux de la Flotte ont envoyé leurs Chaloupes pour le secourir. Pour moi , dès que j'ai senti la terre sous mes pieds , je n'ai pas voulu tâter davantage de la Mer. Mais à propos , Monsieur , vous êtes à charmer dans cet ajustement ; parlez-moi sans détour ;

H h ij

Quelle Amazone compatissante , s'est chargée de vous mettre ainsi dans vos meubles ?

V A L E R E.

Il est inutile que je te fasse un détail de tout cela , de même que je ne m'informe pas d'où tu tiens ton déguisement. Tout ce que je puis te dire , c'est que je n'ai pû encore avoir des nouvelles de Julie , & que mille Beautés plus charmantes les unes que les autres , (mais qui ne font point elle ,) viennent m'accueillir tour à tour. Je les vois déformées de cette fierté , & même de cette pudeur que le Sexe n'emploie qu'auprès des hommes. Elles me font mille caresses innocentes , auxquelles je ne réponds qu'avec une retenue , que je tremble à tout moment de laisser échaper.

C R I S P I N.

Je suis à peu près dans le même cas ; mais enfin que leur dites-vous ?

V A L E R E.

Que veux - tu que je leur dise ! Hélas le plus souvent rien. Je les écoute.

C R I S P I N.

Tant pis , morbleu , tant pis ; si vous gardez long-tems le silence , on s'appercvra bien-tôt que vous n'êtes pas femme. Pour moi , je ne manque pas par le bec ; & quand je devrois mentir , ou ne dire que des fadaïses , j'empêcherai qu'on me reconnoisse pour homme. Tel que vous me voyez , je suis un peu commere.

VALERE.

Sert-toi donc de ces talens pour tâcher de découvrir ici Julie. Je t'ai fait voir assez souvent son portrait, pour que tu la puisses reconnoître.

CRISPIN.

Oh que oui; il ne s'agit plus que de sçavoir si le portrait lui ressemble.

VALERE.

C'est de quoi beaucoup de gens m'ont assuré.

CRISPIN.

Tant mieux. Je vais donc battre l'estrade, & passer toutes les Amazones en revue; heureux si en cherchant votre belle Julie, je puis rencontrer ma chere Marton!



SCENE V.

VALERE *seul.*

T Achons de notre côté de rejoindre Maître Robert ; je lui ai fait voir le Portrait de Julie , & il m'a promis de faire une exacte recherche . . . Mais le voici ; il aura peut-être découvert quelque chose.

SCENE VI.

VALERE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

O H oui , morgué , j'ai découvert , & plus que je ne voulois.

VALERE.

Mais , quoi encore ?

Me. ROBERT.

Que vous étiez un imposteur , ou un fourbe , ou un menteur. Choisissez sti la des trois qui vous plaît le mieux.

VALERE.

Comment ?

Me. R O B E R T.

Vous me faites accroire que vous arrivez tout chaudement ici , & il y a un mois que vous êtes à vous morfondre dans le Palais de la Générale , qui se plaint de votre froideur.

V A L E R E.

Qui t'a dit cela ?

Me. R O B E R T.

Et parguene , elle-même. Et qui m'a baillé un coup de poignard en m'avouant qu'elle vous aimoit.

V A L E R E.

Comment la Générale m'aime ! es-tu fou ?

Me. R O B E R T.

Non morgué , je ne le sis pas ; mais j'ai pensé le devenir en apprenant cette nouvelle-là.

V A L E R E.

Va , mon pauvre Robert , on s'est moqué de toi. Je ne suis que d'aujourd'hui dans cette île , & je n'ai vû la Générale qu'à la cérémonie du Triomphe , qui n'a pas seulement tourné ses regards sur moi.

Me. R O B E R T.

Morgué je m'y pars ; & si vous me dites vrai , il faut que j'aye rêvé tout ce que je croyois que la Générale m'avoit dit tantôt. Morgué , l'Amour m'auroit-il fait tourner la tarelle d'une pareille maniere ?

H h iiii

V A L E R E.

Cela se pourroit bien , & je t'avouerai moi-même , que dans l'impatience où je suis de trouver Julie , il me passe par la tête mille choses plus extravagantes les unes que les autres , & que j'ai toutes les peines du monde à ne m'y pas abandonner.

Me. R O B E R T.

Sur ce pied-là , croyons donc que c'est un songe , ou bien qu'en me parlant de Valere , la Générale a voulu me parler de moi-même. Je me souviens qu'autrefois dans mon Village , quand je parlois de Margot , c'étoit souvent à Jacqueline que j'en voulois. L'Amour est comme ça inventif en inventions pour déguiser les déguisemens.

V A L E R E.

Que Diable veux-tu dire ?

Me. R O B E R T.

Il suffit , je m'entens bien. Adieu , je sçaurai bien-tôt à quoi m'en tenir ; si vous m'avez trompé , je vous la garde bonne.



SCENE VII.

VALERE *seul.*

C E pauvre Maître Robert est fou , assurément. Mais après tout , le suis-je moins que lui ? Il se flatte , il est heureux. Il a du moins le plaisir de connoître l'objet qu'il aime , de le voir sans cesse. Moi Mais quelqu'un s'approche d'ici ; c'est la Générale , suivie d'une Amazone de sa Cour Que vois-je ! Cette Amazone ressemble bien au Portrait que j'ai de Julie , & je sens dans mon cœur des transports qui me donnent la curiosité d'entendre leur conversation. J'espère en tirer quelque éclaircissement sur ma destinée.



SCENE VIII.

LA GE'NE'RALE, JULIE en Amazone ,
V A L E R E caché.

L A G E' N E' R A L E à Julie.

A Pprochez vous , Valere , que je vous examine.
V A L E R E à part.

Maître Robert avoit raison. O Ciel ? je suis découvert Mais non , elle ne me regarde pas . .
C'est à cette Amazone qu'elle adresse la parole.

L A G E' N E' R A L E à Julie.

Oui , mon cher Valere , tout le monde vous prendroit à présent pour la plus aimable de nos Amazones , je sens qu'il m'auroit été impossible de vivre sans vous.

J U L I E.

Je ne suis pas digne des tendres sentimens que vous avez pour moi.

L A G E' N E' R A L E.

Pourquoi ne cherchez-vous pas à les mériter ?
Parlez-moi franchement , ai-je une Rivale heureuse ?

J U L I E.

Je vous jure que vous n'avez pas une seule Rivale , & cependant

Et cependant vous ne pouvez reconnoître mon amour.

JULIE.

Ce n'est pas la reconnoissance qui me manque.

LA GENE'RALE.

Que vous manque-t-il donc , ingrat , pour payer mes tendres sentimens ?

JULIE.

Ah , Madame , bien des choses.

LA GENE'RALE.

O Ciel ! que d'indolence ! que de froideur !...
Mais , que me veut cette Trompette ?

SCENE IX.

LA GENE'RALE, JULIE,
SEVERIDE , VALERE caché.

LA GENE'RALE.

Q U'est-ce qu'il y a de nouveau ?

SEVERIDE.

Ah , Madame ! il vient d'arriver un grand malheur.

LA GENE'RALE.

Quoi donc ! que seroit-il arrivé ?

372 LES AMAZONES

SEVERIDE.

Deux brigadières de vos Troupes , Florindé & Celonide.

LA GENE'RALE.

Vous m'intriguez ... ? Que leur est-il arrivé ?

SEVERIDE.

Elles viennent de se battre en duel.

LA GENE'RALE.

Et pour quel sujet ?

SEVERIDE.

Pour le droit d'ancienneté , qu'elles se disputoient l'une & l'autre.

LA GENE'RALE.

Deux femmes se disputer le droit d'ancienneté , cela me surprend ! Quoiqu'il en soit , y a-t-il bien eu du sang de répandu ?

SEVERIDE.

On les dit toutes deux blessées , mais légèrement.

LA GENE'RALE.

Et les a-t-on arrêtées ?

SEVERIDE.

Oui , Madame , elles sont actuellement dans notre Salle des Gardes.

LA GENE'RALE.

Tant mieux , je vais sur le champ m'informer à fond de leur querelle , & donner mes ordres pour que cette affaire n'ait point de suite , attendez-moi ici , mon cher Valere Voici Martesie qui vous tiendra compagnie.

SCENE X.

JULIE, NERINE,
VALERE.VALERE *à part.*

Que viens-je d'entendre ? pourquoi appelle-t-on Valere cette jeune & charmante Amazone ? Que je suis ravi de ce qu'elle porte mon nom ! Tâchons de découvrir si c'est l'aimable Marselloise que je dois épouser Elle est encore plus belle que le Portrait , & cependant il m'avoit inspiré la passion la plus vive Quel bonheur si c'étoit elle ! Mais contraignons - nous , & pénétrons , s'il se peut , les sentimens de son cœur , elle ne me connoît pas , & ce que je sçais de son Avanture , me donnera les moyens d'en apprendre le reste.

NERINE *bas à Julie.*

Madame , il me semble qu'on vous examine bien attentivement. L'erreur de la Générale se feroit-elle communiquée , & cette lorgneuse-ci , ne vous prendroit-elle point aussi pour un homme ?

VALERE *à Julie.*

Permettez , charmante Julie . . . ,

J U L I E *embarrassée.*

Julie ! Ah , Ciel , je suis trahie ! Madame , vous vous méprenez

V A L E R E .

Non , Madame , votre surprise ne m'en dit que trop , & je ne sçaurois d'ailleurs me méprendre sur votre compte ; vous êtes trop aimable pour n'être pas reconnue aisément.

J U L I E .

Hé , mais Madame , d'où me connoissez-vous , s'il vous plaît ?

N E R I N E *à part.*

Je me défie furieusement de cette connoissance-ci,

V A L E R E . *à Julie.*

Belle Julie , j'ai resté long-tems à Marseille ; je sçais que vous êtes de Gênes ; je sçais encore que vous deviez épouser un certain Valere

J U L I E .

Hélas ! depuis mon malheur , je n'ai point entendu parler de lui Mais , comment en aurois-je entendu parler ? Depuis que j'ai été prise par les Amazones ? elles m'ont traînées de mers en mers , & ce n'est que depuis un mois que je suis ici. Encore , si j'étois sûre que Valere m'aimât , comme ses lettres me l'ont voulu persuader !

V A L E R E .

Valere vous adore , il a votre Portrait ; ce Portrait a frappé ses regards & son cœur , il n'aime que Julie.

JULIE.

Il n'aime que Julie ! Ah , s'il n'aimoit que Julie , il l'auroit cherchée par toute la Terre ! notre prise devoit avoir fait assez de bruit pour l'animer à courir de rivage en rivage , pour avoir de mes nouvelles ; & peut-être à la fin seroit-il parvenu jusqu'ici.

NERINE.

Que je lui veux de mal , à ce Monsieur Valere ! Son Pere a , dit-on , assez de bien pour armer toute une Flotte , & il nous laisse sécher dans une Ile , où une jolie fille est aimable en pure perte ! Que nous sert d'avoir des charmes , si nous n'avons pas ici de quoi les mettre en usage.

VALERE à Julie.

Oserai-je , Madame , vous demander ce que vous pensez de Valere ?

JULIE.

Qu'exigez-vous de moi , Madame ?

VALERE.

Parlez , je vous en conjure.

JULIE.

Hé , mais , Madame , je crois que je ne pense pas de Valere , ce que devoit m'en faire penser son indifférence.

VALERE.

Expliquez-vous , de grace ; achevez un discours qui enchanteroit Valere , s'il l'entendoit.

Puisque vous sçavez nos affaires , je me flatte , Madame , que vous ne condamnerez pas le penchant que je sentoís pour un homme destiné à être mon époux. Je ne l'ai jamais vû , mais j'en ai entendu parler ; j'ai lû les lettres qu'il m'écrivoit ; la beauté de son caractère y est peinte , & je suis plus sensible à la délicatesse des sentimens qu'à tout autre mérite.

VALERE *se jettant aux genoux de Julie.*

Je ne sçaurois plus dissimuler mon bonheur est trop grand , pour le cacher davantage . . . Belle Julie , c'est Valere , fidèle , constant & charmé , qui a le plaisir d'embrasser vos genoux.

JULIE.

Vous , Valere ! Ah , quel surprenant bonheur pour moi !

NERINE.

Ma foi , j'avois quelque soupçon que cette Amazone étoit de contrebande.

VALERE.

Mais de grace , dites-moi , Madame , pourquoi je vous ai entendu nommer Valere ?

NERINE.

Chut , c'est un mystère galand que ceci.

JULIE.

J'étois travestie en homme pour des raisons que je vous dirai dans la suite , quand j'ai été prise par les Amazones.

NERINE.

N E R I N E.

Et Madame , quand on l'a présentée à la Générale , s'est donnée votre nom , parce que par hazard il lui est venu le premier dans l'esprit ; vous devinez sans doute comment ce hazard-là est arrivé.

J U L I E.

Vous jugez , Valere , si l'on pensoit à vous.

N E R I N E.

La Générale prend Madame pour un joli homme ; vous devinez bien encore la conséquence de cette méprise.

J U L I E.

Vous avez bien fait de vous déguiser en femme ; cet habit vous sauvera de l'esclavage , & nous procurera la facilité de nous voir.

V A L E R E.

Quels doux momens suivent tant de peines & d'inquiétudes ! Que la Fortune me récompense bien des maux qu'elle m'a causé !

(Il baise la main de Julie.)

N E R I N E *appercevant la Générale.*

Oui , mais la Fortune a tort de prendre la Générale pour témoin de ces récompenses-là.



SCENE XI.

LA GENE'RALE, JULIE,
VALERE, NERINE,

LA GENE'RALE *à part.*

Que vois-je ? une Amazone inconnue baise la main de Valere !

Bas à Julie.

Ah , perfide Valere ; vous me trahissez !

JULIE.

Moi , Madame !

NERINE *à part.*

Nous allons voir bien du qui-pro-quo.

LA GENE'RALE *bas à Julie.*

Quelle est cette Amazone qui vous parloit avec des gestes si tendres ?

JULIE.

C'est C'est une jeune personne de Gènes qui me demandoit des nouvelles de son Pere.

NERINE.

Oui , c'est un fort bon cœur de fille , dont vous seriez extrêmement contente , si vous la connoissiez telle qu'elle est.

Je n'ose éclater ; cependant je sens bien qu'on me joue.

SCENE XII.

LA GENE'RALE, VALERE,
JULIE, NERINE, CRISPIN
en Amazone.

CRISPIN à part.

O U diable est mon Maître : Je le cherche par tout ; j'ai les meilleures nouvelles du monde à lui donner Mais le voici.

Haut :

Réjouissez-vous , Seigneur Valere , vous verrez enfin votre chere Julie ; on vient de m'assurer qu'elle étoit dans cette Ile.

NERINE *bas à Crispin.*

Tais-toi , misérable.

CRISPIN *haut.*

Pourquoi me taisois-je ? Il n'y a personne ici de trop.

NERINE *bas.*

Le Bourreau !

CRISPIN *haut.*

Apprenez....

NERINE *bas à Crispin.*

Apprenez , Monsieur le bavard , que vous parlez devant la Générale , & qu'il ne fait pas bon ici pour les Amazones de votre espèce

CRISPIN *à part.*

Sur ce pied-là , plions bagage.

SCENE XIII.

LA GENE'RALE , JULIE ,
VALERE , NERINE.

LA GENE'RALE *bas à Julie.*

Vous voyez , trompeur Valere , que je sçais ; malgré vous , tous vos secrets ... Vous aimez cette Julie qu'on vous annonce avec tant de zele. On vous apprend devant moi qu'elle est dans cette Isle , & je vois clair dans vos projets ; il n'est plus question de dissimuler avec moi. Non , ingrat Valere , n'esperez pas que je sois votre dupe.

NERINE *à part.*

Elle a beau dire , elle ne peut pas manquer d'être la dupe du Valere qu'elle aime.

LA GENE'RALE *bas à Julie.*

Ah, Valere! en vous déguisant, je croyois vous fixer près de moi, & au contraire je vous procurois la liberté de chercher ma Rivale?

JULIE.

Je vous répéteroïis cent fois que vous êtes dans l'erreur, sans pouvoir vous le persuader....

LA GENE'RALE.

C'est pousser trop loin une pareille négative, je ne suis plus maîtresse de mon courroux.....
Holla, Gardes, qu'on l'arrête.

SCÈNE XIV.

LA GENE'RALE, JULIE.
VALERE, NERINE, GARDES
AMAZONES.

VALERE.

SI vous préparez quelque supplice à Valere, c'est moi.

NERINE *bas.*

Autre étourdi.

LA GENE'RALE *à Valere.*

Ah, tu es apparemment cette Julie, puisque

tu veux te faire arrêter pour Valere ! Mais tu seras contente. Gardes , ôtez l'épée à cette Amazone.

A Julie.

Et toi perfide Valere , retire-toi , je te laisserois peut-être punir suivant la rigueur de nos Loix , si tu étois une fois prisonnier ; mais je me vangerai de toi sur ma Rivale. Qu'on la mène dans la Prison des Amazones.

(Les Gardes emmènent Valere.)

N E R I N E à part.

Bon , on appelle cela enfermer le loup dans la Bergerie.

J U L I E.

Allons chercher les moyens de l'en tirer.



SCENE XV.

LA GENE'RALE *seule*

Que je suis malheureuse ! Ah , Léandre , quelle part où tu sois , que le Ciel me punisse bien , de t'avoir voulu trahir pour un ingrat , dans le tems que tu m'es plus fidele que jamais.

SCENE XVI.

LA GENE'RALE , Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

Madame , je viens vous avertir que Madame la Major de la Place va se rendre ici ; où j'ai conduit les passagers de la prise d'hier , j'ai fait mettre les Officiers & les Soldats aux arrêts jusqu'à nouvel ordre ; & l'on a distribué les Matelots sur les Vaisseaux de la République.

LA GENE'RALE.

Tu as bien fait.

Me. ROBERT.

Morgué , comme vous me dites cela tristement.

L A G E' N E' R A L E.

Ah , Maître Robert , je suis la plus malheureuse personne du monde ! Ce Valere dont je t'avois parlé en aime un autre que moi.

Me. R O B E R T.

Comment morgué , ce n'est donc pas un rêve , que ce que vous m'avez dit tantôt.

L A G E' N E' R A L E.

Et plutôt au Ciel que ç'en fût un ! Le cruel aime Julie , & pour m'en venger , je viens de la faire arrêter.

Me. R O B E R T.

Oh pour le coup , je ne sçais plus où j'en suis. Allez , Madame , ce Valere-là est un impertinent ; & si vous m'en croiyez , vous vous en vengeriez autrement.

L A G E' N E' R A L E.

Et comment ?

Me. R O B E R T.

Morgué , si j'étois en votre place , je ne regarderois pas à la biauté ; je prendrois queuque bon lourdaut qui vous aimit , là , tout à la franquette , & pour peu que le cœur vous en dise , j'en connois un qui

L A G E' N E' R A L E.

Et qui seroit assez hardi ici pour m'aimer , & pour me manquer de respect au point ? . . .

Me. ROBERT.

Me. R O B E R T.

Oh , ce que j'en dis , ce n'est pas que j'en parle mais queuquefois , que sçait-on ?

L A G E' N E' R A L E.

Non , Maître Robert , il n'y a ici personne assez téméraire pour oser porter ses desirs jusqu'à moi , & je le punirois rigoureusement de la moindre idée qu'il auroit pû concevoir de me rendre sensible.

Me. R O B E R T.

Oh , je le sçais morgué bian , qu'il n'y feroit pas bon de s'y frotter , & qu'il faut que ça vienne de vous. Parlons d'autre chose ; N'attendez-vous pas ici Madame la Major , pour voir les Esclaves que vous voulez retenir , & ceux que vous voulez renvoyer ?

L A G E' N E' R A L E.

Non , je n'ai pas l'esprit assez tranquille pour cela. Dis à Madame la Major que je m'en repose sur elle.



SCENE XVII.

Me. ROBERT *seul.*

HE' bien , Monsieur Me. Robert ? vous voyez bien que vous êtes un sot , avec toutes vos idées faugornuës. Allons , allons , congédiez moi au plutôt votre amour , & qu'il n'en soit plus parlé. Mais voici Madame notre Major.

SCENE XVIII.

LA MAJOR, Me. ROBERT.

LA MAJOR.

HE' bien , Me. Robert , tu n'as pas encore avoué notre Générale ?

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi , Madame , mais comme elle se trouve fatiguée , elle vous prie de faire seule la revue des Prisonniers , & de garder ou de renvoyer ceux que vous jugerez à propos.

Ouais , notre Générale depuis un tems me paroit bien indifférente sur son pouvoir ? se lasseroit-elle ?

Haut.

Oh , parbleu si j'en suis la Maîtresse , je n'en garderai guères. Le sort de ces malheureux me fait pitié ; quoique Major , j'ai le cœur tendre. Où sont-ils ?

Me. R O B E R T.

Les voici.

(*On amène les Prisonniers.*)



SCENE XIX.

LA MAJOR, Me. ROBERT,
UN PETIT MAITRE, UN
PROCUREUR, UN POETE,
UN APOTICAIRE, plusieurs
Acteurs d'un Opéra de Campagne.

*Le Petit Maître file avec une
Quenouille.*

Le Procureur cout du Linge.

Le Poëte carde de la Laine.

L'Apoticaire fait de la Tapissierie.

Un autre Personnage fait des Nœuds.

*Les Acteurs de l'Opéra de Campa-
gne font diverses autres Bagatelles.*

Me. ROBERT continue.

JE leur avois donné à chacun leur tâche, com-
me vous voyez, pour connoître à quels métiers
ils sont propres; mais il me paroît qu'ils n'ont pas
encore fait beaucoup de besogne.

LA MAJOR.

En effet , & je m'apperçois que le Vaisseau que nous avons pris étoit chargé d'assez mauvaise marchandise.

M^e. ROBERT.

Voici la liste de leurs noms & sur-noms. Je vais les appeller , & vous pourrez les interroger tour-à-tour.

il lit.

Bonaventure Papillottin de Lornhenville.

L O R G N E N V I L L E.

Me voilà.

LA MAJOR.

Ton état ?

L O R G N E N V I L L E.

Garçon.

LA MAJOR.

Ton Pays ?

L O R G N E N V I L L E.

Paris.

LA MAJOR.

Ton métier ?

L O R G N E N V I L L E.

Petit Maître.

LA MAJOR.

De Robe ou d'Epée ?

L O R G N E N V I L L E.

Amphibie.

390 L E S A M A Z O N E S

L A M A J O R.

Condamnée à filer la Quenouille.

Me. R O B E R T *lit.*

Yves Fiacre Cornardet.

C O R N A R D E T.

Me voici.

Me. R O B E R T.

Cornardet ! oh pargué , celui - là sera marié à
coup sûr.

C O R N A R D E T.

Hélas , il n'est que trop vrai !

L A M A J O R.

Ton Pays ?

C O R N A R D E T.

Je suis Mançeau.

L A M A J O R.

Ton métier ?

C O R N A R D E T.

Procureur.

L A M A J O R.

Nous n'avons pas besoin ici de Procureur , tout
s'y juge militairement. As - tu été pris avec ta
femme ?

C O R N A R D E T.

Non , avant de m'embarquer je l'avois fait en-
fermer par Arrêt de la Cour.

L A M A J O R.

Tu as fait enfermer ta femme ! aux Galeres ?

CORNARDET.

Quel diable de Pays est-ce ici ?

LA MAJOR.

Allons, à d'autres.

Me. ROBERT *lit.*

Anonyme de Pestenville.

LA MAJOR.

Ton état ?

PESTENVILLE.

Veuf.

Me. ROBERT.

Tant mieux.

LA MAJOR.

Ton Pays.

PESTENVILLE.

Normand.

Me. ROBERT.

Tant pis.

LA MAJOR.

Ton métier ?

PESTENVILLE.

Poète Satyrique.

LA MAJOR.

Poète Satyrique ! condamné à la bastonnade.

PESTENVILLE.

Mais, Madame, j'en ai déjà reçu dans mon Pays.

LA MAJOR.

Cela te paroîtra moins étrange.

K k iiij

Me. ROBERT *lit.*

Gabriel Poupin. Oh, celui-là est garçon, sans doute ?

POUPIN.

Vous l'avez dit.

LA MAJOR.

Ton Pays ?

POUPIN.

Touloufin.

LA MAJOR.

Ton métier ?

POUPIN.

Rien.

Me. ROBERT.

Rien ! hé, morgué voilà un métier qui ne paroît pas propre à grand'chose.

LA MAJOR.

Condamné à faire des nœuds.

POUPIN.

Oh pour cela, j'en fais à merveille.

Me. ROBERT *lit.*

Fleurant Cuirace Canon.

CANON.

C'est votre petit Serviteur.

LA MAJOR.

Canon ! Diable, voilà un nom bien guerrier, Est-ce que vous êtes Bombardier !

CANON.

Non , Madame , Apoticaire pour vous servir.

LA MAJOR.

Ah si !

CANON.

J'ai un secret merveilleux pour rafraîchir les Dames.

Me. ROBERT.

Nos Amazones ne prennent point leurs rafraîchissemens chez les Apoticaire.

LA MAJOR.

Allons , allons , renvoyez tout au plutôt. Mais finissons , qui sont ces autres ?

Me. ROBERT.

C'est un rapsodi d'un Opéra de Campagne ; composé de chant & de danse.

LA MAJOR.

Je les renverrai en France ; il y a là des Académies de Musique qui ont grand besoin d'être recrutées.

Me. ROBERT.

Ne gardez-vous pas les femelles ?

LA MAJOR.

Et ventrebleu , qu'en faire dans nos Troupes ? nous n'avons pas ici de Financiers à mettre à contribution.

Me. ROBERT.

Et morgué , Madame , puisque vous en renvoyez

394 LES AMAZONES

tant , que ferez-vous ici de ces trois ou quatre malotrus que vous avez condamnés ?

LA MAJOR.

Je leur donne grace à tous.

Me. ROBERT.

Quoi , sans rançon , Madame ?

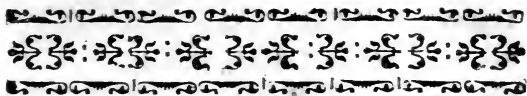
LA MAJOR.

Sans rançon.

Me. ROBERT.

C'est morgué bian dit , les Danseurs nous la payeront en cabriolles. Allons mes Enfans , réjouissez-vous d'être tombés en si bonnes mains ; & baillez-moi ici un petit plat de votre métier , pour faire passer mon chagrin !





DEUXIÈME

DIVERTISSEMENT.

UNE ACTRICE de l'Opéra.

IL n'est point de félicité ,
Sans la charmante Liberté ,
Liberté , Liberté , Liberté.

L'Oiseau dans la plus riche cage ,
Par la tristesse est tourmenté :
Il nous chante dans son ramage ,
Il n'est point de félicité ,
Sans la charmante Liberté ,
Liberté , Liberté , Liberté.

Lorsque l'on est dans l'esclavage ,
Par les plaisirs est-on flatté ?
Non , tout blesse , rien ne soulage ,
On hait jusques à la beauté.
Dans l'Hymen le plus souhaité ,
On pense souvent au Veuvage.

Il n'est point de félicité ,
 Sans la charmante Liberté ,
 Liberté , Liberté , Liberté.

ENTRÉE
de Danseurs de l'Opéra.

UN E T R A N G E R.

Des Amazones à jamais
 Honorons la mémoire ,
 Chantons , chantons leur gloire ,
 Publiions par tout leurs bienfaits.

C H Œ U R.

Chantons , chantons leur gloire ,
 Publiions par tout leurs bienfaits.

UN E T R A N G E R.

Pour relever l'éclat de ce Sexe charmant ,
 Qui fait de l'Univers le plus digne ornement ;
 Que chacun de nous s'humilie ;
 A notre honte rappelions ,

Dans tous les états de la vie,
Combien peu nous vallons.

E N T R E' E

*d'Esclaves qui se rejouissent d'avoir
reçouvré la liberté.*





V A U D E V I L L E.

U N E A M A Z O N E.

DAns notre Ile on conduit souvent
Des Esclaves de peu de mise,
Et par douzaine on les prend
Sans tirer les frais de la prise.
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

U N E A C T R I C E *de l'Opéra.*

Un petit Maître chantonnant
Chez le Sexe s'impatronise ,
Il promet toujours hardiment ,
Et jamais il ne réalise.
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

I I. A C T R I C E.

En amour un Gascon Normand
Ne prônoit que sa vaillantise ,

Sa Maîtresse au même moment
Chantoit sur le gazon assise :
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

III. ACTRICE.

Le jour de la Nôce souvent
Femme croit Mari qui se prise ,
Mais le lendemain on l'entend
Se récrier avec surprise :
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

UNE JEUNE ACTRICE.

Je veux avoir plus d'un Amant
Pour en décider sans méprise ;
Loin de blâmer étourdiment ,
Je veux voir avant que je dise :
Oh ! que les hommes d'apresent
Sont piétre Marchandise !

ENTRÉE GÉNÉRALE.

Fin du second Acte,

A C T E I I I.

S C E N E I.

L A G E' N E' R A L E *seule.*

O Ciel ! dans quelle triste situation me trouvais-je aujourd'hui ? Valere que j'avois fait déguiser en femme , vient d'être reconnu & arrêté par les Amazones qui l'avoient prise sur Mer ; & je me vois obligée de faire assembler le Conseil de guerre , pour le condamner moi-même selon la rigueur de nos loix. Ah ! malheureuse Angélique ! verras-tu périr un homme dont ton amour a fait tout le crime ! que dis-je ? un homme dont les traits te rappellent sans cesse l'image de Léandre que tu as tant aimé ! Ah ! je ne pourrai jamais consentir à sa perte ! je sçais que je puis lui faire grace après l'avoir condamné ; mais il faut que quelqu'une de nos Amazones me la demande , & c'est ce qui m'a fait tirer de prison cette Julie dont son cœur est épris. Cruelle extrémité ! faut il que j'aye recours à ma rivale , pour sauver l'ingrat que j'aime !

SCENE

SCENE II.

LA GENE'RALE, MARTON.

LA GENE'RALE.

HE' bien , Trompette , avez vous sonnez par tout l'Assemblée du Conseil ?

MARTON.

Oui , Madame , & me voilà bientôt à la fin de ma course. Cependant je vous donne avis qu'on vient de découvrir une flotte inconnue , qui faisoit voile vers cette Isle.

LA GENE'RALE.

Une flotte inconnue ! que pourrois-ce être ? je vais donner ordre qu'on l'aille reconnoître , & faire redoubler par tout la Garde. Cependant ne vous éloignez pas en cas d'allarme.



SCENE III.

MARTON *seule.*

O Uais ! notre Générale me paroît bien indifférente sur la nouvelle que je lui apporte ! se laisseroit-elle d'avoir une Armée de femme à commander ? Cela se pourroit bien , car la subordination est souvent blessée parmi des Troupes qui n'aiment pas l'obéissance , & qui ne sçauroient écouter sans répondre. Quoiqu'il en soit , achevons de sonner l'Assemblée du Conseil.



SCENE IV.

MARTON, CRISPIN,
en femme.

CRISPIN *à part.*

JE suis curieux de sçavoir ce que signifie ce bruit de Trompettes que j'entens depuis un quart d'heure. Si c'est pour aller combattre je suis déjà mort. Ces chiennes d'Amazones ne sçauroient-elles demeurer un moment en repos ?

MARTON *à part.*

Voilà une plaisante Amazone ! & la République a fait là une jolie acquisition.

CRISPIN *à part.*

Voici la Sonneuse , à son aspect je me sens ému fortement. Mais cui , c'est c'est ma femme Marton. Courons l'embrasser. Mais , non , je vois qu'elle ne me reconnoit pas ; profitons de son ignorance pour sçavoir un peu quelle vie elle a menée depuis notre séparation.

Haut.

Madame , comme je suis une jeune Amazone nouvellement enrôlée , je prends la liberté de vous demander votre nom.

L l ij

MARTON.

Je m'appelle Tintamare.

CRISPIN *à part.*

Quelle est bien nommée ! sa Maraine la connoissoit.

MARTON.

Et je suis Trompette de la Générale.

CRISPIN *à part.*

On sçait ici distribuer judicieusement les emplois.

à Marton.

C'est apparemment à cause de votre humeur pacifique qu'on vous a donné cette charge ?

MARTON.

Voulez-vous que je vous régale d'une petite fanfare.

*(Elle sonne de la Trompette)*CRISPIN *l'arrêtant.*

Quartier , Madame , quartier , je n'ai pas les oreilles si belliqueuses que vous , je n'ai été bercé qu'avec le son des mufettes.

MARTON.

Fi ! quel goût dépravé pour une Amazone ! nos Mufettes ici sont les Tambours , & nos Brunettes les volées de Canons.

CRISPIN.

Pour moi , Madame , je n'ai pas encore osé regarder un Canon en face,

MARTON.

Il faudra pourtant bien que vous vous accoutumiez à leur physionomie , si vous voulez vous avancer dans nos Troupes.

CRISPIN.

En vérité , Madame Tintamare , je n'ai point d'ambition ; je ne crois pas que je puisse jamais me pousser comme vous.

MARTON.

Vous avez pourtant un teint , qui semble avoir été enfumé par l'Artillerie.

CRISPIN.

Je vous jure que mon teint a toujours été fort conservé Mais , Madame , vous qui paroissez si attachée aux goûts de la République , n'auriez-vous point par excès de zèle travaillé à sa propagation ?

MARTON.

Qu'entendez-vous par là ;

CRISPIN.

J'ai oui dire , ou lû , que les Amazones faisoient tous les ans des détachemens de femmes vers leurs voisins , pour y aller emprunter les secours nécessaires pour empêcher leur Isle de manquer , & que des fruits qui en revenoient , elles gardoient les filles & renvoyoient les garçons à leur Pere. Parlez-moi sincèrement , Madame Tintamare , n'avez-vous jamais été détachée pour aller à ces sortes d'expéditions ?

MARTON.

Bon , ce que vous nous debitez-là ne concerne que les Amazones du tems passé ; les modernes agissent d'une manière bien opposée , elles n'ont aucun commerce avec les hommes....

CRISPIN *bas.*

Ah ! je respire.

MARTON.

Mais vous m'arrêtez ici trop long-tems , laissez-moi exécuter les ordres qui me sont donnés.

*(Elle sonne de la Trompette.)*CRISPIN *l'arrêtant.*

Communiquez-moi vos ordres , je vous prie.

MARTON.

De faire assembler le Conseil , pour juger un homme qui s'est déguisé en femme.

CRISPIN *allarmé.*

Que lui fera-t-on ?

MARTON.

On lui cassera la tête simplement.

CRISPIN.

Ah , barbare Marton ! ah malheureux Crispin !..

MARTON.

Crispin ! Qu'entens-je ! & que vois-je ! oui , malgré ce déguisement , je le reconnois , c'est lui , c'est mon mari.

CRISPIN *pleurant.*

Oui , qui passera bien-tôt simplement par les armes , si vous n'avez pitié de lui.

M A R T O N.

Mon pauvre Crispin , comment es-tu débarqué dans cette Ile ? fais moi un long récit de tes aventures.

C R I S P I N.

Il est bien tems de demander des récits , quand il faut tout mettre en action pour me dérober à la Justice de vos chiennes d'Amazones. Allons donc , ma chere Madame Tintamare , vous devez avoir ici du crédit , vous qui êtes dans un poste qui fait tant de bruit. Ne sçavez-vous pas quelque moyen pour me sauver ?

M A R T O N.

Oh oui , toutes les Amazones ont chacune pendant leur vie , le privilège de donner la grace à un homme coupable.

C R I S P I N *riant.*

Ma chere Marton , je compte sur votre privilège.

M A R T O N.

Je l'ai employé une fois en faveur d'un jeune Officier.

C R I S P I N.

En faveur d'un jeune Officier ? je suis perdu ! mais voyez parmi vos Compagnes s'il n'est pas encore de privilège à concéder.

M A R T O N.

Tous les privileges sont remplis.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal. (*Bas.*) Ah coquine ! si je réchape de ce danger , tu me payeras le jeune Officier.

MARTON.

Le secret unique qui me reste pour te soustraire à la sévérité de nos Loix , c'est de te conseiller d'ôter promptement cet habit d'Amazones & de reprendre le tien.

CRISPIN.

Je l'ai aussi sur moi.

MARTON.

Et je te ferai passer pour un Esclave oublié dans la dernière revue.

CRISPIN.

Soit , je ne ferai pas long-tems à ma toilette.

MARTON.

Adieu , je te quitte , de peur qu'on ne nous trouve ensemble , & que l'on ne me croye d'intelligence avec toi , & je vais achever ma course.

(*Elle s'en va en sonnant de la Trompette.*)



SCENE

SCENE V.CRISPIN *seul.*

AH, Madame Tintamare, je vous la garde bonne. Cependant sans elle je n'avois plus de tête. Mais, que vois-je? Ah, je ne la porterai pas loin, & voilà une ronde Majore Feminine qui ne vient pas à moi dans un bon dessein.

SCENE VI.

SEVERIDE, DEUX GARDES;
CRISPIN.

LA PREMIERE GARDE.

Doucement, l'ami, il n'est pas nécessaire de vous des-habiller; ce n'est pas de ce moment qu'on a des soupçons contre vous, & je vous arrête de la part de la République.

CRISPIN.

Madame, vous ne me trouvez déguisé qu'à moitié, on ne doit pas me faire mourir tout-à-fait,

Tome IV.

M m

410 LES AMAZONES
SEVERIDE.

Vous direz vos raisons dans le Conseil.

CRISPIN.

Mesdames, je retiens votre privilege , si quel-
qu'une de vous ne l'a pas encore donné.

SEVERIDE.

Bon , bon , des Priviléges ! il n'est pas mal de
tems-en-tems de faire des exemples. Gardes , qu'on
l'emmené.

SCENE VII.

SEVERIDE *seule.*

Voilà encore un plaisant magot , pour ofer es-
pérer que quelqu'une de nos Amazones de-
mande sa grace ! elles sçavent mieux garder leur
bisque pour ne la prendre que bien à propos. Mais
voici l'heure du Conseil , allons y prendre séance.



SCENE VIII.

(On ouvre une Ferme , & les Amazones paroissent assemblées.)

LA GE'NE'RALE, LA MAJOR,
SEVERIDE, plusieurs Amazones.

LA GE'NE'RALE.

B Raves Compagnes de Bellone , généreuses Amazones , vous sçavez le sujet qui nous assemble ici ? Un jeune homme ayant rencontré sa Maîtresse sur nos terres , s'est déguisé en femme pour la voir plus facilement , & éviter en même-tems l'Esclavage. Voilà le fait , c'est à vous à juger.

LA MAJOR.

Nous avons des Loix , il faut les suivre.

SEVERIDE.

Je conclus à la mort.

PREMIERE AMAZONE.

Et moi de même.

SECONDE AMAZONE.

Et moi.

M m ij

Faites entrer le criminel.

SEVERIDE.

Le voici.

SCENE IX.

LA GENE'RALE , LE CONSEIL ,
JULIE en Amazone.

LA GENE'RALE ,

A Pprochez , quel est votre nom ?

JULIE.

Valere,

LA GENE'RALE.

On vous accuse d'avoir déguisé votre Sexe,

JULIE.

Je ne m'en défens pas.

LA GENE'RALE *alarmée.*

Vous nous répondrez sans doute , que vous ne sçaviez pas les Loix du Pays , & vous rejetterez votre crime sur celle qui vous a conseillé de vous déguiser ?

JULIE.

Toutes les gehennes du monde ne feroient pas capables de tirer de moi un tel secret , & si je

n'ai pû répondre à ses bontés, du moins je ne ternirai point sa gloire.

L A G E' N E' R A L E *allarmé.*

On dit que vous aimez Julie ?

J U L I E.

Moi, aimer Julie ! elle qui cause aujourd'hui l'infortune de Valere, & qui l'expose....

A part.

Mais je me trahis moi-même.

Haut.

Faites-moi périr, c'est tout ce que je demande.

L A G E' N E' R A L E,

Faites entrer Julie.

S E V E R I D E.

La voilà.

S C E N E X.

L A G E' N E' R A L E, LE CONSEIL,
JULIE, VALERE en Amazone.

L A G E' N E' R A L E.

A Mazone, avancez. Connoissez-vous Valere ?

V A L E R E.

Comme moi-même.

M m iij

414 LES AMAZONES
LA GÉNÉRALE.

L'aimez-vous ?

V A L E R E.

Non.

L A G É N É R A L E.

Vous n'aimeriez point Valere ? seroit-il possible ?

V A L E R E.

Non , je n'aime , je n'adore que Julie.

L A G É N É R A L E.

Comment ? vous êtes amoureuse de vous-même ?

L A M A J O R.

Elle n'est pas la seule.

L A G É N É R A L E.

Je croyois pourtant Valere l'objet de tous vos vœux.

V A L E R E.

J'estime si peu Valere , que je vous demande sa mort.

L A G É N É R A L E.

Elle n'est pas éloignée , puisqu'il est déjà condamné ; mais je vous avouerai que j'attendois plus de générosité de votre part , je vous aurois accordé sa grace , si vous me l'aviez demandée.

V A L E R E.

Hé , quand Valere perd tout ce qu'il aime , qu'a-t-il besoin de la vie ?

L A G É N É R A L E à Julie.

Valere, Sont-ce vos sentimens ?

VALERE.

Oui, Madame, & je vous avouerai....

LA GENE'RALE.

Ce n'est pas à vous que je parle, c'est à Valere.

VALERE.

Quoi, Madame, test-il possible que vous puissiez être si long-tems dans l'erreur? & que vous ne connoissiez pas que je suis Valere, & Madame, Julie.

LA GENE'RALE.

Quoi vous voulez encore m'en imposer?

LA MAJOR.

Et parbleu, Madame la Générale, c'est vous qui vous abusez vous-même. Je vois bien que je m'y connois mieux que vous. Tenez, voilà sûrement Valere, & voilà Julie. Les Majors ne se trompent pas en hommes.

LA GENE'RALE.

Seroit-il possible? Ah! que je suis confuse d'une telle méprise!

LA MAJOR.

Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir qu'un Conseil aussi éclairé, ait pu si long-tems s'y méprendre.

LA GENE'RALE.

Hé bien, Mesdames, que ferons-nous à tout ceci? recommencerons-nous la Procédure contre le véritable Valere?

M m iijj

416 LES AMAZONES

L A M A J O R.

Ma foi ce seroit dommage. Son intrépidité m'a charmé, j'aime les braves gens.

S E V E R I D E.

Mesdames, voici encore un coupable du même crime : Un homme qui s'étoit aussi déguisé en femme.

L A M A J O R.

Dieu me damne, voilà une bonne figure ? oh son Procès est tout fait à celui-là.

S C E N E X I.

LA GE'NE'RALE, LE CONSEIL,
VALERE, JULIE, CRISPIN,
à moitié habillé en Amazone.

C R I S P I N *en tremblant.*

Serviteur à toute l'honorable Compagnie. Mesdames vous voyez un pauvre Diable qui a toujours eu tant de vénération pour votre Sexe, qu'il a souhaité mille fois d'être femme ; mais ne pouvant y parvenir, il a tâché de pouvoir vous ressembler, du moins par quelque endroit ; & c'est ce qui m'a fait prendre cet habit.

L A G E' N E' R A L E.

Qui es-tu ?

CRISPIN.

Je me nomme Crispin , Valet du Seigneur Valere , & Mari de Madame Tintamare.

LA GENE'RALE.

Comment ? ta femme est au service de la République.

CRISPIN.

Oui , Madame ; c'est elle qui a l'honneur de tromper pour vous.

LA GENE'RALE.

Et tu venois ici sans doute , dans le dessein de nous enlever ta Femme ?

CRISPIN.

Oh point , je vous assure ; & j'en aurois dix de son humeur , que je vous prierois de les garder toutes.

LA MAJOR.

Mesdames , voilà deux coupables du même crime , il n'en faut faire périr qu'un , & faire grace à l'autre. Voyons , à la pluralité des voix lequel nous ferons mourir.

CRISPIN.

Ah , ce sera moi sans doute , & je n'aurai pas une voix en ma faveur ?

LA MAJOR.

Que sçais-tu ?

CRISPIN.

C'est que dans mon Pays , lorsque deux femmes

plaident l'une contre l'autre , la plus jolie est toujours sûre de gagner son Procès.

LA GENE'RALE.

Ce n'est pas ici de même.

CRISPIN.

Non , quand il s'agit de juger des femmes. Tenez , Mesdames , pour qu'il n'y ait point de tricherie , qu'on nous fasse tirer à la courte-paille.

SCENE XII.

Me. ROBERT, LA GENE'RALE,
LES ACTEURS de la Scene
précédente.

Me. ROBERT.

AH , palfangué , Mesdames , voilà de belles affaires ! tout est perdu , songez à vous , une Armée de jeunes gens de toutes Nations , vient de faire une descente dans votre Ile , sans que les Amazones de la Garde aient osé seulement se mettre en défense.

LA GENE'RALE.

Ah ! qu'entens-je ? Mesdames , suspendons le Jugement de ces criminels , & courons vite aux armes. Faites sonner par tout l'allarme ; battez Tambours , sonnez Trompettes.

SCENE XIII.

LES ACTEURS de la Scene précédente,
MARTON.

MARTON.

B On , Madame , il est bien tems , à l'approche de cette Armée , qui porte pour Etendart un Amour triomphant , entouré de cœurs percés de flèches ; les trois quarts de vos Amazones ont déjà deserté , & se sont allés rendre prisonnières de guerre.

LA MAJOR.

Ah ! tête ! ah ! ventre ! ah ! mort !

MARTON.

Hé , Madame la Major , ne jurez pas tant , & songez vous-même à vous rendre.

LA MAJOR.

Moi , me rendre sans combattre ! oh les ennemis verront que je ne me rend pas si aisément.



SCENE XIV.

LES ACTEURS de la Scene précédente ,
N E R I N E.

N E R I N E.

R Assurez-vous , Mesdames , l'armée ennemie que je viens de reconnoître , n'est composée que de jeunes Amans rassemblés de toutes parts , qui viennent ici reclamer leurs Maîtresses ; & leurs intentions sont si bonnes , qu'avant que de répandre du sang , ils vous envoient un Député pour vous faire des propositions de paix.

Me. R O B E R T.

Allons morgué , ça est bien naturel.

L A G E' N E' R A L E.

Où est ce Député ? Mesdames , il le faut écouter.

N E R I N E.

Le voici que j'ai conduit moi-même jusqu'ici.

L A G E' N E' R A L E à part , & mettant la
main devant son visage.

Que vois-je ?

L A M A J O R.

Qu'avez-vous donc , Madame la Générale ? Est-ce que vous vous trouvez mal !

SCENE DERNIERE.

LA GENE'RALE, LEANDRE ,
Me. ROBERT, LA MAJOR,
JULIE, VALERE, MARTON,
CRISPIN, & les Acteurs de la Scene
précédente,

LEANDRE,

Illustres Amazones , une armée triomphante ;
conduite ici sous les Etendarts de l'Amour ,
bien loin de vouloir abuser de sa victoire , vient
vous demander des fers. Oui , Mesdames , à l'as-
pect de tant de beautés , les Vainqueurs se con-
fessent vaincus , & ne veulent opposer à vos ar-
mes redoutables que des soupirs. Je parle au nom
de ceux qui m'ont député vers vous ; car pour
moi , j'avouerai qu'après la perte que j'ai faite du
plus digne objet qui fût jamais sous les Cieux ,
je ne puis avoir désormais que de l'estime pour
toutes les autres ; & si je perds l'espoir de re-
trouver parmi vous ma chere Angelique , que je
cherche depuis si long-tems , ces lieux seront bien-
tôt arrosés de mon sang.

(LA GENE'RALE ou Angélique se découvrant.)

Ah , Léandre !

LE' A N D R E.

Qu'entens-je ? que vois-je , c'est elle - même !
je suis si transporté , que je ne puis parler.

C R I S P I N.

Vivat. Voilà toute la procédure au néant.

Me. R O B E R T.

Comment morgué ! ma veuve a des culottes !

C R I S P I N.

Oui , mon cher ami , peu s'en est falu que Madame Tintamare n'ait été veuve de moi.

L A M A J O R.

Que veut dire ceci , Madame la Générale ? il me semble que vous molissez ?

L A G E' N E' R A L E.

Je retrouve Léandre , je ne suis plus à moi-même.

LE' A N D R E.

Ah belle Angélique !

J U L I E.

Ah Valere !

C R I S P I N.

Ah Marton !

M A R T O N.

Ah Crispin !

L A M A J O R.

Hé quoi , je n'entends de tous côtés que des sou-

pirs ! quelle foiblesse ! ainsi donc la République ne vit plus qu'en moi. Mais je me sens encore assez de vigueur pour en soutenir moi seule tous les droits. Oh ça , Monsieur le Député , capitulons un peu ensemble.

L' E A N D R E.

Vous pouvez nous dicter des loix , toute notre armée est prête d'y souscrire , & n'a point d'autre ambition que de vivre avec vous dans une amoureuse union , que rien ne pourra jamais troubler.

C R I S P I N.

Ma foi , Madame la Major , il faut se rendre à cela ; heureusement j'ai sur moi de l'encre & du papier , & je vais écrire les articles de la Capitulation.

L A M A J O R.

Non , non , avec moi la parole vaut le jeu.

Primo. Point de subordination entre le mari & la femme.

L E' A N D R E.

Accordé.

L A M A J O R.

Secondo. Les Femmes pourront étudier , avoir leurs Colléges & leurs Universités , & parler Grec & Latin,

L E' A N D R E,

Accordé,

Me. R O B E R T.

Tatigué , que j'allons voir de Docteurs féminins !

L A M A J O R.

Tertio. Elles pourront commander les Armées ,
& aspirer aux Charges les plus importantes de la
Justice & de la Finance.

L E' A N D R E.

Accordé.

L A M A J O R.

Ultimo. Nous voulons qu'il soit aussi honteux
pour les hommes de trahir la foi conjugale , qu'il
l'a été jusqu'ici pour les femmes , & que ces Mes-
sieurs ne se fassent pas une gloire d'une action ,
dont ils nous font un crime.

C R I S P I N.

Diantre , voilà un article que les Dames ont
souvent mis sur le tapis , & je crains qu'il ne soit
encore debatû.

L E' A N D R E.

Non , non , nous accordons tout.

L A M A J O R.

A ces conditions vos Troupes peuvent entrer
ici , Tambour battant , mèche allumée.



DIVERTISSEMENT.



DIVERTISSEMENT.

MARCHE D'AMANS.

UN AMANT.

T Ambour battant , mèche allumée ,
 Une Belle mène un Amant ,
 Tant qu'elle n'est point animée
 Du feu qui cause son tourment ;
 Mais d'abord qu'elle est enflammée ,
 Soudain par un juste retour ,
 Le Galant la mène à son tour
 Tambour battant , mèche allumée.

ENTRÉE.



I. VAUDEVILLE.

UN AMANT.

TErminons enfin nos allarmes ,
 Goûtons les momens pleins de charmes ,
 Que nous assure un si beau jour ,
 Que la paix régne sur la Terre ,
 Rendons en graces à l'Amour ,
 Qui vient de terminer la Guerre.
 Relon ton plon , toure loure.
 Toure loure lirette ,
 Sonnez Trompette ,
 Battez Tambour.

UNE AMAZONE.

L'Espagnol discret quand il aime ,
 Voudroit se cacher à lui-même
 Le tendre secret de son cœur ,
 Le François épris d'une Belle ,
 N'en est pas plutôt le Vainqueur ,
 Qu'il court publier la nouvelle.
 Relon ton plon , toure loure.
 Toure loure lirette ,
 Sonnez Trompette ,
 Battez Tambour.

Pour le garçon ,
 Minon minette ;
 Et le garçon
 Pour la fillette ,
 Minette minon.

En vain la sévère Maman ,
 Du devoir fâcheux truchement ,
 Du matin au soir moralise ;
 Car tandis qu'elle prêche , hélas !
 Le tendron qu'elle tyrannise ,
 Assez souvent chante tout bas ,

La fillette

Est faite

Pour le garçon ,
 Minon minette ;
 Et le garçon ,
 Pour la fillette ;
 Minette minon.

Un jour certain grave Avocat ,
 A son Epouse sans éclat ,
 Conseilloit de fuir le Scandale ,
 Il toussa quand il eut tout dit ;
 A sa triste mercuriale ,
 Sa femme gayement répondit ,

La fillette

Est faite

Pour le garçon ,
Minon minette ;
Et le garçon
Pour la fillette ,
Minette minon.

Un jour le vigneron Lucas ,
Tenant en main son échalas ,
Se promenoit sous une treille ,
Il trouva la jeune Fanchon ,
Il s'en fut lui dire à l'oreille ,
Ne lanternez plus , mon bouchon.

La fillette

Est faite

Pour le garçon ,
Minon minette :
Et le garçon
Pour la fillette ,
Minette minon.

Quoi toujours d'un air d'Opéra ,
Le fade Tircis m'ennuyera ?
Il ne sort point de la brunette ,
Vive Colin , j'aime le ton ,
Qu'incessamment il me répète,
Il ne sçait que cette chanson.

La fillette

Est faite

Pour le garçon ,
 Minon minette :
 Et le garçon
 Pour la fillette ,
 Minette minon.

Vainement mon Maître à chanter ,
 Les Cantates vient me vanter ,
 Et sur leur prix aime à s'étendre ;
 Je n'entends rien à sa leçon ,
 Jamais je ne sçaurai comprendre ,
 Que le goût de cette Chançon.

La fillette
 Est faite
 Pour le garçon ,
 Minon minette :
 Et le garçon
 Pour la fillette ,
 Minette minon.

C L O R I N D E.

J'entens prôner que les Amans ,
 Trahissent par fois leurs sermens ,
 Quand leur cœur a ce qu'il desire ;
 Il faut les craindre , me dit-on ;
 Mais quoique l'on en puisse dire ,
 Je veux voir si l'on a raison.

La fillette

Est faite

Pour le garçon,

Minon minette :

Et le garçon

Pour la fillette

Minette minon.

Me. T I N T A M A R R E.

A present que le Féminin
S'accorde avec le Masculin ,
Chez l'Amour on verra la presse ,
J'irai dans chaque carrefour ,
Rassemblant toute la jeunesse ,
Publier au son du Tambour ,

La fillette

Est faite

Pour le garçon ,

Minon minette :

Et le garçon

Pour la fillette ,

Minette minon.

A U P A R T E R R E.

Messieurs , nos soins & nos desirs
N'ont pour objet que vos plaisirs.

432 L E S A M A Z O N E S

C'est tout ce qui nous intéresse :

Puisse le Parterre content ,

Loin de critiquer notre Pièce ,

S'en aller souper en chantant :

La fillette

Est faite

Pour le garçon ,

Minon minette :

Et le garçon

Pour la fillette ,

Minette minon.

Fin du Quatrième Volume.

De l'Imprimerie de J E A N - F R A N Ç O I S
R O B U S T E L , 1742.





